

SENATE



SÉNAT

CANADA

First Session
Forty-first Parliament, 2011-12

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

NATIONAL SECURITY
AND DEFENCE

Chair:
The Honourable PAMELA WALLIN

Monday, April 30, 2012
Monday, May 7, 2012

Issue No. 6

Tenth and eleventh meetings on:

Canada's national security
and defence policies, practices,
circumstances and capabilities

Second meeting on:

Status of, and lessons learned,
during Canadian Forces operations in Afghanistan

APPEARING:
The Honourable Peter MacKay, P.C., M.P.,
Minister of National Defence

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
quarante et unième législature, 2011-2012

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

SÉCURITÉ NATIONALE
ET DE LA DÉFENSE

Présidente :
L'honorable PAMELA WALLIN

Le lundi 30 avril 2012
Le lundi 7 mai 2012

Fascicule n° 6

Dixième et onzième réunions concernant :

Les politiques, les pratiques, les circonstances
et les capacités du Canada
en matière de sécurité nationale et de défense

Deuxième réunion concernant :

L'état des opérations des Forces canadiennes
en Afghanistan et les leçons retenues de ces opérations

COMPARAÎT :
L'honorable Peter MacKay, C.P., député,
ministre de la Défense nationale

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE ON
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Pamela Wallin, *Chair*

The Honourable Roméo Dallaire, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

* Cowan (or Tardif)	Manning Nolin
Dawson	Peterson
Day	Plett
Lang	
* LeBreton, P.C. (or Carignan)	

* Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Peterson replaced the Honourable Senator Mitchell (*May 10, 2012*).

The Honourable Senator Nolin replaced the Honourable Senator Andreychuk (*May 9, 2012*).

The Honourable Senator Dallaire replaced the Honourable Senator Peterson (*May 8, 2012*).

The Honourable Senator Andreychuk replaced the Honourable Senator Nolin (*May 8, 2012*).

The Honourable Senator Peterson replaced the Honourable Senator Dallaire (*May 7, 2012*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Présidente : L'honorable Pamela Wallin

Vice-président : L'honorable Roméo Dallaire

et

Les honorables sénateurs :

* Cowan (ou Tardif)	Manning Nolin
Dawson	Peterson
Day	Plett
Lang	
* LeBreton, C.P. (ou Carignan)	

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Peterson a remplacé l'honorable sénateur Mitchell (*le 10 mai 2012*).

L'honorable sénateur Nolin a remplacé l'honorable sénateur Andreychuk (*le 9 mai 2012*).

L'honorable sénateur Dallaire a remplacé l'honorable sénateur Peterson (*le 8 mai 2012*).

L'honorable sénateur Andreychuk a remplacé l'honorable sénateur Nolin (*le 8 mai 2012*).

L'honorable sénateur Peterson a remplacé l'honorable sénateur Dallaire (*le 7 mai 2012*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, April 30, 2012
(12)

[*English*]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Dallaire, Dawson, Day, Lang, Manning, Mitchell, Nolin, Plett and Wallin (9).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, June 22, 2011, the committee continued its study of Canada's national security and defence policies, practices, circumstances and capabilities. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

APPEARING:

The Honourable Peter MacKay, P.C., M.P., Minister of National Defence.

WITNESSES:*National Defence:*

General Walt Natynczyk, Chief of the Defence Staff;
Vice-Admiral Bruce Donaldson, Vice-Chief of the Defence Staff;

Jill Sinclair, Assistant Deputy Minister (Policy);
Major-General Jonathan Vance, Director of Staff, Strategic Joint Staff;
Rear-Admiral Ron Lloyd, Chief of Force Development;
Chief Petty Officer 1st Class Robert Cléroux, Canadian Forces Chief Warrant Officer.

The Honourable Peter MacKay, P.C., M.P. made a statement, and together with General Natynczyk, Vice-Admiral Donaldson and Ms. Sinclair, the witnesses answered questions.

At 5:15 p.m., the committee suspended.

At 5:18 p.m., the committee resumed.

General Natynczyk made a statement, and together with Vice-Admiral Donaldson, Major-General Vance, Rear-Admiral Lloyd, Ms. Sinclair, and Chief Petty Officer Cléroux, the witnesses answered questions.

At 6:22 p.m., the committee suspended.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 30 avril 2012
(12)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 16 heures, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Dallaire, Dawson, Day, Lang, Manning, Mitchell, Nolin, Plett et Wallin (9).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 22 juin 2011, le comité poursuit son étude sur les politiques, les pratiques, les circonstances et les capacités du Canada en matière de sécurité nationale et de défense. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

COMPARAÎT :

L'honorable Peter MacKay, C.P., député, ministre de la Défense nationale.

TÉMOINS :*Défense nationale :*

Général Walt Natynczyk, chef d'état-major de la Défense;
Vice-amiral Bruce Donaldson, vice-chef d'état-major de la Défense;

Jill Sinclair, sous-ministre adjointe (Politiques);
Major-général Jonathan Vance, directeur d'état-major, État-major interarmées stratégique;
Contre-amiral Ron Lloyd, chef, développement des Forces;
Premier maître de 1^{re} classe Robert Cléroux, adjudant-chef des Forces canadiennes.

L'honorable Peter MacKay, C.P., député, fait une déclaration puis, avec le général Natynczyk, le vice-amiral Donaldson et Mme Sinclair, répond aux questions.

À 17 h 15, la séance est suspendue.

À 17 h 18, la séance reprend.

Le général Natynczyk fait une déclaration puis, avec le vice-amiral Donaldson, le major-général Vance, le contre-amiral Lloyd, Mme Sinclair et le premier maître Cléroux, répond aux questions.

À 18 h 22, le comité suspend ses travaux.

At 6:28 p.m., pursuant to rule 92(2)(f) the committee resumed in camera to consider a draft budget.

It was agreed that staff be allowed to stay.

At 6:45 p.m., the committee resumed in public.

It was agreed that the following budget application (National Security and Defence) for the fiscal year ending March 31, 2013 be approved for submission to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration.

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	\$ 1,200
Transportation and Communications	\$ 111,465
All Other Expenditures	<u>\$ 1,000</u>
TOTAL	<u>\$ 113,532</u>

At 6:46 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, May 7, 2012
(13)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Dawson, Day, Lang, Manning, Mitchell, Nolin, Peterson, Plett and Wallin (9).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, June 22, 2011, the committee continued its study of Canada's national security and defence policies, practices, circumstances and capabilities. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

As individuals:

Stephen Flanagan, Kissinger Chair in Diplomacy and National Security, Center for Strategic and International Studies (by video conference).

Jim Robbins, President, EWA-Canada.

Dave McMahon, Cyber Security and Defence Expert.

Rafal Rohozinski, Chief Executive Officer, SecDev Group.

Mr. Flanagan made a statement, and answered questions.

À 18 h 28, conformément à l'article 92(2)f du Règlement, le comité poursuit sa réunion à huis clos pour faire l'étude d'une ébauche de budget.

Il est convenu d'autoriser le personnel à demeurer dans la pièce.

À 18 h 45, le comité reprend ses travaux en séance publique.

Il est convenu que le budget suivant (sécurité nationale et défense) pour l'exercice se terminant le 31 mars 2013 soit approuvé et présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration.

RÉSUMÉ DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	1 200 \$
Transport et communications	111 465 \$
Autres dépenses	<u>1 000 \$</u>
TOTAL	<u>113 532 \$</u>

À 18 h 46, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 7 mai 2012
(13)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 16 heures, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Dawson, Day, Lang, Manning, Mitchell, Nolin, Peterson, Plett et Wallin (9).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 22 juin 2011, le comité poursuit son étude sur les politiques, les pratiques, les circonstances et les capacités du Canada en matière de sécurité nationale et de défense. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Stephen Flanagan, chaire Kissinger en diplomatie et sécurité nationale, Center for Strategic and International Studies (par vidéoconférence);

Jim Robbins, président, EWA-Canada;

Dave McMahon, expert en cybersécurité et défense;

Rafal Rohozinski, chef de la direction, SecDev Group.

M. Flanagan fait une déclaration, puis répond aux questions.

At 5:02 p.m., the committee suspended.

At 5:04 p.m., the committee resumed.

Messrs. McMahon, Rohozinski and Robbins each made a statement. Together the witnesses answered questions.

At 5:57 p.m., the committee suspended.

At 6:01 p.m., the committee resumed.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 7, 2012, the committee continued its study of the status of, and lessons learned, during Canadian Forces operations in Afghanistan. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 5.*)

WITNESSES:

Canadian International Development Agency:

Bob Johnston, Regional Director, General, Europe, Middle East, Maghreb, Afghanistan and Pakistan;

Dave Metcalfe, Senior Director, Afghanistan.

Mr. Johnston made a statement, and together with Mr. Metcalfe, the witnesses answered questions.

At 6:49 p.m., the committee suspended.

At 6:51 p.m., pursuant to rule 92(2)(e) the committee resumed in camera to discuss a draft agenda (future business).

At 6:53 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Josée Thérien

Clerk of the Committee

À 17 h 2, la séance est suspendue.

À 17 h 4, la séance reprend.

MM. McMahon, Rohozinski et Robbins font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 17 h 57, la séance est suspendue.

À 18 h 1, la séance reprend.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 7 mars 2012, le comité poursuit son étude sur l'état des opérations des Forces canadiennes en Afghanistan et les leçons retenues de ces opérations. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 5 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Agence canadienne de développement international :

Bob Johnston, directeur général régional, Europe, Moyen-Orient, Maghreb, Afghanistan et Pakistan;

Dave Metcalfe, directeur principal, Afghanistan.

M. Johnston fait une déclaration puis, avec M. Metcalfe, répond aux questions.

À 18 h 49, le comité suspend ses travaux.

À 18 h 51, conformément à l'article 92(2)(e) du Règlement, le comité poursuit sa réunion à huis clos pour faire l'étude d'un projet d'ordre du jour (travaux futurs).

À 18 h 53, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, April 30, 2012

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4 p.m. to examine and report on Canada's national security and defence policies, practices, circumstances and capabilities; and for the consideration of a draft budget.

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: This afternoon we are pleased to welcome the Minister of National Defence, the Honourable Peter MacKay, and the Chief of the Defence Staff, General Walter Natynczyk. Joining our two witnesses are Vice-Admiral Bruce Donaldson, Vice-Chief of the Defence Staff; and Jill Sinclair, Assistant Deputy Minister on the policy side. Welcome and thank you for being here. Good to have you back, assistant deputy minister.

As you know, our committee is looking at the Canada-U.S. defence and security strategy and relationship. We have invited the minister and the general to take a look at that to tell us about the Combined Defence Plan, the Permanent Joint Board on Defence, and the bilateral defence relationship in general, including any implications for Canada of the U.S. Department of Defense budget measures and their new defence strategy. We have talked to a couple of American witnesses about that, so we need your perspective as well. We have also asked them to speak to us about the transformation process in the Canadian Forces at DND, in the light of the Leslie report and of the budget, and the Canada First Defence Strategy. This is what has guided our policy since 2008. We have a lot of ground to cover, and I think we will begin.

Minister, you have an opening statement. Please go ahead. Thank you, and welcome.

[*Translation*]

The Honourable Peter MacKay, P.C., M.P., Minister of National Defence: Thank you Madam Chair for your invitation. This is my 25th appearance before a parliamentary committee since I was appointed to the Cabinet in 2006. Madam Chair, I also want to thank you for the work you have done on this much important issue, the relationship with the United States and the work of the National Defence with our North American partner.

[*English*]

I would like to take the opportunity to address the topics you stated, Madam Chair, set out in your letter, including Canada-U.S. relations, an update on the DND Canadian Forces transformation, and a situation report on the first four years of the Canada First

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 30 avril 2012

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 16 heures pour étudier et faire rapport au sujet des politiques, des pratiques, des circonstances et des capacités du Canada en matière de sécurité nationale et de défense et pour étudier l'ébauche d'un budget.

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Cet après-midi, nous avons le plaisir d'accueillir le ministre de la Défense nationale, l'honorable Peter MacKay, ainsi que le chef d'état-major de la Défense, le général Walter Natynczyk. Ils sont accompagnés du vice-amiral Bruce Donaldson, vice-chef d'état-major de la Défense, et de Jill Sinclair, sous-ministre adjointe (Politiques). Bienvenue et merci de vous être déplacés, madame et messieurs. Nous sommes heureux de revoir la sous-ministre adjointe.

Comme vous le savez, notre comité étudie la stratégie de défense et de sécurité canado-américaine ainsi que les relations entre les deux pays. Nous avons invité le ministre et le général à prendre part à notre examen et à nous parler du plan de défense combiné, de la Commission permanente mixte de défense et, de façon générale, de notre relation bilatérale en matière de défense avec les États-Unis, y compris les conséquences, pour le Canada, des mesures budgétaires touchant le département de la Défense américain et la nouvelle stratégie de défense de nos voisins. Nous avons déjà entendu le point de vue de deux ou trois témoins américains à ce sujet et nous voulons entendre ce que vous avez à nous dire également. Nous leur avons aussi demandé de nous parler du processus de transformation des Forces canadiennes dans le sillage du rapport Leslie et du budget, ainsi que de la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*. C'est ce qui a guidé notre politique depuis 2008. Comme nous avons beaucoup de choses à discuter, je pense que nous allons commencer.

Monsieur le ministre, vous avez une allocution d'ouverture que je vous invite à entamer.

[*Français*]

L'honorable Peter MacKay, C.P., député, ministre de la Défense nationale : Madame la présidente, je vous remercie de votre invitation. Il s'agit de ma 25^e comparution devant un comité parlementaire depuis que j'ai été nommé au Cabinet en 2006. J'aimerais aussi vous remercier pour votre travail dans cet enjeu tellement important, les relations avec les États-Unis et notre travail en tant que défense nationale avec notre partenaire en Amérique du Nord.

[*Traduction*]

Je profite de l'occasion pour aborder les sujets mentionnés dans votre lettre, madame la présidente, notamment les relations canado-américaines, le point sur la transformation du ministère de la Défense nationale et des Forces canadiennes, et un rapport

Defence Strategy. I am fortunate, and always pleased, to be joined by the Chief of the Defence Staff, our Vice-Chief of Defence Staff, and Jill Sinclair, who assists me ably, at the Department of National Defence, on all of these and other subjects.

Let me begin by speaking about the unique and enduring, robust and dynamic defence partnership that we enjoy with the United States. I would like to tell you about the depth and range of the relationship — the political policy, operational, nil-nil side of that relationship — in terms of our work in securing our continent, in fostering security in our hemisphere, and in working together to promote global security. First, a word on the political relationship.

Madam Chair, you know that I had the privilege of working directly with my U.S. counterparts. I was able to establish a strong working relationship with two extraordinary individuals, Secretary of Defense Bob Gates, who has since left the post, and current Secretary Leon Panetta, who were both directors of the CIA prior to taking their posts. Notwithstanding the scale and scope of the issues and the relationships these gentlemen have to manage, they have placed the defence relationship with Canada on a high plateau and on their department's agenda.

I welcomed both secretaries to Canada for bilateral discussions on four occasions. I recently hosted, in Ottawa, what I would deem a historic first — a trilateral relationship meeting between Mexico, the U.S. and us. In fact, I think I can safely say that the political engagement between Canada and the United States on defence issues has not been this strong in decades. In many ways this derives from the unique — and I do mean unique — military relationship that our forces enjoy at every level, from the Chief of the Defence Staff through to our science and technology, intelligence, logistics, and personnel. We have a very tight, integrated relationship with the U.S. I know we speak of it often, but I have to stress that the North American Aerospace Defense Command, or NORAD, is absolutely a critical component of that relationship. It remains *sui generis* in the world as a binational command structure, and I suspect we will come back to that subject.

[Translation]

We have over 50 years of successful cooperation in the defence of North America which is a key role identified for the Canadian Forces in the Canada First Defence Strategy. As NORAD engages increasingly in maritime domain awareness, we are working more and more closely together in ensuring that we have a common approach to securing the crucial maritime approaches to our countries.

de situation sur les quatre premières années de la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*. J'ai la chance, et c'est toujours très agréable, d'être accompagné du chef d'état-major, de notre vice-chef d'état-major de la Défense et de Jill Sinclair qui m'assistent tous brillamment au ministère de la Défense nationale sur toutes ces questions et sur bien d'autres.

Permettez-moi d'amorcer mon allocution en vous disant un mot du partenariat unique, durable, solide et dynamique que nous entretenons avec les États-Unis en matière de défense. Je vous parlerai de l'ampleur et de la diversité de nos relations sur les plans de la politique, de la stratégie, des opérations militaires de part et d'autre, en ce qui a trait à nos mandats qui consistent à protéger notre continent, à assurer la sécurité dans notre hémisphère et à travailler ensemble afin de promouvoir la sécurité mondiale. D'abord, un mot sur la relation politique.

Madame la présidente, comme vous le savez, j'ai eu le privilège de travailler directement avec mes homologues américains. J'ai été en mesure d'établir d'excellentes relations de travail avec deux personnes extraordinaires, l'ancien secrétaire américain à la Défense, Bob Gates, et celui qui l'a remplacé, Leon Panetta. Tous deux ont été directeurs de la CIA avant de présider aux destinées du Pentagone. Nonobstant l'ampleur et la portée des enjeux et des relations que ces hommes doivent gérer, ils ont, dans leur programme et dans celui de leur département, accordé la priorité à la relation avec le Canada.

J'ai accueilli les deux secrétaires au Canada à quatre reprises afin de tenir des discussions bilatérales. Récemment, j'ai organisé à Ottawa ce que je considère comme la toute première réunion trilatérale historique des ministres de la Défense du Mexique, des États-Unis et du Canada. En fait, je crois pouvoir affirmer en toute confiance que le dialogue politique entre le Canada et les États-Unis, en ce qui a trait aux questions de défense, n'a pas été aussi solide depuis de nombreuses décennies. À bien des égards, cette situation découle de la relation militaire unique — que nos forces respectives entretiennent à tous les échelons, du chef d'état-major de la Défense jusqu'à nos effectifs dans les domaines de la science et de la technologie, de l'enseignement, de la logistique et de l'administration du personnel. Nous entretenons, avec les États-Unis, des relations particulièrement intégrées. Je sais que nous vous en parlons souvent, mais je dois préciser que le Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord, le NORAD, est un élément déterminant de ces relations. Il demeure unique dans le monde en tant que structure de commandement binationale et je soupçonne que nous allons revenir sur ce sujet.

[Français]

Nous avons plus de 50 ans de coopération réussie dans la défense de l'Amérique du Nord, ce qui constitue un rôle clé des Forces canadiennes défini dans la stratégie de défense *Le Canada d'abord*. Plus le NORAD s'engage dans les connaissances du domaine maritime, plus nous ressourcerons notre collaboration dans le but d'adopter une approche commune à l'égard de la protection des approches maritimes de nos pays.

[English]

We have another institution that underpins our defence relationship and demonstrates the dynamism and the flexibility in our work. Since its founding in 1940, the Permanent Joint Board on Defence, PJBD, has acted as a venue for political/military engagement across a large spectrum of defence issues. In the last few years, we have been working together to transform that board as an instrument for us to use in meeting broader security challenges, in other words, to provide a more modern mandate for this board, which has been in place for some time.

The PJBD is an organization that was built on change, and in recent years it has overseen a significant degree of post-9/11 transformation in the shared security architecture of North America, and that includes: the stand-up of Canada Command and its counterpart, the U.S. North Command; the creation of numerous civilian departments and agencies responsible for various aspects of domestic security; and their increasing collaboration with military stakeholders. I am talking about the emergence of the U.S. Homeland Security Department, which encompasses many of their security components, and, most recently, the development of a Canada/U.S. Combined Defence Plan, something in which I know the committee has taken a particular interest.

This plan does not, in any way, commit Canada, Canadian forces, or U.S. forces to any particular course of action. That is to say that it is solely in the decision-space of national governments to take sovereign decisions. It is a facilitator. It is very much to serve as a combined planning tool. I say, for emphasis, again: This is a plan. It captures and updates a number of pre-existing arrangements and agreements in light of the new security architectures and the authorities that have been in place since 2001, so post-9/11. It takes a comprehensive, up-to-date view of the North American security environment and provides a planning framework to help guide the Canadian and U.S. militaries in responding to any potential shared-security scenario, whether during peacetime, in response to a crisis, or even in a time of war.

These are just a few examples of the scope of arrangements that will help guide the continued and long-standing collaboration between the United States and Canada as we work to anticipate and respond to evolving security changes and challenges in the 21st century. These include the continued threat of globally networked terrorism; the rise of cyber and space-based threats — again, I know that subject matter is of great interest to committee members; and geopolitical shifts and changes, including new dynamics in Asia-Pacific, where the government, along with countries including the U.S, is increasing its focus.

[Traduction]

Il existe une autre institution qui soutient notre relation en matière de défense et qui démontre la capacité d'adaptation et le dynamisme requis pour une telle collaboration. Depuis sa création en 1940, la Commission permanente mixte de défense, la CPMD, sert de forum pour le dialogue politico-militaire en lien avec tout l'éventail des questions de défense. Au cours des dernières années, nous avons collaboré en vue de transformer la commission en un instrument devant nous permettre de relever des défis plus larges en matière de sécurité, autrement dit, nous avons modernisé le mandat de cet organisme qui ne date pas d'hier.

La commission est un organisme voué au changement et, ces dernières années, elle a coordonné une bonne partie des transformations apportées à l'architecture de sécurité partagée de l'Amérique du Nord, au lendemain du 11 septembre. Elle a notamment supervisé : la mise sur pied du Commandement Canada et de sa contrepartie américaine, le Commandement de l'Amérique du Nord; la création de nombreux ministères et organismes civils responsables de divers aspects de la sécurité nationale, et le resserrement de la collaboration entre ceux-ci et les intervenants militaires. Je parle ici de la création du département américain de la Sécurité intérieure qui recoupe une grande partie des composantes de la sécurité et, plus récemment, de l'élaboration d'un plan de défense combiné canado-américain, lequel, je sais, a suscité un vif intérêt chez les membres de votre comité.

Ce plan n'engage aucunement les Forces canadiennes et américaines à retenir telle option plutôt que telle autre. Les décisions relatives à la souveraineté n'appartiennent qu'aux gouvernements nationaux. Le plan se veut essentiellement un outil de planification combiné pour les deux parties. J'insiste : il s'agit d'un plan. Il vise à regrouper des ententes et des accords et à les mettre à jour à la lumière de nouvelles structures et autorités en matière de sécurité mises en place depuis 2001, donc au lendemain du 11 septembre. Le plan procure une vision globale et constamment révisée du contexte actuel de la sécurité en Amérique du Nord et constitue un cadre de planification qui aide à guider les militaires canadiens et américains lorsqu'ils doivent intervenir dans des situations où la sécurité serait partagée, que ce soit en temps de paix, en réponse à une crise ou en temps de guerre.

Ce ne sont là que quelques exemples de la portée des accords qui aideront à guider la poursuite de la collaboration entre le Canada et les États-Unis tandis que nous nous efforçons de prévoir les défis du XXI^e siècle en matière de sécurité, défis qui ne cessent d'évoluer, et de réagir en conséquence. Il est notamment question : de la menace persistante que pose la nébuleuse terroriste internationale; de la montée de la cybermenace et des menaces basées dans l'espace — je sais que ce sujet, également intéresse beaucoup les membres du comité — ainsi que des virages et des changements géopolitiques, y compris la nouvelle dynamique dans la région de l'Asie-Pacifique, région qui retient de plus en plus l'intérêt de notre gouvernement.

Of course, there is the global economic downturn and the consequences for the resiliency of our societies, because economic security and national security are inextricably linked. I am not just referring to defence budgets. We know that economic pressures have many effects in many areas.

Canada and the United States are working together as partners to address these and other challenges, both at home and around the world. Over the coming years, closer partnerships with the United States in particular, as well as closer collaboration on security with other allies and partners, will enable Canada to deliver the greatest possible degree of security to our citizens with the resources that we have.

[Translation]

Of course, this type of collaboration will only produce the desired results if every partner, including Canada, makes the most of its targeted defence investments.

[English]

For this reason, despite the challenges imposed by our current fiscal situation, this government remains committed to pursuing the capability goals outlined in the 2008 Canada First Defence Strategy, a document I know that you have looked at in some detail. Senators will be aware that since our government took office in 2006, the defence budget has grown an average of \$1 billion per year. As you will know, we are in just the fourth year of the comprehensive 20-year plan, but already we have delivered what I believe are fairly impressive achievements that exist across all four pillars of this strategy.

With respect to personnel, we have been successful in expanding both the regular and reserve force, reaching targets much earlier than forecast. I might come back to that in the course of questioning because this is an important issue of personnel strength.

Simultaneously, we have done this and improved the quality of care and support provided to our personnel and their families — the primary task and responsibility of any government — including introducing programs to care for the ill and injured, such as the Legacy of Care Program. I know this has been an area of personal passion and pursuit for Senator Dallaire.

On equipment, we have undertaken the most ambitious recapitalization program since the Korean conflict, delivering invaluable capabilities like the new strategic and tactical airlift, medium-lift helicopters, and armoured personnel carriers.

Spending on infrastructure has also gone up during this time frame. Over the past two years alone we have initiated close to 100 projects across the country to increase the quality and functionality of headquarters, training facilities and support centres for military personnel and their families. Within that

Bien entendu, il y a aussi la question du ralentissement économique mondial et de ses incidences sur la résilience de nos sociétés, parce que la sécurité économique et la sécurité nationale sont inextricablement liées, et je ne fais pas seulement allusion aux budgets de la défense. Nous savons que les pressions économiques ont de nombreux effets dans bien des domaines.

Le Canada et les États-Unis collaborent en tant que partenaires afin de relever ces défis, et d'autres, à l'échelle nationale et à l'échelle internationale. Dans les prochaines années, le renforcement du partenariat avec les États-Unis, ainsi qu'une collaboration plus étroite avec d'autres alliés et partenaires dans le domaine de la sécurité, permettront au Canada d'assurer encore mieux la sécurité de ses citoyens et citoyennes, avec les ressources dont il dispose.

[Français]

Bien sûr, ce genre de collaboration ne portera ses fruits que si chacun des partenaires, y compris le Canada, tire pleinement partie de ses investissements ciblés dans le domaine de la défense.

[Traduction]

C'est pourquoi, malgré les difficultés que pose actuellement notre situation budgétaire, le gouvernement réaffirme son ferme engagement de poursuivre les objectifs relatifs aux capacités établies dans la Stratégie de défense *Le Canada d'abord* de 2008, et je sais que vous avez examiné de près ce document. Les sénateurs se souviendront que, depuis que notre gouvernement a pris le pouvoir en 2006, le budget de la défense a augmenté en moyenne d'un milliard de dollars par année. Comme vous le savez, nous n'en sommes qu'à la quatrième année d'un plan exhaustif de 20 ans, mais, déjà nous comptons des réalisations, selon moi, plutôt impressionnantes, et ce, dans les quatre piliers de la stratégie.

En ce qui a trait au personnel, nous avons réussi à augmenter les effectifs de la force régulière et de la force de réserve et nous avons atteint les objectifs bien avant les délais fixés. Je reviendrai peut-être sur cet aspect au moment des questions parce que c'est un volet important du dossier ressources humaines.

Simultanément, nous avons amélioré la qualité des soins et des services offerts aux militaires et à leurs familles — première mission et responsabilité de tout gouvernement — notamment, en lançant des programmes de soins pour les militaires malades ou blessés, comme le programme Une tradition de soins. Je sais que cette question passionne et mobilise le sénateur Dallaire.

Quant à l'équipement, nous avons entrepris le programme de réfection le plus ambitieux depuis la guerre de Corée en fournissant des moyens d'une valeur inestimable, comme les nouveaux appareils de transport aérien stratégique et tactique, les hélicoptères de transport moyen et les véhicules de transport de troupes blindés.

Les dépenses en matière d'infrastructures ont aussi augmenté pendant cette période. Au cours des deux dernières années seulement, nous avons lancé près de 100 projets partout au pays afin d'améliorer la qualité et la fonctionnalité des QG, des installations d'instruction et des centres de soutien pour les

investment, I would highlight the standing up of joint personnel care units across the country at bases and area support units. This is one of the hallmarks of the Canadian Forces' success in recent years in both addressing the personnel issues as well as infrastructure.

With respect to readiness, the final pillar of the Canada First Defence Strategy, our increased focus and support on training, maintenance and joint exercises, such as Operation NANOOK and others in Canada's Arctic, have helped strengthen the flexibility and deployability of our military in response to operational needs, including in the high North.

[Translation]

As a government, we are proud of these achievements and of our ongoing work with the leadership of the Canadian Forces and senior officials of the Department of National Defence.

[English]

These investments have been crucial to our military's ability to deliver success time and time again during the busiest period of operation in over a generation. This has been the highest tempo we have seen since Korea. It is what allowed our men and women in uniform to deliver emergency assistance to the people of Haiti following the earthquake in January 2010, even while simultaneously carrying out a full-scale combat mission in Afghanistan and providing security support to the Vancouver Olympics, and later the G8 and G20. It is also what allowed them to quickly and effectively respond to floods and forest fires in Manitoba, Quebec and Ontario in the summer of 2011, even while effecting the transition to a training mission in Afghanistan and also carrying out separate major operations in response to the crisis in Libya. You can see, and the record will clearly show, that there were numerous moving parts and missions taking place during this high tempo of operations.

While this impressive track record of operational success demonstrates the validity of the original capability concept of the Canada First Defence Strategy, it is nevertheless clear that in this era of fiscal restraint and the lessons we have learned through recent operations and through the implementation of this ambitious plan of recapitalization for the Canadian Forces, it will require us to scrutinize every aspect of our business, from the back office to the battlefield.

To this end, my officials have been pursuing a number of efforts to review our programs and our investments for a few years now, and to ensure that we prioritize and optimize our investments in capability, in effect changing the business of

militaires et leurs familles. Je dois souligner au sujet de cet investissement, qu'une réalisation se démarque, je veux parler des centres de soutien du personnel installés sur nos bases un peu partout au pays et dans nos unités de soutien de zone. C'est l'une des grandes réussites des Forces canadiennes ces dernières années tant pour régler les problèmes concernant le personnel que ceux concernant les infrastructures.

En ce qui concerne la disponibilité opérationnelle, quatrième pilier de la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*, notre intérêt et notre soutien accrus envers l'instruction, l'entretien et les exercices interarmées, comme l'opération NANOOK et d'autres dans l'Arctique canadien, ont permis d'augmenter la capacité d'adaptation et la déployabilité de nos forces armées de manière à pouvoir combler les besoins opérationnels, y compris dans le Grand Nord.

[Français]

En tant que gouvernement, nous sommes fiers de ces réalisations et de nos efforts constants, de concert avec les dirigeants des Forces canadiennes et les hauts fonctionnaires du ministère de la Défense nationale.

[Traduction]

Ces investissements étaient essentiels pour assurer la réussite systématique des missions de nos forces armées durant la période opérationnelle la plus active que nous ayons connue en plus d'une génération. Nous avons en effet enregistré le rythme opérationnel le plus soutenu depuis la guerre de Corée. C'est ainsi que nos hommes et nos femmes en service ont pu apporter une aide d'urgence aux Haïtiens et aux Haïtiennes après le séisme de janvier 2010, même si, pendant ce temps, ils menaient de véritables missions de combat en Afghanistan et contribuaient à assurer la sécurité aux Jeux olympiques de Vancouver, de même que, plus tard, au G8 et au G20. C'est ainsi qu'ils ont aussi réagi, avec célérité et efficacité, lors des inondations et des incendies de forêt au Manitoba, au Québec et en Ontario à l'été 2011, même si, pendant ce temps, ils procédaient à la transition vers une mission d'entraînement en Afghanistan et menaient une autre importante opération, cette fois en réponse à la crise en Libye. Comme vous pouvez le constater, et les archives le montrent clairement, nous étions partout à la fois et les missions s'enchaînaient à un rythme d'enfer.

Bien que cette impressionnante feuille de route, qui regorge de réussites opérationnelles, fasse ressortir la validité du concept initial de capacité, énoncé dans la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*, il est évident que l'actuelle ère de compressions budgétaires et les leçons que nous avons apprises des récentes missions et de la mise en œuvre de notre ambitieux plan de réfection des Forces canadiennes requièrent que nous étudions en profondeur chaque aspect de nos activités, du bureau administratif jusqu'au champ de bataille.

Pour ce faire, les fonctionnaires de mon ministère s'affairent, depuis quelques années déjà, à revoir nos programmes et nos investissements dans le but d'établir des priorités et de tirer pleinement parti de nos investissements au titre de nos capacités.

defence so as to free up headquarters and administrative resources for reinvestment into operational capabilities. This has been the battle cry of many for years: to lighten the load in the field and to redeploy from headquarters as necessary to ensure that we are providing optimum effect in the field and on operations.

In the next hour, you will also have the opportunity to directly hear from General Natynczyk, a man you are very familiar with, and his senior officer, Bruce Donaldson who is joining us here as well, and on the policy side, Jill Sinclair.

Before taking your questions, permit me to re-emphasize our government's commitment to support the men and women of the Canadian Forces and their families as they fulfill the important missions we ask of them, as well as focusing on rebuilding and building upon the most effective and efficient defence team possible with taxpayers' dollars.

Since 2006, we have seen the dramatic benefits of targeting and focusing our capability investments in the form of strengthened partnerships and operational success, a direction I would suggest is being mirrored by NATO, NORAD, and by all of our allies around the globe. Now, as we face new fiscal constraints, it is important that we continue with these efforts.

[*Translation*]

And, we must find new ways to focus our limited resources where they are needed most.

[*English*]

Thank you, and I look forward to your questions.

The Chair: Thank you very much for those comprehensive, broad comments. Before we begin the formal questioning I have a couple of small points.

At the trilateral meeting in March, were cyber and space on the agenda?

Mr. MacKay: They were not official agenda items, but given the size and the scope of the challenge in Mexico in particular, I have had occasion to speak with the Secretary of Defense Panetta as recently as a few weeks ago in Brussels at the NATO meeting. However, it was not an agenda item.

The Chair: Our witnesses from the U.S. — looking at the U.S. defence situation, without some kind of bipartisan deal — are headed for some pretty dramatic and mandatory cuts. Was that a focus amongst the three of you?

Mr. MacKay: We did touch on the subject of budgets in all three countries. I would not be overstating it to say that there is concern amongst all of our allies about decisions that are yet to be

Ce thème a été le cri de guerre de beaucoup pendant des années : alléger la charge sur le terrain et redéployer les effectifs des quartiers généraux selon les besoins afin d'optimiser l'effet sur le terrain et dans nos opérations.

Au cours de la prochaine heure, vous aurez l'occasion d'entendre directement tout cela de la bouche du général Natynczyk, quelqu'un que vous connaissez très bien, et de son collaborateur immédiat, Bruce Donaldson, qui est également avec nous aujourd'hui, ainsi que de Jill Sinclair, qui représente le secteur des politiques.

Avant de passer à vos questions, permettez-moi de conclure en réitérant l'engagement de notre gouvernement de soutenir les Forces canadiennes pendant que nos hommes et nos femmes en service accomplissent les importantes missions que nous leur avons confiées, tout en bâtissant l'Équipe de la défense la plus efficace et la plus rentable possible avec les deniers publics.

Depuis 2006, nous constatons les immenses avantages que représentent des investissements ciblés dans le domaine de la défense, sous la forme de partenariats renforcés et de réussites opérationnelles, orientation dont je recommanderai l'adoption par l'OTAN, par le NORAD et par tous nos alliés dans le monde. Maintenant, et même si nous devons composer avec de nouvelles contraintes budgétaires, il est important de maintenir ces efforts.

[*Français*]

Par conséquent, nous devons trouver de nouvelles façons d'utiliser nos ressources limitées là où nous en avons le plus besoin.

[*Traduction*]

Je vous remercie et je répondrai volontiers à vos questions.

La présidente : Merci beaucoup pour ces remarques complètes et étoffées. Avant de passer officiellement aux questions, j'ai deux ou trois choses à préciser.

Lors de la réunion triennale en mars, a-t-il été question d'informatique et d'espace?

M. MacKay : Ça n'était pas officiellement inscrit à l'ordre du jour, mais étant donné l'ampleur et la portée de cet événement au Mexique, j'ai pu m'entretenir avec le secrétaire à la Défense Panetta, il y a juste quelques semaines, à Bruxelles, lors de la rencontre OTAN. Mais non, ce n'était pas à l'ordre du jour.

La présidente : Nos témoins américains — quand ils nous ont parlé de la situation de la défense aux États-Unis — nous ont dit que, faute d'une entente bipartisane, les forces armées américaines allaient devoir subir des réductions budgétaires très importantes et inévitables. Cette question a-t-elle été au centre de vos discussions, à trois?

M. MacKay : Nous avons effectivement fait allusion à la question des budgets dans les trois pays. Il ne serait pas exagéré de dire que nos alliés sont très préoccupés par les décisions qui ne se

fully fleshed out in the United States. It was not an area in which we received a great deal of information, but it was touched upon, as well as the effects it will have on everyone.

The Chair: Thank you very much for those points of clarification. We will begin our formal questioning now.

[Translation]

Senator Dallaire: Minister, gentlemen, Madam.

[English]

The strategic position of the Canadian Forces into the future has been guided so far by the Canada First Defence Strategy, as you have articulated, and there is a strong emphasis on our nearest ally, the United States. We have had people training there. There have been exchanges and we have been in the field in Afghanistan, of course.

However, the Canada First Defence Strategy has taken some hits in the form of the budgetary impact that DND has had to handle and the administrative impact of a lot of money not being spent. Plus, there is a seemingly internal matrix in this town or the process of making decisions regarding capital acquisitions. Without a clear, overarching foreign policy position, do you not see that perhaps the Canada First Defence Strategy was a good tool to crank up the initial rebuilding, but that you are seeking something more in-depth to meet the global challenges in line with your colleague, as an example, who has established a new command in Africa and who is engaged massively in special forces and that sort of emphasis?

Mr. MacKay: The clear intention of the Canada First Defence Strategy was that it would be an ever-fresh document or a foundation upon which to build, and that has very much been the case. There have been changes, obviously, and, as you have seen throughout your career, the emergence of missions and pressures within the department that caused the strategy to shift and prioritize certain missions. That was certainly the case in Afghanistan. Within that mission and within those pressures, we took decisions on a priority basis, for example, for equipment, for greater use of ISR and eventually the use of aviation assets. The critical need for helicopters was one of the recommendations that came from a panel of experts, of which the chair was a member.

I take your commentary and your question to heart. Within the Department of National Defence, we are constantly looking at the mission sets. We do so in very close collaboration with the Department of Foreign Affairs, as you would expect, on the policy front, and prioritize.

With the United States of America, it is impossible to look at the defence of North America without working hand in glove, shoulder to shoulder, whatever analogy you would like to make. We are

sont pas encore concrétisées aux États-Unis. Nous n'avons pas reçu beaucoup d'informations à cet égard, mais nous en avons un peu parlé et avons discuté des effets que cette situation aurait sur tout le monde.

La présidente : Merci beaucoup pour ces précisions. Nous allons maintenant passer aux questions.

[Français]

Le sénateur Dallaire : Monsieur le ministre, messieurs et madame, bienvenue.

[Traduction]

La position stratégique future des Forces canadiennes a été guidée, jusqu'ici, par la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*, comme vous l'avez dit, et elle repose largement sur notre allié le plus proche, les États-Unis. Nous avons envoyé des gens suivre un entraînement là-bas. Il y a eu des échanges et nous avons été sur le terrain en Afghanistan, bien entendu.

Néanmoins, la Stratégie de défense *Le Canada d'abord* a subi quelques revers suite aux compressions budgétaires auxquelles le MDN a dû faire face et aux conséquences administratives de la non utilisation d'une bonne partie des crédits. De plus, il semble que le processus décisionnel concernant les acquisitions d'immobilisations suive une matrice interne, à Ottawa. En l'absence de position claire et prépondérante en matière de politique étrangère, ne pensez-vous pas que la Stratégie de défense *Le Canada d'abord* était peut-être un bon outil pour amorcer la reconstruction initiale, mais que vous cherchez à aller plus loin pour relever les défis mondiaux, par exemple comme votre collègue qui a établi un nouveau commandement en Afrique et qui investit massivement dans les forces spéciales et ce genre de priorité?

M. MacKay : La Stratégie de défense *Le Canada d'abord* avait clairement pour but d'être un document constamment renouvelé ou une base à partir de laquelle nous allions pouvoir construire quelque chose et cela a été largement le cas. Bien entendu, il y a eu des changements et, comme vous l'avez constaté au cours de votre carrière, l'émergence de nouvelles missions et pressions a amené le ministère à réorienter sa stratégie pour donner la priorité à certaines missions. C'est certainement ce qui s'est passé dans le cas de l'Afghanistan. Dans le contexte de cette mission et de ces pressions, nous avons pris des décisions prioritaires, par exemple au sujet du matériel, d'une plus grande utilisation du RSR et, finalement, de l'utilisation de l'aviation. Le besoin crucial d'hélicoptères a fait l'objet d'une des recommandations d'un groupe d'experts dont la présidente faisait partie.

Je prends vos observations et votre question à cœur. Nous réexaminons constamment la mission au sein du ministère de la Défense nationale. Nous le faisons en collaboration très étroite avec le ministère des Affaires étrangères, sur le front politique, comme vous pouvez vous y attendre, et nous établissons les priorités.

Avec les États-Unis, il est impossible d'envisager la défense de l'Amérique du Nord sans travailler main dans la main, côte à côte, selon l'analogie que vous choisirez. Nous recherchons la

looking at continental security, I would suggest to you, in a more rigorous fashion, with the addition of maritime approaches now under the auspices and responsibility of NORAD. We touched just a moment ago on the greater inclusion of Mexico and what that means in terms of the broader North American security picture vis-à-vis human smuggling and contraband drugs coming into the North American continent from the south of the United States. For that reason, we have, as a government, prioritized our presence and upped our game, if you will, in the Americas. Hence, we have had a greater focus as part of our strategy on working closely with countries like Jamaica. Certainly Haiti has been a foreign policy priority, along with Afghanistan, in terms of our humanitarian aid.

As a final point, I would simply say that all of these capabilities within the Department of National Defence are constantly under review to coordinate with the need with the foreign policy objectives, and in close collaboration with, in particular, the United States of America.

Senator Dallaire: Mr. Minister, the number of conflicts around the world and also the threats that are out there call for developed countries, leading middle powers like us, to look at them and attempt to attenuate them before they reach our shores. In so doing, we question the extent to which the Canadian Forces should be engaged in stability operations and capacity building in a number of those nations, not necessarily having us up front in deploying but in fact assisting regional powers to deploy more effectively so that we are held more in reserve. With the Canada First Defence Strategy, one does not get that feeling of building out there, of engaging out there and of stabilizing things out there that would help our industry and all kinds of things. In fact, helping to rebuild capacity within the UN seems to be in the forefront. That is why I feel that we are doing a bunch of things, but there is no real global, overarching perspective that puts the Canada First Defence Strategy within the policy framework that the government might want to articulate.

Mr. MacKay: With the greatest respect, senator, I would suggest to you that much of what you speak of is found in the readiness component, in collaboration with the Department of Foreign Affairs, which really has the lead when it comes to the subject of where we would engage, both in a responsive and in a proactive way, which you have alluded to. There is no question that this document is emphasizing the rebuilding or the refurbishment of the Canadian Forces as an institution to make it that formidable, deployable, reactive department for which it is well known and to which, sir, I say with the greatest of respect, you contributed to during your time in uniform.

The Canadian Forces have a well-established reputation around the world. They are well respected, particularly in the area of training and in the area of deploying to countries that need our help perhaps before a conflict reaches a fever pitch, if I could describe it

sécurité continentale d'une façon plus rigoureuse, dirais-je, en ajoutant maintenant la dimension maritime sous les auspices et la responsabilité du NORAD. Nous venons de mentionner l'inclusion plus importante du Mexique et ce que cela signifie sur le plan de la sécurité de l'Amérique du Nord en ce qui concerne la traite d'êtres humains et l'entrée, sur le continent nord-américain, de la drogue en provenance de la région au sud des États-Unis. Pour cette raison, notre gouvernement a donné la priorité à notre présence dans les Amériques et augmenté sa mise, si vous voulez. Notre stratégie a donc mis davantage l'accent sur une collaboration étroite avec des pays comme la Jamaïque. Haïti, de même que l'Afghanistan, ont certainement été des priorités en matière de politique étrangère, sur le plan de l'aide humanitaire.

Pour conclure, je dirais simplement que nous réexaminons constamment toutes les capacités du ministère de la Défense nationale pour qu'elles tiennent compte des objectifs de la politique étrangère et que nous le faisons en collaboration étroite avec les États-Unis, en particulier.

Le sénateur Dallaire : Monsieur le ministre, les conflits en cours dans le monde et les menaces qui existent obligent les pays industrialisés, les moyennes puissances comme la nôtre à essayer de les atténuer avant qu'ils n'arrivent chez nous. Pour ce faire, il faut se demander dans quelle mesure les Forces canadiennes devraient participer à des opérations de stabilisation et de renforcement des capacités dans un certain nombre de pays où elles ne seront pas nécessairement déployées en première ligne, mais où elles aideront les puissances régionales à se déployer plus efficacement et joueront plutôt un rôle de forces de réserve. La Stratégie de défense *Le Canada d'abord* ne donne pas l'impression que nous allons renforcer les capacités, nous engager et stabiliser la situation de façon à aider notre industrie et d'autres secteurs. En réalité, on semble surtout chercher à reconstruire la capacité des Nations Unies. C'est pourquoi j'ai l'impression que nous faisons un tas de choses, mais sans une véritable perspective globale et prépondérante qui permettrait d'inscrire la Stratégie de défense *Le Canada d'abord* dans une politique que le gouvernement pourrait énoncer.

M. MacKay : Si vous le permettez, sénateur, une bonne partie de ce dont vous parlez se trouve dans la composante disponibilité opérationnelle pour laquelle nous collaborons avec le ministère des Affaires étrangères, le ministère qui nous dit où nous devrions intervenir, de façon réactive ou proactive, comme vous y avez fait allusion. Ce document insiste, sans aucun doute, sur la reconstruction ou le renforcement des Forces canadiennes pour en faire l'institution formidable, déployable et réactive que l'on connaît et à laquelle, je me permets de le dire, vous avez contribué lorsque vous portiez l'uniforme.

Les Forces canadiennes ont une bonne réputation dans le monde. Elles sont très respectées, surtout dans le domaine de la formation et de l'aide que nous apportons aux pays qui en ont besoin, peut-être avant qu'un conflit ne dégénère trop, si je peux m'exprimer ainsi.

that way. That has been the case throughout our history, certainly in countries in Africa, in regions that were starting to come undone. The situation in Bosnia and Herzegovina is another example.

To your point, this cannot be done by any one department. It is very much a whole-of-government approach. We have had greater success, I would suggest, in recent years in collaboration with Public Safety and with CIDA, of course, in regard to humanitarian delivery, and with other departments that are helping to build capacity in countries in a non-military sense. Look at the work that Agriculture Canada has been able to do in a place like Afghanistan where, if they have economic alternatives, it will perhaps lessen pressures that lead to conflict.

It is very much a whole-of-government approach that NATO countries sometimes describe as the comprehensive approach. That is very much in keeping with Canada's tradition, and I would suggest that there are many countries, including during this recent mission in Afghanistan, that looked to Canada's leadership in our ability to bring that type of force to bear.

Senator Dallaire: We have acquired exceptional skills and knowledge and human experience in Afghanistan. The mission will be ebbing, and God knows what will be the follow-up. If we think we are going into a country for 10 to 12 years and we are going to sort it out, that has to be the most simplistic thought in existence. You need 40 to 60 years to help some nations stabilize. We are still in Cyprus, and that is still 50 years down the road.

However, when you look at that whole capability and then you look at a whole-of-government or comprehensive approach, as you are saying, the question is the extent to which the whole government has really learned the lessons and acquired the skills to be prepared for the next potential mass atrocity or engagement that this country will be involved with. There is certainly a feeling from the lessons learned that there is a big capability within DND. However, we do not necessarily see the initiative coming from all those other departments that were essential in the field, to give them the capacity that DND is doing for contingency planning and preparing for the next time so that we do not go in sequentially but go in totally. Do you not feel the responsibility to push departments to pick up the essential requirements of building that capacity, a real capacity, within the Canadian government?

Mr. MacKay: Senator, I very much agree with you — although I am biased in saying so — that the Department of National Defence has done a very good job at looking at the lessons learned in Afghanistan. They have had to do so out of necessity. Counter-insurgency, as you alluded to, is a complex and extremely challenging and dynamic mission in the best of circumstances. Put it in a country like Afghanistan, where you have tribal tensions and a history literally being in the crossroads of chaos for decades, and it adds to the necessity for having this whole-of-government, inclusive effort. It is more than whole-of-government because it is multinational. In addition to our country attempting to coordinate different departments to have

Cela a toujours été le cas, notamment dans les pays d'Afrique, dans les régions où la situation commence à se détériorer. Le conflit en Bosnie-Herzégovine en est un autre exemple.

Pour répondre à votre question, aucun ministère ne peut s'en charger à lui seul. Il faut la participation de l'ensemble du gouvernement. Nous avons remporté un grand succès, dirais-je, ces dernières années, en collaboration avec la Sécurité publique et l'ACDI, bien sûr, sur le plan de l'aide humanitaire ainsi qu'avec les autres ministères qui nous aident à renforcer la capacité dans les pays, sur un plan non militaire. Prenez le travail qu'Agriculture Canada a pu faire dans un endroit comme l'Afghanistan où des nouveaux débouchés économiques pourront peut-être atténuer les pressions qui mènent aux conflits.

C'est vraiment une approche pangouvernementale que les pays de l'OTAN décrivent parfois comme l'approche globale. C'est tout à fait conforme à la tradition canadienne et je dirais que de nombreux pays, y compris pendant notre récente mission en Afghanistan, ont compté sur le leadership que le Canada exerce grâce à cet atout.

Le sénateur Dallaire : Nous avons acquis des compétences et des connaissances exceptionnelles ainsi qu'une expérience humaine en Afghanistan. La mission va prendre fin et Dieu sait ce qui se passera. Si nous pensons pouvoir aller dans un pays pendant 10 à 12 ans et régler le problème, c'est l'idée la plus simpliste qui soit. Il faut 40 à 60 ans pour aider certains pays à se stabiliser. Nous sommes toujours à Chypre et la situation va encore durer pendant 50 ans.

Néanmoins, si vous prenez notre capacité dans son ensemble et l'approche globale du gouvernement, comme vous le dites, la question est de savoir dans quelle mesure le gouvernement, dans son ensemble, a vraiment acquis l'expérience et les compétences voulues pour se préparer aux prochaines atrocités de masse ou au prochain engagement auquel notre pays participera. Nous avons certainement l'impression, d'après l'expérience acquise, que le MDN a une importante capacité. Néanmoins, nous ne voyons peut-être pas tous les autres ministères qui ont joué un rôle essentiel sur le terrain prendre l'initiative d'acquérir la capacité de faire, comme MDN, de la planification d'urgence et de se préparer afin que la prochaine fois, notre engagement ne soit pas échelonné, mais total. Ne pensez-vous pas avoir la responsabilité de pousser les ministères à répondre à la nécessité de renforcer cette capacité, une véritable capacité au sein du gouvernement canadien?

M. MacKay : Sénateur, je suis entièrement d'accord avec vous — même si je manque d'objectivité — pour dire que le ministère de la Défense nationale a accompli un excellent travail pour ce qui est de tirer la leçon de notre expérience en Afghanistan. Il a dû le faire par nécessité. Comme vous l'avez laissé entendre, une mission anti-insurrectionnelle est une mission pour le moins complexe et extrêmement difficile et dynamique. Si elle a lieu dans un pays comme l'Afghanistan en proie à des tensions tribales et à des conflits depuis des décennies, il est encore plus nécessaire que l'ensemble du gouvernement y participe. Ce n'est pas seulement l'ensemble du gouvernement, car c'est un effort multinational. En plus de notre pays, qui cherche à coordonner les efforts des différents ministères

effect, you have all of the NATO countries and then all of the other donor nations. I think we are over 60 now when it comes to Afghanistan.

Canada, in my view, has done an exceptionally good job in coordinating our efforts. We have a well-established reputation of working with other countries, both on the military front and in helping to coordinate the delivery of aid. Being a contributing coalition member is extremely important to keep the reputation that Canada has established over the years, just as training, I would suggest, has become an extremely important follow-on part of our mission. We have gone from the initial deployment to a full combat mission in Kandahar province, having taken part in the command structure of Regional Command South and now undertaking what I believe you are referencing as assisting in a more tangible way the Government of Afghanistan to take on both the security responsibility and also the broader responsibility of governance, of working within their own civil service. They have a long way to go, to say the least, but I am here to say that I am extremely proud of both of the significant roles that the Canadian Forces have played in security capacity-building and now in the training mission where we are imparting upon the Afghan army and police the skills that the Afghans will need.

There is a good news story there in terms of the numbers, the professionalism and the capabilities that those security forces have taken on. There have been spectacular attacks. There have been efforts by the Taliban to reassert themselves as a force in the country, but the Afghan security forces now are taking over the full responsibility for security in almost 50 per cent of the territory of the country with a calculated, strategic plan for those security forces to expand into 100 per cent of the country by the year 2014. We are pushing toward that goal, taking onboard the lessons learned, as you referred to them, and working within the multinational and multi-departmental effort that Canada has put into this mission.

Senator Dallaire: You have given me the fourth report on Afghanistan, but I was looking more for what we are doing at home.

Senator Lang: I want to say at the outset that I think most Canadians would be proud of what our forces have been able to accomplish over the last number of years in respect to the theatre that we are involved in regarding Afghanistan. If you look at Libya, we know the results that occurred there and our involvement. You mentioned Haiti, the floods and various other domestic situations that the forces have had to deal with. We can be very proud of the work that they do.

I want to go to a topic that has been in the news for some time, and that is the F-35s. I think we are losing sight of what Canada needs to do in the future here as far as peace and security is concerned, not only at home but also abroad. That is the question of our air force and what we will do.

The last headline that I read said "Spending Scandal." I would like to get some clarification for the record. Exactly what have we spent on the F-35s, our commitment to the F-35s, and looking

pour obtenir des résultats, vous avez tous les pays de l'OTAN et tous les autres pays donateurs. Je crois que nous sommes maintenant plus d'une soixantaine pour ce qui est de l'Afghanistan.

À mon avis, le Canada a fait un travail exceptionnel sur le plan de la coordination des efforts. Nous nous sommes bâti une solide réputation en travaillant avec les autres pays, à la fois sur le front militaire et en aidant à coordonner la distribution de l'aide. Notre contribution, en tant que membre de la coalition, est extrêmement importante pour préserver la réputation que le Canada a acquise au cours des années, tout comme l'instruction militaire, dirais-je, a pris une importance primordiale pour la suite de notre mission. Nous sommes passés du déploiement initial à une mission de combat dans la province de Kandahar où nous avons participé au Commandement régional Sud et nous allons maintenant aider le gouvernement afghan, d'une façon que vous avez qualifiée de plus concrète, je crois, à assumer la responsabilité de la sécurité et également celle de la gouvernance, à travailler au sein de sa propre fonction publique. Il est encore loin du but, c'est le moins qu'on puisse dire, mais je suis extrêmement fier des deux rôles importants que les Forces canadiennes ont joués sur le plan du renforcement de la capacité de sécurité et maintenant dans le cadre de leur mission de formation qui consiste à conférer à l'armée et à la police afghanes les compétences dont les Afghans auront besoin.

Les choses se présentent bien là-bas en ce qui concerne le nombre, le professionnalisme et les capacités des forces de sécurité. Il y a eu des attaques spectaculaires. Les talibans ont cherché à réaffirmer leur autorité dans le pays, mais les forces de sécurité afghanes assument maintenant l'entière responsabilité de la sécurité dans près de 50 p. 100 du territoire et ont un plan stratégique et calculé pour s'implanter dans la totalité du territoire d'ici 2014. Nous tendons vers cet objectif en tirant la leçon de notre expérience, comme vous l'avez dit, et en travaillant dans le cadre de l'effort multinational et multiministériel que le Canada a consacré à cette mission.

Le sénateur Dallaire : Vous m'avez cité le quatrième rapport sur l'Afghanistan, mais je pensais surtout à ce que nous faisons ici.

Le sénateur Lang : Je voudrais d'abord dire qu'à mon avis, la plupart des Canadiens sont fiers de ce que nos forces ont pu accomplir ces dernières années dans le théâtre où nous avons été engagés en Afghanistan. Si vous prenez la Libye, nous connaissons les résultats obtenus là-bas et le rôle que nous avons joué. Vous avez mentionné Haïti, les inondations et les diverses autres situations internes auxquelles les forces ont dû faire face. Nous pouvons être très fiers du travail qu'elles accomplissent.

Je voudrais aborder un sujet dont les médias parlent depuis un certain temps et c'est celui des F-35. Je crois que nous perdons de vue ce que le Canada doit faire à l'avenir sur le plan de la paix et de la sécurité, non seulement chez-nous, mais aussi à l'étranger. Je veux parler de notre force aérienne et de nos intentions à cet égard.

La dernière manchette que j'ai lue parlait de dépenses scandaleuses. Je voudrais certains éclaircissements. Combien avons-nous dépensé exactement pour les F-35, notre engagement

ahead with our allies, where are we going with the F-35s? Also, there is the fact that our air force fleet is becoming obsolete. Perhaps you would like to comment.

Mr. MacKay: First, I wholeheartedly embrace your comments about how the Canadian Forces and our men and women have distinguished themselves over their careers. They are our most patriotic, committed and courageous citizens, in my view.

The Auditor General's report in particular has drawn a lot of attention to the acquisition, which is still some years away. We are not in a contract per se; we are in a memorandum of understanding with respect to the development of the next generation of fighter aircraft.

To answer your question directly regarding how much money we have spent on the acquisition of this aircraft, the answer is zero. We have not spent a red cent on this acquisition. There has been money put into the development of the aircraft that began in 1997, when we entered into this consortium with eight other nations. There has been money spent on that development, but as far as money paid on the barrel to purchase the aircraft, there has not been a dime spent.

On the need for the aircraft, again, I think you make a good point. The reason we have to make this acquisition to replace the CF-18s is the operational requirement that the Canadian Armed Forces, that the Royal Canadian Air Force, in particular, take on as part of their daily mandate, and that is to protect North America, to participate in international missions as we have seen in Libya, as you pointed out, and as we have seen in the past in Kosovo. In the past, we have benefited enormously from having capable fighter aircraft able to defend the largest land mass on the planet in terms of responsibility; the largest coastline on the planet, with our three coasts, with the opening of Arctic ice.

These men and women in uniform, in my humble opinion, are doing dangerous work. They are literally strapping a rocket to themselves when they go into the skies to defend North America. It is my considered opinion, based very much on the advice that I receive from people like the Chief of the Air Staff, André Deschamps, the Chief of the Defence Staff and others that we need to give our men and women in uniform in the air force, the pilots, the best possible equipment on the market. Those possibilities are very limited, particularly when it comes to the most up-to-date equipment.

Senator Lang: I know we are pressed for time, so I would like to move to one other area, namely, the question of cyberdefence. You mentioned that in your opening remarks and it is becoming more and more an area of concern across the world, not just for Canada and the United States. Perhaps you could comment on that as well.

Mr. MacKay: Cyberdefence is very much a challenge around the globe. Cyberattacks are occurring with alarming frequency.

envers les F-35 et, en ce qui concerne nos alliés, où en sommes-nous pour ce qui est des F-35? D'autre part, le fait est que la flotte de notre force aérienne devient désuète. Vous pourriez peut-être nous en parler.

M. MacKay : Premièrement, je suis entièrement d'accord avec vous pour dire que les hommes et les femmes des Forces canadiennes se sont distingués pendant leur carrière. À mon avis, ce sont nos citoyens les plus patriotes, les plus engagés et les plus courageux.

Le Rapport du vérificateur général a largement attiré l'attention sur l'acquisition de ces appareils qui n'aura pas lieu avant plusieurs années. Nous n'avons pas de contrat comme tel. Nous avons un protocole d'entente à l'égard du développement de la prochaine génération de chasseurs.

Pour répondre directement à votre question concernant le montant d'argent que nous avons dépensé pour l'acquisition de cet appareil, la réponse est zéro. Nous n'avons pas dépensé un sou pour cette acquisition. De l'argent a été consacré au développement de cet avion, qui a commencé en 1997, lorsque nous sommes entrés dans ce consortium avec huit autres pays. De l'argent a été consacré au développement, mais pour ce qui est de l'argent dépensé pour acheter l'appareil, nous n'avons pas dépensé un sou.

En ce qui concerne la nécessité de cet appareil, là encore, je pense que vous avez raison. Si nous devons faire cette acquisition pour remplacer le CF-18, c'est à cause des besoins opérationnels auxquels les Forces armées canadiennes, et particulièrement l'Aviation royale canadienne, doivent répondre dans le cadre de leur mandat quotidien qui est de protéger l'Amérique du Nord, de participer à des missions internationales, ce qu'elles ont fait en Libye, comme vous l'avez dit, et comme nous l'avons vu, par le passé, au Kosovo. Nous avons eu énormément de chance d'avoir un chasseur capable de défendre le territoire le plus vaste de la planète, le littoral le plus long réparti sur trois océans avec l'ouverture des glaces de l'Arctique.

À mon humble avis, les hommes et les femmes en uniforme font un travail dangereux. Ils s'attachent pratiquement à une fusée lorsqu'ils vont dans le ciel pour défendre l'Amérique du Nord. Compte tenu des avis que je reçois de gens comme le chef d'état-major de la Force aérienne, André Deschamps, le chef d'état-major de la Défense et d'autres, j'estime que nous devons donner à nos hommes et femmes en uniforme de la Force aérienne, à nos pilotes, le meilleur équipement existant sur le marché. Ces possibilités sont très limitées, surtout lorsqu'il s'agit de l'équipement le plus moderne.

Le sénateur Lang : Comme je sais que nous manquons de temps, je voudrais aborder une autre question, celle de la cyberdéfense. Vous en avez fait mention dans votre déclaration préliminaire et c'est une question de plus en plus préoccupante dans le monde, pas seulement pour le Canada et les États-Unis. Peut-être pourriez-vous également nous en parler.

M. MacKay : La cyberdéfense pose un sérieux défi dans le monde. Les cyberattaques ont lieu à une fréquence alarmante.

Under the guidance of the Department of National Defence, we have the CSE, which is the Communications Security Establishment. This organization is tasked specifically with protecting the information flow within the Government of Canada and also working with the private sector as well to protect information. We are also the beneficiaries of working closely with our allies, the United States, the Five Eyes community, as it is called, to ensure the protection of information as well as working in the area of intelligence. We know, as recent examples of Libya and Afghanistan have told us, that intelligence is an extremely important part of the lexicon of defending our nation, particularly when it comes to the communication flow, the passage of information between our allies. It has become a subject matter of great focus and significant investment.

The Chair: Stateside, we have seen them move to create a cybercommand. Are you contemplating that?

Mr. MacKay: We have not made any decision in that regard as yet. We have, of course, heard the clarion cries from the United States about the importance of cybersecurity. I suspect that is true of many of our defence allies.

[Translation]

Senator Dawson: Thank you, Minister.

[English]

A lot of subjects can be brought up with a minister. You have to make a choice. Trust me, I have been known to be partisan, but this will not be a partisan choice. There was a press release earlier today by *The Toronto Star* that made reference to the suicide rate at National Defence. As you know, I have been involved with this issue for many years. The House of Commons passed a resolution a few months ago asking for a national policy on the prevention of suicide. The Senate passed the same resolution a few weeks ago.

This rise in suicide rates means that probably after 10 years as many people have died of suicide as have died in Afghanistan. There are alarming rates of growth. Even though suicide can be sometimes seen as a provincial responsibility because of the mental health side, clearly the Canadian government has a responsibility. It is a subject that no one likes to talk about. Some people have strong sensitivities on the subject. Few politicians stand up in a room and say, "Let us talk about suicide," but the reality is that we have to talk about it. It is an important subject that must be addressed. With this rise that has occurred and with the statistics over the last few years, I think it is important that, first, we talk about it and, second, assure ourselves that something is done about it. The House of Commons and Senate adopt a policy; I hope someone will be doing something.

I am asking the minister, the one in the cabinet, but not only the Minister of National Defence. These are alarming rates. National Defence has alarming rates, and there is also an

Nous avons, sous la direction du ministère de la Défense nationale, le CST, qui est le Centre de la sécurité des télécommunications. Cet organisme est spécialement chargé de protéger la circulation de l'information au sein du gouvernement du Canada, mais aussi de travailler avec le secteur privé pour protéger l'information. Nous travaillons également en collaboration étroite avec nos alliés, les États-Unis, le groupe des Five Eyes, comme on l'appelle, pour assurer la protection de l'information, de même que dans le domaine du renseignement. Comme les exemples récents de la Libye et de l'Afghanistan nous l'ont montré, nous savons que le renseignement est extrêmement important pour défendre notre pays, surtout en ce qui concerne les communications, l'échange de renseignements entre nos alliés. C'est maintenant un sujet qui mobilise beaucoup d'attention et des investissements importants.

La présidente : Pour ce qui est des États-Unis, nous les avons vus s'orienter vers la création d'un cybercommandement. Envisagez-vous de le faire?

M. MacKay : Nous n'avons pas encore pris de décision à cet égard. Bien sûr, nous avons entendu l'appel claironné par les États-Unis quant à l'importance de la cybersécurité. Je suppose qu'un bon nombre de nos alliés partagent cet avis.

[Français]

Le sénateur Dawson : Merci monsieur le ministre.

[Traduction]

De nombreuses questions peuvent être abordées avec un ministre. Il faut faire un choix. Croyez-moi, je suis connu pour mes opinions politiques, mais ce ne sera pas une décision partisane. Le *Toronto Star* a publié aujourd'hui un article à propos du taux de suicide à la Défense nationale. Comme vous le savez, je m'intéresse à ce problème depuis de nombreuses années. La Chambre des communes a adopté, il y a quelques mois, une résolution demandant une politique nationale sur la prévention du suicide. Le Sénat a adopté cette même résolution il y a quelques semaines.

La hausse du taux de suicide signifie probablement que sur une période de 10 ans, le suicide a fait autant de morts que la guerre en Afghanistan. Cette progression est alarmante. Même si le suicide peut être parfois considéré comme une responsabilité provinciale parce que cela touche à la santé mentale, le gouvernement canadien a certainement un rôle à jouer. C'est une question dont personne n'aime parler. C'est un sujet très délicat pour certaines personnes. Rares sont les élus qui souhaitent l'aborder, mais en réalité, nous devons le faire. C'est un sujet important dont il faut parler. Compte tenu de cette progression et des chiffres de ces dernières années, il est important, premièrement, d'en parler, et deuxièmement, de veiller à lutter contre le phénomène. La Chambre des communes et le Sénat doivent adopter une politique. J'espère que quelqu'un fera quelque chose.

Je le demande au ministre qui siège au Cabinet, mais pas seulement au ministre de la Défense nationale. Ce sont des taux alarmants. Les taux sont alarmants à la Défense nationale, de

alarming rate among natives. That is of federal jurisdiction. I am asking you, as Minister of National Defence, not only to address me on what is being done about the rise in suicides in National Defence but also to cooperate to ensure that something is done about developing a national policy for the prevention of suicide.

Mr. MacKay: I want to begin my thanking you for raising this issue here. At the Department of National Defence, we do actually talk about it in large groups. We talk about it with our soldiers. I would publicly commend the leadership of General Natynczyk. I have seen him, on many occasions, with both uniformed and non-uniformed members, talk, in particular, about the effects of post-traumatic stress and operational stress disorder. I know there are members of this committee for whom this has been an enormous cause and focus of attention and time, including yourself.

What I would say to you, first and foremost, is that we have taken a number of practical steps to help address what is an alarming problem everywhere, quite frankly. This is not limited, by any stretch, to members of the Canadian Forces. In fact, I think statistics will still tell you that the rate of suicide in the Canadian Forces is lower than the Canadian average.

There is no question that the effects of deployment and, particularly, exposure to combat have a debilitating effect on the mental health of Canadian Forces members. Having said that, I want to come back to what will we do about it, which is the critical piece.

We have set a goal of doubling the number of mental health professionals within the employ of the Department of National Defence. Keep in mind that these professionals are to be made available to not only regular force members but also to reservists as well, who deployed, in some cases as many as 25 to 30 per cent, on rotation to Afghanistan. Because our reservists are spread out across the country, in some cases not necessarily attached to a base, we have to make sure that these mental health professionals are more available to them. Increasing numbers is one thing. The Joint Personnel Support Units that I referenced earlier is another critical environment in which we can encourage soldiers and members of their family.

As an aside — General Natynczyk, I am sure, will speak to this — it is often a family member or a buddy who is most apt to recognize the symptoms and the need for help. An ethos or a stigma has been there in the past and has to be addressed, and that is, “Suck it up, soldier; get through this; do not talk about it.” General Natynczyk and others have very much tried to break down that sentiment and do away with the stigma, encouraging people to take it out into the light and talk about it.

The Canadian Forces were recognized by the Canadian Mental Health Association two years ago for the work that was being done in that regard.

même que chez les Autochtones. Cela relève de la compétence du gouvernement fédéral. Je vous demande, en tant que ministre de la Défense nationale, non seulement de me dire ce que vous faites, à la Défense nationale, pour lutter contre l'augmentation des suicides, mais également de coopérer pour assurer l'élaboration d'une politique nationale de prévention du suicide.

M. MacKay : Je voudrais d'abord vous remercier de soulever cette question ici. Au ministère de la Défense nationale, nous en parlons dans le cadre de groupes importants. Nous en parlons avec nos soldats. Je tiens à féliciter publiquement le général Natynczyk, pour son leadership. Je l'ai vu parler, à de nombreuses reprises, au personnel militaire et civil des effets de l'état de stress post-traumatique et du stress opérationnel. Je sais que certains membres du comité, y compris vous-même, avez accordé énormément de temps et d'attention à cette cause.

Je vous dirais, d'abord et avant tout, que nous avons pris un certain nombre de mesures concrètes pour remédier à un problème alarmant qui existe partout, il faut l'avouer. Il ne se limite absolument pas aux membres des Forces canadiennes. Les chiffres vous montreront que le taux de suicide dans les Forces canadiennes est inférieur à la moyenne canadienne.

Les effets du déploiement et, plus particulièrement, l'exposition au combat ont, sans aucun doute, un effet délétère sur la santé mentale des membres des Forces canadiennes. Cela dit, je voudrais revenir sur ce que nous allons faire pour y remédier, ce qui est l'élément essentiel.

Nous avons pour objectif de doubler le nombre de professionnels de la santé mentale à l'emploi du ministère de la Défense nationale. N'oubliez pas qu'ils seront à la disposition non seulement des membres de la force régulière, mais également des réservistes qui sont déployés en Afghanistan, selon un système de rotation, dans une proportion qui atteint parfois 25 à 30 p. 100. Comme nos réservistes sont répartis dans l'ensemble du pays et qu'ils ne sont pas toujours rattachés à une base, nous devons veiller à ce qu'ils aient plus facilement accès à ces professionnels de la santé mentale. L'augmentation de leur nombre est une chose. Les Unités interarmées de soutien au personnel dont j'ai parlé tout à l'heure sont un autre élément essentiel pour encourager les soldats et les membres de leur famille.

Je mentionnerais en passant — et je suis sûr que le général Natynczyk en parlera — que c'est souvent un membre de la famille ou un camarade qui est le mieux placé pour reconnaître les symptômes et la nécessité d'aider quelqu'un. L'attitude ou la mentalité qui régnait par le passé et qu'il faut changer voulait que le soldat serre les dents et ne parle pas de ses problèmes. Le général Natynczyk et d'autres ont fait beaucoup d'efforts pour faire disparaître cette mentalité, en encourageant les gens à en parler.

Il y a deux ans, l'Association canadienne pour la santé mentale a reconnu les efforts que les Forces canadiennes déploient à cet égard.

I want to give you a couple more examples of what we are attempting to do in putting in place a network of programs that help deal with operational stress and individuals who find themselves feeling at risk or injured — mentally injured — as a result of their service. A mental injury, I can assure you — and I think you will agree, senator — can be just as debilitating as a physical injury. In fact, in some cases, it can be more so because you cannot see it. These efforts to bring in to our employ more mental health professionals, to set up clinics, and to put mental health education programs in place to simply disseminate more information about the effects of mental health and the fact that there are programs and personnel available in the department to help, mean we are taking on some of that. Raising awareness of post-traumatic stress disorder and operational stress injuries was also encapsulated in some of the investments found in the Legacy of Care, which was a specific investment to help ill and injured Canadian Forces personnel and their families deal with these issues.

I am not suggesting, for a minute, that we have done it all, that there is not more that needs to be done. However, your work and the work of other members of this committee, in addition to what we are doing, will hopefully help address mental health issues, in particular mental health issues that can lead to suicide.

Senator Dawson: Thank you. As a minister, I hope you can bring it up with your colleagues because it does fall into the cracks where everyone thinks that it is someone else's problem. I appreciate your comments, and I encourage the general to continue speaking about it because that is part of the solution.

Mr. MacKay: Madam Chair, if I may, I know that this is a particular passion of General Natynczyk, and there may be something he wanted to add to my answer.

The Chair: Please go ahead.

General Walt Natynczyk, Chief of the Defence Staff, National Defence: One suicide is too many, and we have too many every year. We are a reflection of Canadian society. Even though we filter who comes into the Canadian Forces, we know that, using the gold standard of recruitment and all of the screening, we cannot identify people who are vulnerable to mental health issues when they walk in.

I will keep my piece short, but I would offer, with the minister's indulgence, that if you wish to have the surgeon general come before you, again, he has made a huge amount of progress over the last few years. He just briefed our general flag officers and senior chief warrant officers last week. Again, education is so key here. We have put a huge amount of effort into mental preparedness and mental resiliency, even before someone gets into combat, so that they understand what will happen to them when they are under stress. You are well aware of the Cyprus decompression. Again, it is about educating them, giving them the signs so that they know what they are going through, and then giving them all of the counselling that follows. We know that

Je voudrais vous donner deux autres exemples de ce que nous cherchons à faire en établissant un réseau de programmes pour venir en aide aux victimes du stress opérationnel et aux personnes qui ont le sentiment de souffrir mentalement suite à leur service. Je peux vous assurer — et je pense que vous serez d'accord, sénateur — que la souffrance mentale peut être tout aussi débilatante que la souffrance physique. En fait, dans certains cas, elle peut l'être davantage, car elle ne se voit pas. Les efforts que nous faisons pour employer davantage de professionnels de la santé mentale, établir des cliniques et mettre en place des programmes d'éducation en santé mentale pour diffuser simplement plus de renseignements sur les effets de la santé mentale ainsi que sur les programmes et le personnel disponibles au ministère pour aider les gens, montrent que nous agissons. La sensibilisation à l'état de stress post-traumatique et au stress opérationnel est également englobée dans l'investissement que nous avons fait dans notre Tradition de soins pour aider les militaires malades et blessés des Forces canadiennes et leurs familles à surmonter ces problèmes.

Je ne prétends absolument pas que nous ayons fait tout ce qu'il y avait à faire. Néanmoins, votre travail et celui des autres membres du comité, en plus de nos propres initiatives aidera, je l'espère, à résoudre les problèmes de santé mentale et surtout ceux qui peuvent mener au suicide.

Le sénateur Dawson : Merci. En tant que ministre, j'espère que vous pourrez en parler avec vos collègues, car il y a une faille sur ce plan-là en ce sens que chacun pense que cette responsabilité incombe à quelqu'un d'autre. J'apprécie vos observations et j'invite le général à continuer d'en parler, car cela fait partie de la solution.

M. MacKay : Madame la présidente, si vous le permettez, je sais que c'est un sujet qui passionne particulièrement le général Natynczyk et il a peut-être quelque chose à ajouter.

La présidente : Allez-y, s'il vous plaît.

Général Walt Natynczyk, chef d'état-major de la Défense, Défense nationale : Chaque suicide est une vie perdue de trop et nous en avons un trop grand nombre chaque année. Nous sommes le reflet de la société canadienne. Même si nous filtrons les personnes qui entrent dans les Forces canadiennes, nous savons que les meilleures normes de recrutement et méthodes de sélection ne nous permettent pas de détecter les personnes vulnérables aux problèmes de santé mentale lorsqu'elles se présentent.

Je serai bref, mais le ministre me permettra sans doute de dire que si vous voulez faire comparaître le médecin-chef, comme nous l'avons dit, il a réalisé d'énormes progrès ces dernières années. Il vient de tenir une séance d'information pour les officiers généraux et les adjudants-chefs la semaine dernière. Encore une fois, l'éducation joue un rôle primordial. Nous avons consacré énormément d'efforts à la préparation mentale et à la résilience mentale, avant même la participation au combat afin que nos militaires comprennent ce qui leur arrivera lorsqu'ils seront en proie au stress. Vous connaissez bien le programme de décompression de Chypre. Il s'agit d'éduquer les gens, de leur apprendre à reconnaître les signes afin qu'ils sachent ce qui leur

those soldiers, sailors, and airmen and women are harder on themselves than others because they all have their warrior persona. The difference is that we are battle buddies to help each other out, to look for the signs of weakness. It is education, training, and supporting the families because it is the families who identify the signs before most of the rest of us.

When the minister and I were in Edmonton at the Joint Personnel Support Unit, we had 30 folks with post-traumatic stress in front of us, and I asked how many self-identified and walked through the front door on their own. The answer? Zero. It was their girlfriend or boyfriend, their battle buddies, or their parents who said, "Get in there and get some help." The sooner we can get them to help, to professional assistance, the better. We are not good enough yet; we are working hard on this.

Senator Dawson: Thank you very much.

Mr. MacKay: There is a group of wounded warriors, about 25 in number, that I saw on the weekend in Toronto who are riding bicycles across Europe and visiting the battlefields of Europe in Belgium and France. All of them are suffering from post-traumatic stress, and they have the stated purpose of raising awareness about their affliction so that others will seek help as well. There are a number of groups, organizations, and support networks out there that are doing just what Senator Dawson has stated so correctly — helping to raise awareness and education, and addressing these issues head-on, in a public, full, under-the-microscope way.

The Chair: Thank you very much.

Senator Mitchell: Minister, thank you for being here. It is great to have you.

I will get right at it. When it comes to presenting figures on the F-35 to Parliament, who signs off on that report, the final figure, the determination? Would it be you, the Public Works Minister, or the Prime Minister? Who would sign off on \$14.7 billion rather than \$25 billion?

Mr. MacKay: Signing off would be done by the cabinet, essentially.

Senator Mitchell: Everyone in cabinet would have known?

Mr. MacKay: Everyone — the deputy minister, the Chief of the Defence Staff — brings forward information about a memorandum to cabinet, and it ultimately goes to cabinet.

Senator Mitchell: We are all very proud of DND, the Canadian Forces, and the men and women in uniform. One of the downsides to this whole issue is that some of the negative has washed over them. I would like to try to clarify and distinguish that.

arrive et de leur offrir ensuite à tous du counseling. Nous savons que les soldats, les marins et les aviateurs et aviatrices sont plus durs envers eux-mêmes que les autres parce qu'ils ont tous une personnalité de combattant. La différence est que nous sommes des compagnons d'armes qui nous entraînons, qui cherchons les signes de faiblesse. Il faut éduquer, former et soutenir les familles car ce sont les familles qui reconnaissent ces signes avant la plupart d'entre nous.

Quand le ministre et moi-même étions à Edmonton à l'Unité interarmées de soutien au personnel, nous avions devant nous 30 personnes souffrant de stress post-traumatique et j'ai demandé combien d'entre elles avaient pris conscience de leur état et avaient demandé de l'aide de leur propre chef. La réponse était zéro. C'est leur petite amie, leur copain, leurs compagnons d'armes ou leurs parents qui ont dit : « Va chercher de l'aide. » Le plus tôt nous pouvons leur apporter une aide professionnelle, mieux c'est. Nous ne faisons pas encore assez, mais nous travaillons fort.

Le sénateur Dawson : Merci beaucoup.

M. MacKay : Il y a un groupe de soldats blessés, environ 25, que j'ai vus ce week-end à Toronto et qui font le tour de l'Europe en bicyclette pour visiter les champs de bataille de Belgique et de France. Ils souffrent tous de stress post-traumatique et ont pour but de sensibiliser les gens au sujet de leurs troubles afin que d'autres demandent également de l'aide. Il y a un certain nombre de groupes, d'organismes et de réseaux de soutien qui font précisément ce que le sénateur Dawson a si bien dit, qui aident à sensibiliser et à éduquer les gens et abordent ces questions franchement en public, dans tous les détails.

La présidente : Merci beaucoup.

Le sénateur Mitchell : Monsieur le ministre, merci d'être venu. C'est un plaisir de vous recevoir.

Je vais aller droit au but. Pour ce qui est des chiffres présentés au Parlement au sujet du F-35, qui a signé le rapport, le chiffre définitif établi? Est-ce vous, le ministre des Travaux publics ou le premier ministre? Qui a signé pour un montant de 14,7 milliards de dollars au lieu de 25 milliards de dollars?

M. MacKay : Cela a été signé par le Cabinet.

Le sénateur Mitchell : Tout le monde était au courant au Cabinet?

M. MacKay : Tout le monde — le sous-ministre, le chef d'état-major de la Défense — présente les renseignements sous la forme d'un mémoire au Cabinet et c'est transmis au Cabinet.

Le sénateur Mitchell : Nous sommes tous très fiers du MDN, des Forces canadiennes et des hommes et femmes en uniforme. Un des inconvénients de toute cette affaire est qu'elle a certaines répercussions négatives pour eux. Je voudrais essayer de clarifier les choses.

When DND and the general and his staff presented a figure for a report to Parliament, was that figure \$25 billion? Was it overruled politically and made \$14.7 billion by cabinet, or were they saying that that was the figure?

Mr. MacKay: As you know, the figure of \$14.7 billion does not include the cost associated with operating a fleet of fighter aircraft. The additional \$9 billion to \$10 billion — depending on the time frame that you are looking at — includes such things as fuel, salaries and the ongoing upkeep of these aircraft. It is what we are currently paying right now, essentially. It is investments that are going into the F-18s. Transfer that figure on top of the acquisition costs, which are the sticker price of the aircraft itself which we have said is \$9 billion and then maintenance costs — onboard equipment, weapons, switching in and out, various component parts of the aircraft — and that is where you get those different figures. It is a difference of accounting that has been pointed out here. To my knowledge, there has never been the inclusion of operating costs in the acquisition of a major military procurement like the F-35. It becomes more complex because this is part of a consortium and the development of an aircraft that started in 1997 under a previous government.

Senator Mitchell: I think you are trying to draw the distinction between the actual cost of the planes and the life cycle maintenance and ongoing operating costs, et cetera. Why not just say \$9 billion? If you are to go to \$14.7 billion and include some of those additional life cycle costs, why not go right to \$25 billion and in addition why not consider attrition on the 14 you will likely lose given averages in that regard? I do not get it. If you are not to include additional costs, why not just say \$10 billion or \$9 billion for acquisition?

Mr. MacKay: That is essentially what we have said. We are pointing out that this request by the Auditor General to now include these operating costs is not how military procurement has been done under our government or under the previous government. For example, for the last major procurement of military helicopters — the maritime helicopter contract which was plagued with a number of problems in the acquisition — we still have not taken delivery of them. That presentation to Parliament, factoring in various costs or the mode of estimates, did not include the operational cost of the aircraft because we are still flying Sea Kings.

Senator Mitchell: You are saying if you are going from \$9 billion in acquisition to \$14.7 billion the different there — the \$5.7 billion — is not acquisition costs.

Mr. MacKay: It is maintenance costs.

Senator Mitchell: If you include those maintenance costs, why did you not include the additional \$9 billion?

Quand le MDN, le général et son personnel ont présenté un chiffre pour en faire rapport au Parlement, ce chiffre était-il de 25 milliards de dollars? A-t-il été rejeté au niveau politique et le Cabinet l'a-t-il ramené à 14,7 milliards de dollars ou était-ce le chiffre indiqué?

M. MacKay : Comme vous le savez, le chiffre de 14,7 milliards de dollars ne comprend pas les coûts associés à l'utilisation d'une flotte de chasseurs. Les 9 à 10 milliards supplémentaires — selon la période — comprennent des choses comme le carburant, les salaires et l'entretien de ces appareils. C'est ce que nous payons actuellement. C'est l'argent que nous investissons dans les F-18. Ajoutez à ce chiffre le coût d'acquisition de l'appareil proprement dit qui est, comme nous l'avons dit, de 9 milliards de dollars, puis les coûts d'entretien — l'équipement de bord, les armes, les diverses composantes de l'appareil qui sont ajoutées ou supprimées — et c'est ainsi que vous arrivez à des chiffres différents. C'est une différence comptable qui a été soulignée. À ma connaissance, les coûts d'utilisation n'ont jamais été inclus dans les programmes d'acquisition aussi importants que celui du F-35. C'est plus compliqué, parce que nous faisons partie d'un consortium et que le développement de l'appareil a commencé en 1997, sous un gouvernement précédent.

Le sénateur Mitchell : Vous essayez, je pense, d'établir la distinction entre le coût des avions et leur coût d'entretien et d'utilisation pendant leur cycle de vie, et cetera. Pourquoi ne pas dire simplement 9 milliards de dollars? Si vous en êtes à 14,7 milliards de dollars et que vous comptabilisez certains coûts supplémentaires sur la durée du cycle de vie, pourquoi ne pas aller directement jusqu'à 25 milliards de dollars et de plus, pourquoi ne pas tenir compte de l'attrition pour les 14 milliards que vous allez probablement perdre étant donné les moyennes à cet égard? Je ne comprends pas. Si vous n'incluez pas les coûts supplémentaires, pourquoi ne pas parler simplement d'un coût d'acquisition de 10 milliards ou 9 milliards de dollars?

M. MacKay : C'est ce que nous avons dit. Nous soulignons que le vérificateur général nous demande maintenant d'inclure les coûts d'utilisation, mais que ce n'est pas ainsi que notre gouvernement ou le gouvernement précédent ont procédé à l'acquisition de matériel militaire. Par exemple, pour la dernière grande acquisition d'hélicoptères militaires — le contrat d'hélicoptères maritimes dont l'acquisition a suscité un certain nombre de problèmes — nous n'en avons pas encore pris livraison. Le rapport au Parlement, qui tenait compte des divers coûts ou estimations, n'incluait pas le coût d'utilisation de l'appareil étant donné que les Sea King sont encore en service.

Le sénateur Mitchell : Vous dites que si vous passez d'un chiffre de 9 milliards de dollars à un chiffre de 14,7 milliards de dollars, la différence de 5,7 milliards de dollars ne représente pas des coûts d'acquisition.

M. MacKay : Ce sont des coûts d'entretien.

Le sénateur Mitchell : Si vous incluez ces coûts d'entretien, pourquoi n'avez-vous pas inclus les 9 milliards de dollars supplémentaires?

Mr. MacKay: Maintenance costs are different than the cost for salaries, fuel. The different costs associated with maintaining the current fleet when it comes to our personnel and fuel, et cetera, and enablers were never included.

Senator Mitchell: When it comes to the question of how much of this money will be spent in Canada to create jobs, can you give me an idea of what that would be?

Mr. MacKay: That would be a question more Industry Canada. That is outside the purview of National Defence, just as the ongoing efforts to now take this procurement project and present it to Parliament through this seven-step plan. We are going to increase accountability, increase the transparency and increase the opportunity for people to look at all of the various estimates that arrive at these figures. They are staggering figures because it is money spent over an incredibly long period of time.

However, I come back to the question that was asked earlier by Senator Lang: the need for the aircraft and the importance of having fighter aircraft to defend our sovereignty, to participate in international missions and, most importantly, to protect our pilots. The modern aircraft as we know today is an extremely technically proficient aircraft. Having that type of equipment is what enables these pilots to do this very difficult, very dangerous work in protecting Canadian airspace, participating with NORAD and NATO missions, as we saw over Libya.

Senator Mitchell: You said it is important we get the best equipment.

Mr. MacKay: I believe this.

Senator Mitchell: I do too, but how do you know it is the best because it is not even made yet? What do you do if it is not the best?

Mr. MacKay: These aircraft are flying now.

Senator Mitchell: They are not flying particularly well.

Mr. MacKay: They are a development aircraft that has been —

Senator Mitchell: We know that they are the most expensive. We do not know they are the best.

Mr. MacKay: We know they are the only ones available to us, quite frankly. As you would expect, I take a lot of advice from departmental officials who have either flown simulators or aircraft like this and who have examined the specifications. In terms of going forward, Public Works effectively has control over this future procurement which, as I mentioned earlier, has not spent money, has not signed a contract. Perhaps this is something that sometimes gets lost in the detail here, but there is no money missing on this file; not a dime.

Senator Mitchell: The whole question of procurement now, the ships, that process was supervised by Public Works with a good deal of success; no political involvement it seems. Now we see that the CCVs and the F-35s will be taken over. The concern that one

M. MacKay : Il faut distinguer les coûts d'entretien du coût des salaires et du carburant. Les différents coûts associés à l'entretien de la flotte actuelle n'ont jamais été inclus en ce qui concerne le personnel, le carburant, et cetera.

Le sénateur Mitchell : Pour ce qui est de la proportion de cet argent qui sera dépensée au Canada pour créer des emplois, pourriez-vous m'en donner une idée?

M. MacKay : C'est une question qu'il faudrait plutôt poser à Industrie Canada. Ce n'est pas du ressort de la Défense nationale, tout comme les efforts déployés actuellement pour présenter ce projet d'acquisition au Parlement dans le cadre du plan en sept étapes. Nous allons augmenter la reddition de comptes, la transparence et la possibilité pour les gens d'examiner les diverses estimations qui ont permis d'arriver à ces chiffres. Ce sont des chiffres très élevés, car cet argent est dépensé sur une période extrêmement longue.

Néanmoins, j'en reviens à la question que le sénateur Lang a posée tout à l'heure quant à la nécessité de cet appareil et l'importance d'avoir des chasseurs pour défendre notre souveraineté, participer à des missions internationales et surtout, pour protéger nos pilotes. L'avion moderne que nous connaissons aujourd'hui est un appareil extrêmement perfectionné. Ce genre d'équipement permet aux pilotes de faire un travail très difficile et très dangereux en protégeant l'espace aérien du Canada, en participant aux missions du NORAD et de l'OTAN, comme nous l'avons vu en Libye.

Le sénateur Mitchell : Vous dites qu'il est important de nous doter du meilleur équipement qui soit.

M. MacKay : C'est ce que je crois.

Le sénateur Mitchell : Moi aussi, mais comment savez-vous que c'est le meilleur étant donné qu'il n'a pas encore été fabriqué? Que ferez-vous si ce n'est pas le meilleur?

M. MacKay : Ces appareils volent déjà.

Le sénateur Mitchell : Ils ne volent pas particulièrement bien.

M. MacKay : C'est un avion expérimental qui a été...

Le sénateur Mitchell : Nous savons que ce sont les plus coûteux. Nous ne savons pas si ce sont les meilleurs.

M. MacKay : Nous savons que ce sont les seuls que nous puissions obtenir. Comme vous vous en doutez, je reçois de nombreux avis des gens du ministère qui ont soit volé à bord de simulateurs ou d'appareils comme celui-là et qui ont examiné ses spécifications. En ce qui concerne l'avenir, c'est Travaux publics qui administre cette future acquisition pour laquelle, comme je l'ai mentionné, aucun argent n'a été déboursé, aucun contrat n'a été signé. C'est peut-être ce qu'on oublie parfois, mais il ne manque pas un seul sou dans ce dossier.

Le sénateur Mitchell : Pour revenir sur la question des acquisitions, pour les navires, les Travaux publics ont supervisé le processus avec beaucoup de succès, apparemment sans ingérence politique. Nous voyons maintenant qu'ils vont se

would have is what the role of DND will be in this and what will that relationship be? Will we get that expertise or just flip over the other way?

Mr. MacKay: That is a concern that I have as well. We want to ensure that we are feeding into this process the specifications for the type of vehicles or aircraft or replacement ships, in the case of the new combat vessels. That will be the case. There will be a steady flow. Part of this seven-step plan that you are probably aware of outlines exactly how the various departments will come together with this secretariat. There will be deputy ministers from all of those departments, plus the additional oversight from an outside independent agent. These individuals, in the case of the F-35, are yet to be named. However, we have a fairness monitor that was very much part of the success of the national ship building procurement strategy.

I think having a set of outside eyes helps with the credibility and the verification of numbers. Taking this at its whole, we recognize that the Department of National Defence has to work closely with these departments because there are very separate roles applied. The role when it comes to Public Works is very much into the detail of working with, in this case, the government of the United States and Lockheed Martin to ensure that the contract has met certain criteria before it is signed. To that end we have frozen the funding envelope. Not only has the \$9 billion acquisition cost not been spent, but it will not be spent until these seven steps have been met. That is the guarantee we have given to Canadians and to Parliament to ensure the oversight, transparency and credibility when it comes to this acquisition.

The Chair: Thank you, minister. We are almost out of time and I have two more senators who want to speak.

Senator Nolin: Minister, are you worried about the budget cuts in the U.S. and the effect of those cuts on our continental defence relationship?

Mr. MacKay: Let me put it this way: I do not have full fidelity on what the impact of the budget reductions in the U.S. are. We normally do not comment on the specifics, if I had them.

I am concerned and I have seen that the U.S. disproportionately carries the load for many other countries, particularly when it comes to our NATO partners. I know this is a preoccupation of yours. The subject of burden sharing is constantly bandied about in the hallways of NATO and Brussels. The United States has tried to send a signal to their NATO partners that we should not be worried. However, they are expecting greater partnership and participation in missions. They have been calling for that for some time. On many occasions I have witnessed Secretary Gates and Secretary Panetta clearly spell that out.

Senator Nolin: I remember more than two years ago you and Secretary Gates were shocked by the increase of the budget in Afghanistan. You specifically gave an order to the secretary-general

charger de l'acquisition des VCR et des F-35. Il y a lieu de se demander quel sera le rôle du MDN et quel rôle il jouera? Allons-nous bénéficier de son expertise ou laisser cela aux autres?

M. MacKay : Cela me préoccupe également. Nous voulons veiller à préciser les spécifications requises pour le type de véhicules, d'avions ou de navires de remplacement dans le cas des nouveaux navires de combat. Ce sera le cas. Ces données seront fournies régulièrement. Le plan en sept étapes que vous connaissez sans doute décrit exactement comment les divers ministères travailleront avec le secrétariat. Il y aura des sous-ministres de tous ces ministères, plus la supervision supplémentaire d'un agent indépendant de l'extérieur. Dans le cas du F-35, ces personnes n'ont pas encore été désignées. Nous avons toutefois un surveillant de l'équité qui a largement contribué au succès de la stratégie nationale d'approvisionnement en matière de construction navale.

Je pense qu'un observateur externe améliore la crédibilité et la vérification des chiffres. Dans l'ensemble, nous reconnaissons que le ministère de la Défense nationale doit travailler en collaboration étroite avec ces ministères, car chacun a un rôle très distinct à jouer. En ce qui concerne les Travaux publics, leur rôle consiste surtout à travailler, dans ce cas-ci, avec le gouvernement des États-Unis et Lockheed Martin, pour s'assurer que le contrat répond à certains critères avant qu'il ne soit signé. À cette fin, nous avons gelé l'enveloppe de financement. Non seulement le coût d'acquisition de 9 milliards de dollars n'a pas été dépensé, mais il ne le sera pas tant que les sept étapes n'auront pas été franchies. C'est la garantie que nous donnons aux Canadiens et au Parlement pour assurer la supervision, la transparence et la crédibilité de cette acquisition.

La présidente : Merci, monsieur le ministre. Nous n'avons presque plus de temps et deux autres sénateurs désirent la parole.

Le sénateur Nolin : Monsieur le ministre, vous inquiétez-vous des restrictions budgétaires aux États-Unis et de leurs effets sur nos relations pour la défense continentale?

M. MacKay : Je dirais les choses ainsi : je ne sais pas exactement quelles seront les répercussions des restrictions budgétaires aux États-Unis. Normalement, nous ne faisons pas de commentaires détaillés, même lorsque nous sommes au courant.

Cela m'inquiète et j'ai vu que les États-Unis assument une part disproportionnée du fardeau par rapport à bien d'autres pays, notamment nos partenaires de l'OTAN. Je sais que cela vous préoccupe. La question du partage du fardeau est constamment abordée dans les corridors de l'OTAN et de Bruxelles. Les États-Unis ont essayé de faire comprendre à leurs partenaires de l'OTAN que nous n'avons pas à nous inquiéter. Néanmoins, ils s'attendent à un plus grand partenariat et une plus grande participation aux missions. Cela fait un certain temps qu'ils le demandent. J'ai entendu, à de nombreuses reprises, le secrétaire Gates et le secrétaire Panetta exprimer clairement ce souhait.

Le sénateur Nolin : Je me souviens qu'il y a plus de deux ans, le secrétaire Gates et vous-même aviez été surpris par l'augmentation du budget en Afghanistan. Vous avez donné au secrétaire-général, à

in Brussels to streamline the operation of NATO. Are you happy with the results and seeing those major budget cuts in the U.S. and what happened in Chicago?

Mr. MacKay: Put it this way: There is clearly still work to be done at NATO itself as an organization. NATO reform is well under way, and there are some encouraging signs when it comes to the structure and the cost of the organization itself. It is not a perfect organism, by any means. However, like the UN, it is better than all the alternatives, I suppose. What differentiates NATO from the UN is that it does have the ability to operationalize and to actually back up some of these pronouncements.

NATO itself, as you just mentioned, will be meeting for the first time in North America in many years. Part of the subject matter there will be how NATO continues to play a relevant role in global security and how we continue to respond to out-of-area operations, as we have in Afghanistan, in a way that is more efficient and effective and that frankly shares the burden more evenly across NATO partners.

I will give you another example. Libya was not a full participation NATO mission. Only 9 of the 28 NATO countries participated there.

Senator Nolin: We had new partners.

Mr. MacKay: That is a very good point. New partners outside of the current configuration of NATO is something that Secretary Panetta and previous secretaries of defence from the U.S. have emphasized. Canada is one of those very reliable, robust defence partners that NATO looks to. This goes beyond just NATO. It pertains to our participation in the Americas, in Mexico and in our efforts in our own backyard to increase our security capabilities.

Senator Day: Minister, I would join my colleagues in complimenting you and your team on the leadership that you have shown on a good number of issues with respect to national defence over the past few years.

Mr. MacKay: Thank you, senator.

Senator Day: However, there are a few points that I might be able to delve into and I would like to give you an opportunity to expand upon, in particular your comments and your emphasis on the ambitious plan to recapitalize, which should lead us into acquisition policy.

I am aware and I think all my colleagues here are aware that in 2010 a strategic review took place as to expenditures within DND and other departments, but specifically DND in this instance. In 2011, a Deficit Reduction Action Plan took place. There are additional reductions planned in the budget that came out in 2012. There are three areas of reductions in spending. I am worried that much of the work that has been done in increasing

Bruxelles, l'ordre de rationaliser les opérations de l'OTAN. Êtes-vous satisfait des résultats, des restrictions budgétaires importantes aux États-Unis et de ce qui s'est passé à Chicago?

M. MacKay : Disons que, de toute évidence, il reste du travail à faire au sein de l'OTAN. La réforme de l'OTAN est en cours et il y a certains signes encourageants en ce qui concerne la structure de l'organisation et son coût. Ce n'est certainement pas un organisme parfait. Néanmoins, comme pour l'ONU, je suppose que cette solution est préférable à toutes les autres. Ce qui différencie l'OTAN des Nations Unies, c'est qu'il a la capacité d'opérationnaliser et de soutenir certaines déclarations.

Comme vous venez de le mentionner, l'OTAN va se réunir en Amérique du Nord, pour la première fois depuis de nombreuses années. On examinera notamment comment l'OTAN pourra continuer à jouer un rôle pertinent dans la sécurité mondiale et comment nous pourrions continuer à intervenir en dehors de sa zone, comme nous l'avons fait en Afghanistan, d'une façon plus efficiente et efficace qui répartira le fardeau plus équitablement entre les partenaires de l'OTAN.

Je vais vous donner un autre exemple. La participation de l'OTAN à la mission en Libye n'a pas été totale. Seulement neuf des 28 pays de l'OTAN y ont participé.

Le sénateur Nolin : Nous avons eu des nouveaux partenaires.

M. MacKay : C'est une très bonne remarque. L'arrivée de nouveaux partenaires qui ne sont pas actuellement membres de l'OTAN est une chose sur laquelle le secrétaire Panetta et les secrétaires à la défense américains qui l'ont précédé ont insisté. Le Canada est un des partenaires de défense très fiable et robuste sur lesquels compte l'OTAN. Cela ne se limite pas à l'OTAN. Il y a aussi nos relations avec les Amériques, avec le Mexique et les efforts que nous faisons dans notre propre zone pour accroître notre capacité sur le plan de la sécurité.

Le sénateur Day : Monsieur le ministre, je me joins à mes collègues pour vous féliciter, vous et votre équipe, pour le leadership que vous avez manifesté ces dernières années sur un bon nombre de dossiers concernant la défense nationale.

M. MacKay : Merci, sénateur.

Le sénateur Day : Néanmoins, je voudrais approfondir certaines questions et vous donner l'occasion d'en dire plus, notamment suite à vos propos et à votre insistance sur le plan ambitieux de mise à niveau qui devrait conduire à une politique d'acquisition.

Je sais, et je pense que tous mes collègues ici le savent, qu'en 2010, il y a eu un examen stratégique portant sur les dépenses du MDN et d'autres ministères, mais particulièrement du MDN dans le cas qui nous intéresse. En 2011, il y a eu un plan d'action pour la réduction du déficit. Des compressions supplémentaires sont prévues dans le budget de 2012. La réduction des dépenses vise trois domaines. Je crains qu'une

the budget of National Defence may be in jeopardy here because roughly \$2 billion will be taken off the base budget over a period of three years.

In addition to that, in the budget that came out, I will refer you to page 223:

In order to ensure that funding for major capital equipment procurements is available when it is needed, the Government is adjusting the National Defence funding profile to move \$3.54 billion over seven years into the future period in which purchases will be made.

That is \$3.5 billion plus over \$2 billion that will be cut right off the budget and then re-profiling \$3.54 billion. Can you help us with respect to this re-profiling? What will that do to these acquisition announcements that have already been made? I will not talk about the F-35s. Let us talk about ships and that program.

Mr. MacKay: Thank you very much, Senator Day. I appreciate your enthusiasm for the recapitalization of the department because I think that is obviously one of the key enablers. They have to be able to get where they need to be. When they are there, they have to be protected. That remains very much the focus under the issues that pertain to procurement — getting this equipment in many cases into theatre, as was the situation in Afghanistan, when it is urgently needed. I can say unequivocally that the ability to get helicopters, Chinooks, Leopard 2 tanks, and M777 heavy artillery into theatre saved lives and prevented the loss of other lives. There is a critical and urgent component to recapitalizing.

The first point I would make is that we have seen an increase in the Department of National Defence's budget by over \$1 billion in the last six years, consistently, every year. The budget has been on an upward trajectory, and that has caused growth across all of the pillars — personnel, equipment, infrastructure, readiness. On the infrastructure side, we have seen a lot of investment across the country in bases and places where they train.

On the equipment side, we have 14 major procurements under way, and much of the delivery of these major procurements, as I mentioned previously, was accelerated because of Afghanistan. We have seen the Globemaster, the C-130 Hercules, the Howitzer and medium- to heavy-lift helicopters, Chinooks, brand new ones, that will be coming into use in the very near future. We have seen procurement, as you referenced, in terms of the shipbuilding. That is over a long period of time. These are not off-the-shelf procurements, as you are aware. These are very high-tech ships that will be built right in Canada, and there will be tremendous industrial, regional benefits felt across Canada, not just on the coasts, because of these new ships. Then we have both the fighter aircraft and the fixed-wing search and rescue aircraft that, out of necessity, have to be replaced.

bonne partie du travail réalisé pour augmenter le budget de la Défense nationale ne soit compromise étant donné qu'environ 2 milliards de dollars seront soustraits du budget de base sur une période de trois ans.

De plus dans le dernier budget, il est dit à la page 252 :

Pour s'assurer que les fonds nécessaires aux acquisitions d'immobilisations d'envergure seront disponibles en temps voulu, le gouvernement rajuste le profil de financement de la Défense nationale en reportant prospectivement 3,54 milliards de dollars sur sept ans à la période pendant laquelle les acquisitions seront effectuées.

Il y a donc 3,54 milliards de dollars qui seront reportés en plus des 2 milliards de dollars qui seront soustraits du budget. Pourriez-vous nous aider à comprendre ce report? Quelles conséquences cela aura-t-il sur les acquisitions déjà annoncées? Je ne parlerai pas des F-35. Parlons des navires et de ce programme.

M. MacKay : Merci beaucoup, sénateur Day. J'apprécie votre enthousiasme pour le programme de mise à niveau du ministère, car je pense que c'est certainement un des éléments clés. Nos soldats doivent pouvoir aller où on a besoin d'eux. Quand ils y sont, il faut qu'ils soient protégés. Cela reste la principale considération en ce qui concerne les acquisitions — l'équipement doit pouvoir se rendre sur le théâtre des opérations quand on en a besoin de toute urgence, comme c'était le cas en Afghanistan. Je peux dire, sans équivoque, que la capacité d'envoyer sur le théâtre des hélicoptères, des Chinook, des chars Leopard 2 et de l'artillerie lourde M777 a sauvé des vies et a évité la perte d'autres vies. C'est un élément essentiel et urgent de la mise à niveau.

Je dirais d'abord que le budget du ministère de la Défense nationale a augmenté de plus de 1 milliard de dollars au cours des six dernières années et cela régulièrement, chaque année. Le budget a suivi une trajectoire vers le haut, ce qui a entraîné la croissance de tous les piliers — le personnel, l'équipement, l'infrastructure et la disponibilité opérationnelle. Sur le plan de l'infrastructure, il y a eu un investissement important dans les différentes bases du pays et dans les endroits où nos soldats s'entraînent.

En ce qui concerne l'équipement, nous avons 14 grands projets d'acquisition en cours et comme je l'ai déjà mentionné, une bonne partie de la livraison de ces importants contrats a été accélérée en raison de l'Afghanistan. Il y a eu le Globemaster, le Hercules C-130, le Howitzer et les hélicoptères de transport moyen-lourd, des tout nouveaux Chinook qui entreront en service très prochainement. Comme vous l'avez mentionné, il y a eu des acquisitions dans le domaine de la construction navale. Cela se passe sur une longue période. Comme vous le savez, il ne s'agit pas de matériel existant. Ce sont des navires hautement technologiques qui seront construits au Canada, ce qui entraînera d'énormes retombées industrielles dans toutes les régions du pays, pas seulement sur les côtes. Nous avons ensuite le chasseur et l'avion de recherche et de sauvetage à voilure fixe qu'il est nécessaire de remplacer.

Some of the deferred payments that are a result of the late delivery of the maritime helicopters account for this money that had to be brought forward. The company in question here, Sikorsky, was not able to deliver those helicopters when it was supposed to. As you would know, Defence has the added burden of not being able to carry forward in its budget the same amount, the same percentage, of other departments because of the sheer size, 20-plus billion dollars of annual budget. The Department of Finance, with reason, has said, "You cannot carry forward the same 5 per cent and upwards of 5 per cent in other departments. You have to live within a certain budget." On major procurements, over many years, this is very difficult. Someone made the comment to me that it is like trying to land a jumbo jet on an aircraft carrier. You are trying to land a huge budget annually that sometimes projects out over many years in terms of the procurement.

In answer to your question, some of the adjustments that have been made in this budget will allow us to carry forward and account for some of these procurements, like the maritime helicopter program that has been lagging. On these other ones, F-35, no money spent, no contracts signed, no money missing. That is a process that will see tremendous and rigorous and comprehensive review before the budget is unfrozen.

Senator Day: Minister, we have learned that the close combat vehicle contract process just fell apart this weekend.

Mr. MacKay: I am glad you raised that one, because the system worked exactly as it should.

Senator Day: I am wondering if it fell apart because of a tightness in money and therefore you say we will just not have this go ahead now and we will put it off, or did it fall apart because of some procurement issues?

Mr. MacKay: There has been a pause now in this particular program. The process works such that companies bid and then a rigorous testing has to occur. When it comes to combat vehicles, there is a high demand of proficiency in a whole range of criteria, including the thickness of the hull and its ability to withstand blasts, accuracy of the guns, whether there is egress, that is, does the vehicle move when in parking mode and people's ability to exit the vehicle through hatches. All of this and more make up a rigorous testing process. What happened here is that none of the vehicles were found compliant.

With that being the case, the last thing we would want to do is politically interfere and say, "Ignore those criteria and move ahead with the procurement." This process worked exactly as it should, and it was overseen not by Defence, who could be accused of some bias or trying to say, "Just move it along because we need the vehicle," but it was overseen by the Department of Public Works, as it should be.

Certains des paiements différés résultant de la livraison tardive des hélicoptères maritimes expliquent le report de cette somme. L'entreprise en question, Sikorsky, n'a pas pu livrer ces hélicoptères quand elle était censée le faire. Comme vous le savez la Défense n'a pas non plus la possibilité de reporter le même montant dans son budget, le même pourcentage que les autres ministères en raison de la taille de son budget annuel qui dépasse les 20 milliards de dollars. Le ministère des Finances a dit, à juste titre : « Vous ne pouvez pas reporter 5 p. 100 ou plus comme les autres ministères. Vous devez vous contenter d'un certain budget. » C'est très difficile pour les grands projets d'immobilisations qui s'étendent sur de nombreuses années. Quelqu'un m'a dit que c'était comme essayer de faire atterrir un gros porteur sur un porte-avions. Vous essayez d'établir, chaque année, un énorme budget dans lequel les acquisitions s'étendent parfois sur de nombreuses années.

Pour répondre à votre question, certains des ajustements qui ont été faits dans ce budget nous permettront de reporter et de comptabiliser une partie de ces acquisitions, par exemple dans le cas du programme d'hélicoptères maritimes qui a pris du retard. Pour les autres, pour le F-35, pas un sou n'a été dépensé, aucun contrat n'a été signé, il ne manque pas un centime. Le processus est soumis à un examen considérable, rigoureux et détaillé avant que le budget ne soit débloqué.

Le sénateur Day : Monsieur le ministre, nous avons appris que le processus d'acquisition des véhicules de combat rapproché venait d'avorter le week-end dernier.

M. MacKay : Je suis content que vous souleviez cette question, car le système a fonctionné exactement comme il le devait.

Le sénateur Day : Je me demande s'il a avorté à cause des restrictions budgétaires et si cela veut dire que ce programme n'ira pas de l'avant et que nous l'abandonnerons ou si c'est à cause de certains problèmes d'acquisition?

M. MacKay : Ce programme est suspendu pour le moment. Selon le processus prévu, les entreprises soumissionnent et on doit alors procéder à des tests rigoureux. Pour ce qui est des véhicules de combat, ils doivent répondre à toute une série de critères, notamment en ce qui concerne l'épaisseur de la coque et sa résistance aux explosions, la précision des canons, la présence d'une sortie, c'est-à-dire le véhicule bouge-t-il lorsqu'il est stationné et les occupants peuvent-ils en sortir par des trappes. Tout cela contribue à créer un processus d'évaluation rigoureux. Ce qui est arrivé, c'est qu'aucun des véhicules n'a été jugé satisfaisant.

Cela étant, la dernière chose que nous voudrions faire est de nous ingérer politiquement en disant : « Laissez tomber ces critères et procédez à l'acquisition. » Le processus a fonctionné exactement comme il le devait et il a été supervisé, non pas par la Défense, qu'on aurait pu accuser de manquer d'objectivité ou qui aurait pu essayer de dire : « Acceptez simplement ce véhicule parce que nous en avons besoin », mais par le ministère des Travaux publics, comme cela doit être.

Senator Day: Is that not the same vehicle that is used for the same purpose by our allies and is it compliant, or did DND put special requirements in there?

Mr. MacKay: DND puts in place the standards they feel they need based on recent experience in Afghanistan, particularly on the protective side. The scourge of IEDs — I do not need to tell you as you follow these issues closely — has to be the primary concern, if not the driving factor: survivability inside a close combat vehicle when it comes into contact with explosives.

Senator Day: I would like to talk about the dollar aspect. I would like to follow up on the other, but we do not have time.

The Chair: Please, one brief question.

Senator Day: There is a major re-profiling of over \$2 billion, \$2.9 billion, because of lapsed expenditure. Can we assume that because of the tightening up of activity, you have \$3.5 billion re-profiled away off into other years for capital equipment? There was a lapsing of \$2.9 billion. That is a lot of equipment over time. Can we assume that things have been tightened up enough and that you have all the tools to allow for this lapsing to be reduced significantly? The lapsing is happening because the procurement process is much longer than we thought or, as in the close combat vehicle, it falls apart and we have to re-bid and therefore it did not happen as quickly as we had anticipated?

Mr. MacKay: Or, as I described, in the case of the maritime helicopter program, private-sector companies did not meet their obligations. That is why it is outside the purview of National Defence, but it is written into many of these contracts in the final analysis that there will be penalty provisions because it does force the Department of National Defence to essentially eat the cost of the delay and give the money back, as you suggest, re-profile the money, give it back to the department or have it lapse and then find it in next year's budget. It is a challenge. Our deputy minister and our chief financial officers are doing everything in their power to ensure that this does not occur in the future. We do have a little more leeway now. The percentage of carry-forward has been increased somewhat to 2.5 now.

Gen. Natynczyk: It went from 1 per cent to 2 per cent.

Senator Day: Operations and capital, or is that just in operations?

Mr. MacKay: That is the overall budget carry-forward. The difference between 2 per cent and 5 per cent in the Department of National Defence is enormous, based on the size of our budget.

Le sénateur Day : N'est-ce pas ce même véhicule que nos alliés utilisent aux mêmes fins et qui est jugé conforme ou le MND a-t-il des exigences particulières?

M. MacKay : Le MND a établi les normes qu'il juge nécessaires à partir de l'expérience récente en Afghanistan, surtout sur le plan de la protection. Je ne vous apprendrai rien, car vous suivez ces questions de près, mais les IED doivent être une considération primordiale, sinon le principal facteur : la capacité de survie à l'intérieur d'un véhicule de combat rapproché lorsqu'il entre en contact avec des explosifs.

Le sénateur Day : Je voudrais parler de la question financière. J'aimerais poursuivre sur l'autre sujet, mais nous n'en avons pas le temps.

La présidente : Une brève question, s'il vous plaît.

Le sénateur Day : Il y a un report important de plus de 2 milliards de dollars, de 2,9 milliards de dollars, à cause des crédits inutilisés. Pouvons-nous supposer qu'en raison du resserrement des activités, vous avez 3,5 milliards qui sont reportés sur d'autres années pour des achats d'équipement? Une somme de 2,9 milliards de dollars a été inutilisée. Cela représente beaucoup de matériel militaire. Pouvons-nous supposer que la situation s'est suffisamment améliorée et que vous avez tous les outils voulus pour réduire nettement les crédits inutilisés? Est-ce arrivé parce que le processus d'acquisition est beaucoup plus long qu'on ne s'y attendait ou parce qu'il a avorté comme dans le cas du véhicule de combat rapproché et que nous devons lancer un nouvel appel d'offres, si bien que les choses ne se passent pas aussi rapidement que prévu?

M. MacKay : Ou comme je l'ai dit, dans le cas de l'hélicoptère maritime, les entreprises du secteur privé n'ont pas respecté leurs obligations. Cela ne relève pas de la Défense nationale, mais c'est pourquoi un bon nombre de ces contrats prévoient des pénalités parce que cela oblige le ministère de la Défense nationale à assumer le coût des retards, à rendre l'argent, comme vous l'avez dit et à le reporter, à le redonner au ministère ou à l'annuler pour qu'il se retrouve dans le budget de l'année prochaine. Cela pose des difficultés. Notre sous-ministre et nos directeurs financiers font tout en leur pouvoir pour que cela n'arrive plus à l'avenir. Nous avons maintenant un peu plus de marge de manœuvre. Le pourcentage des crédits qui peuvent être reportés est maintenant de 2,5 p. 100.

Gén Natynczyk : C'est passé de 1 p. 100 à 2 p. 100.

Le sénateur Day : Pour les dépenses de fonctionnement et les dépenses en capital ou seulement pour les dépenses de fonctionnement?

M. MacKay : C'est pour le budget total. Au ministère de la Défense nationale, la différence entre 2 p. 100 et 5 p. 100 est énorme étant donné la taille de notre budget.

Senator Day: If we can make recommendations that may help you in avoiding this lapsing, if you could move more money from operations to capital or capital to operations, when things change, are there any recommendations or suggestions you can make to us that we could help avoid this kind of thing?

Mr. MacKay: We are always open to recommendations. I know you have in the past done extensive studies on transformation, for example, with recommendations that come forward to the Defence Department, so we welcome your input on procurement, on the suggestion that we can re-profile capital. We are certainly open to your committee to come forward with recommendations.

The Chair: We will take you up on that. Thank you very much.

Senator Day: A hard rap with respect to procurement, quite frankly, and I think some of the suggestions of creating a separate entity for procurement that might possibly take some of the pressure off one department or the other is maybe the way you are thinking of going, when we see this special joint group that you are doing for the aircraft.

Mr. MacKay: Depoliticizing it has been one of the major by-products of that process, but as a final point, procurements are by their nature very complex. This is not simple when it comes to all of the calculations, the inclusion of, first and foremost, what is needed by the military, and bringing the Canadian component in, which we inevitably try to do through Industry Canada. All governments are mindful of the fact that you want to see benefits accrued in industry throughout the country. Add to that fact the specifications that have to be met to be technically proficient when it comes to aircraft.

We did not touch on submarines. Submarines are as complex as the space shuttle when it comes to all of the moving parts and the complexity of the components that make up a modern-day submarine.

Many governments of many political stripes have been challenged by procurement. The bottom line is this: I take it as an obligation, as Minister of Defence, as I think anyone in government would, to provide the best equipment to allow mission success, to protect our men and women who have the courage, the patriotism and the desire to serve, and put them in a place where they can succeed and come home from those missions safe to their family and their country.

The Chair: Thank you very much, Mr. Minister. We appreciate your time and your willingness to stay with us for a few extra minutes. CDS General Natynczyk will stay with us, along with Vice-Admiral Bruce Donaldson and ADM Sinclair.

We will continue our discussion on the Canada First Defence Strategy, the Canada-U.S. relationship, transformation, and many related topics.

Le sénateur Day : Si nous pouvons faire des recommandations pour vous aider à éviter la péremption de fonds, si vous pouviez transférer davantage d'argent des dépenses de fonctionnement aux dépenses en capital ou vice versa quand la situation évolue, y a-t-il des recommandations ou des suggestions que vous pourriez nous faire pour éviter ce genre de situation?

M. MacKay : Nous sommes toujours prêts à recevoir des suggestions. Je sais que vous avez, par le passé, fait d'importantes études sur la transformation, par exemple, en adressant des recommandations au ministère de la Défense et nous serions donc prêts à recevoir vos suggestions concernant les acquisitions et la possibilité d'un rajustement des crédits. Nous sommes certainement prêts à recevoir les recommandations de votre comité.

La présidente : Nous allons nous en souvenir. Merci beaucoup.

Le sénateur Day : C'est un dur coup pour le système d'approvisionnement et je pense que l'idée de créer une entité distincte pour les acquisitions de façon à alléger le fardeau de l'un ou l'autre ministère est peut-être la solution que vous envisagez lorsqu'on voit le groupe spécial mixte que vous constituez pour l'avion.

M. MacKay : La dépolitisation a été l'un des principaux sous-produits de ce processus, mais je conclurai en disant que les acquisitions sont de nature très complexe. Ce n'est pas simple compte tenu de tous les calculs, de l'inclusion, d'abord et avant tout, de ce dont les militaires ont besoin et de la composante canadienne, ce que nous allons inévitablement essayer de faire par l'entremise d'Industrie Canada. Tous les gouvernements sont conscients du fait qu'il doit y avoir des retombées industrielles dans l'ensemble du pays. Par-dessus le marché, il y a des spécifications techniques à respecter pour ce qui est des aéronefs.

Nous n'avons pas parlé des sous-marins. Les sous-marins sont aussi complexes que la navette spatiale si l'on tient compte de toutes les pièces mobiles et de la complexité des composantes qui entrent dans la fabrication d'un sous-marin moderne.

L'approvisionnement a posé des difficultés à de nombreux gouvernements, quelle que soit leur couleur politique. En fin de compte, en tant que ministre de la Défense, je considère comme une obligation, et je pense que tout le monde au gouvernement en ferait autant, de fournir le meilleur équipement pour assurer le succès de la mission, pour protéger nos hommes et nos femmes qui ont le courage, le patriotisme et le désir de servir et de les envoyer là où ils peuvent réussir et rentrer de mission pour retrouver leur famille et leur pays.

La présidente : Merci beaucoup, monsieur le ministre. Nous apprécions que vous nous ayez donné de votre temps et que vous ayez accepté de rester avec nous quelques minutes de plus. Le chef d'état-major de la Défense, le général Natynczyk, va rester avec nous, de même que le vice-amiral Bruce Donaldson et la sous-ministre adjointe Sinclair.

Nous allons poursuivre notre discussion sur la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*, les relations Canada—États-Unis, la transformation et de nombreux sujets connexes.

We have a series of guests here today. I will go through the introductions as quickly as I can because most of the faces are familiar. Of course, General Walter Natynczyk, the Chief of the Defence Staff is with us, and we are pleased that you have continued to stay with us. Vice-Admiral Bruce Donaldson, Vice-Chief of the Defence Staff, and Jill Sinclair, Assistant Deputy Minister of Policy, are also here. Thank you for staying with us. We also have Major-General Jonathan Vance, Director of Staff, Strategic Joint Staff. Welcome. You are another familiar face at the committee.

I would also like to welcome Rear-Admiral Ron Lloyd, Chief of Force Development, and Chief Petty Officer 1st Class, Robert Cléroux, Canadian Forces Chief Warrant Officer.

Thank you and good to see you.

Gen. Natynczyk: I am pleased to have the opportunity to provide additional information in support of the minister's appearance. The team here are all those folks who provide me with all the great advice, and I want to highlight again Jill Sinclair, with her great policy support, and Canadian Forces Chief Petty Officer 1st Class Robert Cléroux, who travels wherever I do and gets a feel for what the soldiers, sailors, and airmen and women are thinking every day.

In his remarks, the minister gave you an update of the Canada First Defence Strategy.

[Translation]

Since July of that year, it has been a demanding period for the Canadian Forces. In support of our ongoing operations and training, our focus within the Canada First Defence Strategy has been upon securing the force of today, to enable the efforts of our men and women in harm's way.

We have also made strides in providing them the equipment they need to succeed in future missions around the world, and at home.

Finally, we have placed a news emphasis on caring for our ill and injured, and support to their families.

[English]

The Canada First Defence Strategy has been a constant guiding force in shaping our efforts to achieve these fundamental objectives. However, there have been other influences in the process, and I would like to discuss those today. In particular, I want to describe the operational situation and the fiscal picture, as I see them, and briefly discuss how we are responding to them. In recent years, the men and women of the Canadian Forces have successfully conducted numerous operations at home and abroad. As you heard here moments ago, over the past few years we have had a high level of operational tempo with the Vancouver

Nous recevons aujourd'hui tout un groupe d'invités. Je vais les présenter le plus rapidement possible, car la plupart de ces visages nous sont familiers. Bien entendu, le général Walter Natynczyk, le chef d'état-major de la Défense, est avec nous et nous nous réjouissons que vous restiez. Le vice-amiral Bruce Donaldson, vice-chef d'état-major de la Défense et Jill Sinclair, sous-ministre adjointe aux politiques, sont également présents. Merci de rester avec nous. Il y a aussi le major-général Jonathan Vance, directeur d'état-major, État-major interarmées stratégique. Bienvenue. Vous êtes également un visage familier.

Je voudrais aussi souhaiter la bienvenue au contre-amiral Ron Lloyd, chef de développement des Forces et au premier maître de 1^{re} classe Robert Cléroux, adjudant—chef des Forces canadiennes.

Merci et c'est un plaisir de vous compter parmi nous.

Gén Natynczyk : Je suis heureux d'avoir la possibilité de vous donner plus d'information à l'appui de la présentation du ministre. Les personnes qui sont ici sont celles qui me fournissent d'excellents conseils et je tiens à mentionner de nouveau Jill Sinclair qui m'apporte un excellent soutien sur le plan de la politique et le premier maître de 1^{re} classe des Forces canadiennes, Robert Cléroux, qui m'accompagne partout où je vais et qui sonde les opinions des soldats, des marins et des aviateurs.

Dans ses observations, le ministre a fait le point sur la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*.

[Français]

Depuis le mois de juillet de cette année, les Forces canadiennes ont connu une période très exigeante. À l'appui de nos opérations permanentes et de nos instructions, nous nous sommes concentrés aux fins de la Stratégie de défense *Le Canada d'abord* sur la sauvegarde de nos forces d'aujourd'hui dans le but de soutenir les efforts de nos hommes et de nos femmes qui mettent leur vie en danger.

Nous avons également fait des progrès en leur fournissant l'équipement dont ils ont besoin pour réussir leurs prochaines missions à l'étranger et au pays.

En dernier lieu, nous avons accordé une priorité aux soins donnés à nos malades et blessés, ainsi qu'au soutien de leur famille.

[Traduction]

Nous nous reportons toujours à la Stratégie de défense *Le Canada d'abord* lorsque nous élaborons nos projets en vue d'atteindre ces objectifs fondamentaux. Mais le processus a été soumis à d'autres influences dont j'aimerais vous parler aujourd'hui. Plus particulièrement, j'aimerais décrire la situation opérationnelle et le portrait financier, selon mon point de vue, et expliquer brièvement notre réaction à ces éléments. Au cours des dernières années, les hommes et les femmes des FC ont mené avec succès de nombreuses opérations au pays et à l'étranger. En effet : nous avons contribué à assurer la sécurité aux Jeux olympiques de

Olympics, the humanitarian assistance in Haiti, the protection of civilians in Libya, and the *Enduring Freedom Operation* in Afghanistan.

On an ongoing basis, we continue to respond to the needs of Canadians during domestic disasters, floods, forest fires, and even hurricanes. Day to day, the men and women of the Canadian Forces stand ready to answer the call for air and maritime search and rescue. We have just completed, as we speak here today, a successful search and rescue 80 miles east of St. Anthony's. In order to maintain our territorial sovereignty, our people are patrolling the skies of Canada on a daily basis, and we assist both provincial and municipal governments.

Internationally, Canadians can be proud of the courageous service of our men and women who have served in combat in Kandahar. Last year, we closed our mission there and transitioned to NATO's training role, centred in Kabul.

We also maintain contingents in support of the UN in Africa, the Middle East, and Haiti, and our ship, HMCS *Charlottetown* is sailing in support of a coalition effort to counter terrorism.

However, with the close-out of our task force in Kandahar, Canada's international commitments are currently at the lowest they have been for many years.

Our priority remains to deliver on our enduring operational commitments, both here at home and abroad. Since we cannot predict the next operational challenge for the Canadian Forces, we need to institutionalize the lessons we have learned from past operations and become more efficient as a military, enhancing our agility to prepare for an uncertain tomorrow.

During this period, we are focusing our efforts to enable the readiness, sustainability and responsiveness of the Canadian Forces. In some cases, this involves replacing or modernizing capabilities that have served us so well in recent operations. In others, the challenge will be to develop, procure, and integrate new equipment and technologies to respond to evolving security threats. In all respects, these measures would have been taken even if Canada's economic situation had remained unchanged since 2008.

The changing fiscal climate, particularly the department's budgetary reductions announced recently, has added a significant degree of complexity to our task and has made the current situation more difficult to navigate. To deal with this, we are working to balance the changes necessary to make the Canadian Forces more efficient with the investments we need to continue to make to maintain a modern, agile, and ready combat-effective force. For example, we are reorganizing command and control structures and adopting better practices in the way we administer and manage the force. We are consolidating our recruiting centres

Vancouver; nous avons fourni de l'aide humanitaire après le séisme en Haïti; nous avons aidé à protéger les civils en Libye et nous participons aux opérations de *Enduring Freedom* en Afghanistan.

Sur une base permanente, nous continuons de répondre aux besoins de la population canadienne lorsqu'une catastrophe survient au pays, qu'il s'agisse d'inondations, d'incendies de forêt et même d'ouragans. Jour après jour, les hommes et les femmes des Forces canadiennes sont prêts à répondre aux appels d'opérations de recherche et sauvetage. Nous venons de mener avec succès une opération de recherche et de sauvetage à 80 milles à l'est de St. Anthony. Pour assurer notre souveraineté territoriale, notre personnel patrouille le ciel canadien jour après jour et prête main-forte aux gouvernements provinciaux et aux municipalités.

À l'échelle internationale, le Canada a de quoi être fier, car ses hommes et ses femmes ont combattu courageusement à Kandahar. L'an dernier, notre mission de combat là-bas a pris fin, et nous nous consacrons maintenant à une mission de formation sous l'égide de l'OTAN qui se déroule essentiellement à Kaboul.

De plus, certains de nos contingents, à l'appui de l'ONU, se trouvent en Afrique, au Moyen-Orient et en Haïti, et notre navire, le *Charlottetown*, participe à un effort de coalition afin de lutter contre le terrorisme.

Toutefois, par suite du retrait de notre force opérationnelle de Kandahar, le Canada compte, pour le moment, très peu d'engagements internationaux. En fait, c'est le plus faible niveau jamais atteint depuis de nombreuses années.

Notre priorité demeure inchangée : remplir nos missions opérationnelles permanentes, tant au pays qu'à l'étranger. Puisque nous ne pouvons pas prédire le prochain défi opérationnel qui sera lancé aux Forces canadiennes, nous devons tirer parti des leçons que nous avons retenues lors des dernières opérations et accroître notre efficacité en tant que force militaire, tout en rehaussant notre agilité dans le but de nous préparer à un avenir incertain.

Entre-temps, nous nous efforçons d'assurer la disponibilité opérationnelle, la viabilité et la capacité d'intervention des Forces canadiennes. Dans certains cas, cela veut dire remplacer ou moderniser des capacités qui nous ont rendu de fiers services lors des dernières opérations. En d'autres temps, le défi consiste en la nécessité de concevoir, d'acquérir et d'intégrer de nouvelles pièces d'équipement et technologies afin de contrer les menaces à la sécurité en constante évolution. À tous égards, nous aurions pris ces mesures même si la situation économique du Canada était demeurée inchangée depuis 2008.

Le climat financier changeant — plus particulièrement les compressions budgétaires annoncées récemment et qui toucheront notre ministère — a considérablement compliqué notre tâche, et a rendu notre situation actuelle encore plus difficile à gérer. Pour nous attaquer à cette question, nous travaillons à équilibrer les changements nécessaires de manière à rendre les Forces canadiennes encore plus efficaces, à procéder aux investissements dont nous avons besoin pour continuer de fournir une force de combat efficace, moderne, agile et prête à mener des opérations. Par exemple, nous réorganisons les structures de commandement et de

across the country and better leveraging e-recruiting, a system that has been quite successful for us. We are transferring the functions of several of our Area Support Units to nearby bases to reduce infrastructure costs, and we are reducing some of our individual training programs. At the same time, we are bringing our personnel costs back into balance, partially by reducing the numbers of public servants, contractors and full-time reservists. We are divesting ourselves of older equipment, such as the ADATS system and the older Leopard 1 tanks. Throughout these changes, we are placing the priority on tactical and operational units, while reducing the number of Canadian Forces members assigned to the national headquarters by about 25 per cent.

The overall goal of these efficiencies is to allow the Canadian Forces to continue to operate within the limits of our funding while minimizing the impacts of a challenging budgetary environment on the four pillars of the Canada First Defence Strategy — personnel, infrastructure, readiness, and equipment.

The leadership of the Canadian Forces recognizes today's fiscal imperatives. We are committed to operating within our means. Our duty is to maximize the value of funding on defence. In this way, we will provide for the security of Canada and Canadians and will continue to contribute to international peace and security.

Madam chair, the last few years have been steadfastly positive for the Canadian Forces.

[*Translation*]

We have a highly motivated, world-class, professional, and disciplined force. Much of our equipment is modern and battle-proven. Our men and women in uniform work tirelessly both here at home, and abroad, on behalf of all Canadians. This dedication is repaid by the bond between Canadians and their military, and by the trust and confidence placed in the men and women of the Canadian Forces.

[*English*]

As Chief of the Defence Staff, my priorities remain the same. The first is to sustain the force of today, a force that has great experience in combat. The second is to build the force of tomorrow. The third is to take care of our people. When I say that, I include the wounded, the ill, the injured, the families of our fallen, and all of our families. We are making difficult decisions to ensure the Canadian Forces of tomorrow has the capabilities and the structure our men and women need to be successful and to ensure that the Government of Canada has an appropriate range of options with which to respond in the future security environment. Transformation is never easy, and we need to be mindful that the future is unpredictable. That said, I have confidence in the dedication and professionalism of our men and

contrôle, et nous adoptons de meilleures pratiques quant à notre administration et notre gestion des Forces canadiennes; nous regroupons nos centres de recrutement du pays et tirons plus avantage du recrutement en ligne, lequel a d'ailleurs été très fructueux; nous transférons les fonctions de plusieurs de nos Unités de soutien du secteur à des bases à proximité dans le but de réduire les coûts d'infrastructure; et nous restreignons certains de nos programmes d'instruction individuelle. Parallèlement, nous rééquilibrions les coûts relatifs au personnel, en partie en réduisant le nombre de fonctionnaires, d'entrepreneurs et de réservistes à temps plein. Nous cédon du vieil équipement, tel que le système ADATS et les chars d'assaut Leopard I. Tout au long de ces changements, nous privilégions les unités tactiques et opérationnelles tout en réduisant d'environ 25 p. 100 le nombre de militaires affectés au quartier général national.

Le but général de ces économies est de permettre aux Forces canadiennes de poursuivre leurs activités dans le respect du financement qui leur est accordé, tout en minimisant l'impact d'une situation budgétaire difficile sur les quatre piliers de la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*, à savoir le personnel, l'infrastructure, l'équipement et la disponibilité opérationnelle.

Les dirigeants des Forces canadiennes reconnaissent les impératifs financiers d'aujourd'hui. Nous sommes déterminés à exercer nos activités selon nos moyens. Notre devoir consiste à optimiser le financement accordé à la défense. Ce faisant, nous assurerons la sécurité du Canada et de sa population, et nous continuerons de contribuer à la paix et à la sécurité mondiales.

Madame la présidente, pendant les dernières années, les Forces canadiennes ont, certes, connu une faste période.

[*Français*]

Nous formons une force hautement motivée, de classe mondiale, professionnelle et disciplinée. Notre équipement est en majeure partie moderne et a fait ses preuves dans les opérations. Nos hommes et nos femmes militaires travaillent sans relâche ici au pays et à l'étranger au nom de l'ensemble de la population canadienne. Ce dévouement est reconnu grâce au lien qui unit la population canadienne à ses militaires et à la confiance que l'on témoigne aux membres des Forces canadiennes.

[*Traduction*]

En ma qualité de chef d'état-major de la Défense, mes priorités demeurent inchangées. La première est de soutenir les forces d'aujourd'hui, des forces qui possèdent une grande expérience du combat. La deuxième est de bâtir les forces de demain. La troisième est de prendre soin de nos effectifs. Quand je dis cela, je parle aussi des blessés, des malades, des familles de nos soldats tombés au combat et de toutes nos familles. Nous prenons des décisions difficiles pour nous assurer que les Forces canadiennes de demain disposent des capacités et des structures dont nos hommes et nos femmes ont besoin pour réussir et nous assurer que le gouvernement du Canada possède les options appropriées à l'environnement de la sécurité future. Il n'est jamais facile de procéder à des transformations, et nous devons être conscients

women, supported by their families. Their morale is good, and, while the uncertainty that has, until recently, surrounded the SR and the DRAP cuts has been difficult, they are adapting well to these changes that have been announced. The men and women of your Canadian Forces understand that the transition I have described is essential if our country is to maintain a military that can continue to deliver on the defence and security needs of Canadians.

Madam chair, I stand ready to answer any questions you may have.

The Chair: Thank you. Could you comment briefly on whether either the strategic review or the budgetary review, the DRAP process, has changed the direction of the transition or perhaps sped it up?

Gen. Natynczyk: I think that it has just renewed our energy towards the transition and transformation. My experience from the 1990s is that we had a tax across the entire Canadian Forces. What I wanted to make sure, in this effort, is that we safeguard our operational and tactical capability, those ships, squadrons, and battalions, and that the rest of us make the efficiencies to enable the operational output of our regular, reserve, cadet, and ranger organizations.

The Chair: It did not provoke some kind of, "We have to rethink this idea we had about where transformation would take us?"

Gen. Natynczyk: I started the transformation two years ago this month, bringing General Leslie into the office and saying, "I can see storm clouds on the horizon. I need you to work on some of this stuff so we are ready." We anticipated what might be occurring here and we are safeguarding that operational output.

The Chair: Thank you very much.

Senator Dallaire: If you do not mind, I will go through the questions rapidly because they are interconnected, and then you can decide how to respond to them.

First, why did vote 5 money stop being pushed to vote 1? What is the impact of losing about \$500 million a year in that area because that money is simply not spent?

What sort of impact has the budget had on your capital program, meaning how many projects have been moved to the right, down-scoped, or cancelled. What would be the impact of those on your continued enhancements of the forces, let alone picking up the equipment that needs to be refurbished under O&M?

Under the NATO-itis that we seem to have these days, there are far more complex scenarios being played out by the UN which we have literally abandoned. I have met officers in the Congo, in South Sudan, in Uganda and the Americans. There are 45 or 50 officers

que l'avenir est imprévisible. Cela dit, j'ai pleinement confiance dans le dévouement et le professionnalisme de nos effectifs, avec l'appui de leur famille. Leur moral est bon et, bien que l'incertitude récemment causée par les compressions liées à l'examen stratégique et au plan d'action de réduction du déficit ait été difficile à surmonter, les effectifs s'adaptent bien aux changements annoncés. Les hommes et les femmes membres de vos Forces canadiennes comprennent que la transition que je viens de décrire est essentielle si nous voulons que notre armée demeure capable de répondre aux besoins de la population canadienne en matière de défense et de sécurité.

Madame la présidente, je suis maintenant prêt à répondre à vos questions.

La présidente : Merci. Pourriez-vous nous dire brièvement si l'examen stratégique ou l'examen budgétaire, le plan d'action de réduction du déficit a changé l'orientation de la transition ou l'a peut-être accélérée?

Gén Natynczyk : Je pense que cela a simplement renouvelé nos efforts en vue d'une transition et d'une transformation. Selon mon expérience, dans les années 1990, je tenais à m'assurer que, dans le cadre de cet effort, nous allions préserver notre capacité opérationnelle et tactique, nos navires, escadrons et bataillons et que le reste d'entre nous réaliseraient des gains d'efficacité pour assurer le fonctionnement de nos forces régulières et de réserve ainsi que nos cadets et rangers.

La présidente : Cela n'a pas incité les gens à dire : « Nous devons revoir ce que nous pouvons attendre de la transformation? »

Gén Natynczyk : Cela fait deux ans, ce mois-ci, que j'ai commencé la transformation en faisant venir le général Leslie dans mon bureau pour lui dire : « Je vois des nuages se profiler à l'horizon. Je vous demande de travailler sur certains de ces projets afin que nous soyons prêts. » Nous avons prévu ce qui pourrait arriver et nous sauvegardons notre capacité opérationnelle.

La présidente : Merci beaucoup.

Le sénateur Dallaire : Si vous le permettez, je voudrais poser rapidement mes questions parce qu'elles sont reliées les unes aux autres et vous pourrez ensuite décider comment y répondre.

Premièrement, pourquoi a-t-on cessé de transférer au crédit 1 l'argent du crédit 5? Quelles sont les répercussions de la perte d'environ 500 millions de dollars par année qui résulte de l'inutilisation de cet argent?

Quelles conséquences le budget a-t-il sur votre programme d'immobilisations, autrement dit, combien de projets ont-ils été mis de côté, réduits ou annulés. Quelles répercussions cela a-t-il sur la poursuite de votre amélioration des forces, sans parler de l'équipement qui doit être remis à neuf dans le cadre du budget E et E?

Dans le contexte qui semble être actuellement celui de l'OTAN, il y a des scénarios beaucoup plus complexes joués par les Nations Unies que nous avons littéralement abandonnés. J'ai rencontré les officiers au Congo, au Soudan, en Ouganda ainsi que des

engaged in the UN when there are 100,000 in those missions. It seems to me like there is enormous capability that we could be doing in building capacity in those nations, in those missions, helping reform the UN, but specifically, go down the route that AFRICOM is going and put more than a colonel there.

Gen. Natynczyk: Thank you for the questions. I will touch on the UN mission and then ask Vice-Admiral Donaldson to pile on to the “programmatics,” which is his domain.

Over these years we have placed key officers, key leaders into UN missions where they can make a difference. We started the Congo in 1960; we started some of these operations in the Middle East in the 1950s. Over time we have found that putting people into the right jobs has had an exponential impact on those operations, in my view, whether it be the team of five in Haiti, eleven in Congo, folks in Sierra Leone or the United Nations military observers in Sudan. We still have people with UNSO, since 1953 with UNIFIL and key officers working there with the international community.

At the same time, I want to applaud the Assistant Deputy Minister of Policy, Ms. Sinclair, with the military training and capacity program. We are bringing these foreign officers to Canada to train and that continues on. We not speak enough about that. Similarly, we send officers down range. We are capacity building as we are in Sierra Leone. The question is at what level?

During this last year and a half to two years of operational tempo — especially in the winter and spring of 2010 with operational commitments and training for operations — we had 12,000 folks committed. Our tempo was pretty high. I remember when we looked at reducing our presence on the Golan Heights with Camp Maple Leaf. You remember the logistics battalion we had there. There was invisible tax across the force, so we did not have coherent units going down range to do the business. The question is where we have the most effect from having Canadians contributing to these missions to create capacity long-term. Now that our operational tempo has changed, clearly the Government of Canada has different options now than they did in 2010. That is beyond my remit to comment further on that.

Vice-Admiral Bruce Donaldson, Vice-Chief of the Defence Staff, National Defence: Our priority is to be successful in the recapitalization of the Canadian Forces.

In terms of the effect of the change in policy in terms of transferring vote 5 into vote 1, it has not been that big of an effect on the recapitalization. In terms of managing your money, it has given us less flexibility.

Américains. Il y a 45 ou 50 officiers engagés aux Nations Unies alors qu’il y en a 100 000 dans ces missions. J’ai l’impression que nous pourrions réunir une capacité considérable en renforçant la capacité dans ces pays, dans ces missions, en aidant à réformer les Nations Unies, mais surtout, en suivant la voie que suit AFRICOM et en y affectant plus qu’un colonel.

Gén Natynczyk : Merci pour ces questions. Je vais parler de la mission des Nations Unies et je demanderai ensuite au vice-amiral Donaldson de poursuivre sur le sujet de la programmation, qui est son domaine.

Au cours des années, nous avons posté des officiers de premier plan, des leaders de premier plan dans des missions des Nations Unies où ils peuvent jouer un rôle vraiment utile. Nous avons commencé au Congo, en 1960; nous avons commencé certaines opérations au Moyen-Orient dans les années 1950. Avec le temps, nous avons constaté que si l’on plaçait les bonnes personnes au bon endroit, cela avait un effet exponentiel sur les opérations, que ce soit l’équipe de cinq en Haïti, de 11 au Congo, les gens envoyés en Sierra Leone ou les observateurs militaires des Nations Unies au Soudan. Nous avons encore des gens au BNUS, d’autres à la FINUL depuis 1953 et des officiers clés qui travaillent là avec la communauté internationale.

En même temps, je tiens à féliciter la sous-ministre adjointe aux politiques, madame Sinclair, pour le programme d’aide à l’instruction militaire. Nous faisons venir des officiers étrangers au Canada pour recevoir une instruction militaire et ce programme se poursuit. Nous n’en parlons pas suffisamment. Nous envoyons également des officiers à l’étranger. Nous renforçons les capacités, notamment en Sierra Leone. La question est de savoir à quel niveau.

Au cours des derniers 18 à 24 mois d’opérations, surtout au cours de l’hiver et du printemps 2010 pour nos engagements opérationnels et l’entraînement aux opérations — nous avons engagé 12 000 soldats. L’intensité de nos opérations était assez forte. Je me souviens quand nous avons cherché à réduire notre présence sur le plateau du Golan où nous avions le camp Maple Leaf. Vous vous souvenez du bataillon logistique que nous avions là-bas. Comme une taxe invisible pesait sur les forces, nous n’avions pas d’unités cohérentes à envoyer à l’étranger. La question est de savoir où les Canadiens peuvent contribuer le plus efficacement à ces missions pour créer une capacité à long terme. Maintenant que notre rythme opérationnel a changé, le gouvernement du Canada a certainement des options différentes de ce qu’elles étaient en 2010. Ce n’est pas à moi d’en dire plus à ce sujet.

Vice-amiral Bruce Donaldson, vice-chef d’état-major de la Défense, Défense nationale : Notre priorité est de réussir la mise à niveau des Forces canadiennes.

Pour ce qui est des effets du changement de politique à l’égard du transfert du crédit 5 au crédit 1, cela n’a pas eu des conséquences très importantes sur la mise à niveau. Pour ce qui est de gérer notre argent, cela nous a laissé moins de souplesse.

At the same time, with the advent of accrual budgeting and as we get more used to managing in an accrual environment, we are encouraging more of our vote 5 expenditure to be put into accrual because it is easier to shift the expenditure on an accrual basis when you are not dealing with a 365-year period of a bank account that then gets flushed. We are getting better at managing this as we go forward.

As we look at this, the key is — and as the CFO told you last time I was before the committee — there are a couple of things that we need to continue to work on. One is the process of procurement. It is cumbersome and not serving us as well as it could. We have a lot of process reform initiatives under way to try to speed up our capability to get program through the various departments to approval and then into actual contract and delivered into the force.

We need to look at the rule set under which we are managing the money in order to recapitalize. As I have said, we are looking at trying to put more of our vote 5 into accrual. We are also looking at carry-forwards and a number of different mechanisms.

The re-profiling that was mentioned earlier in the line of questioning was an example of making better use of the rule set in order to deliver the vote 5 money when we need it, in accordance with our ability to deliver programming.

The recapitalization program was pretty much left aside in the strategic review and in the deficit reduction action plan. The former dealt with our lowest 5 per cent performing and priority which was existing program. It was a \$1 billion reduction in program as it existed. The recapitalization was not affected by that.

Deficit Reduction Action Plan was putting forward 5 and 10 per cent options for decreasing the operating budget by increasing efficiencies. Once again, the capital program was not affected. Downstream, with accumulative effects, we will have to be more innovative in managing the cost of ownership of equipment. We were talking about gas and salaries, these types of things. In a reduced financial envelope, there will be work that we will have to do to ensure that we can continue to get best value out of the money that we have in order to run a recapitalized Canadian Forces. In terms of the budgetary effects on the recapitalization program, it was more or less spared. I hope that answers your question.

Senator Dallaire: I do not know how you can say 500 million bucks a year not going to vote 1, that you can absorb that reasonably.

However, does this mean that your O&M budget has taken some awful hits and that means training, exercises, ammunition and keeping the professional veterans that you have at a tempo that they still want to serve and feel that they are being useful, or has O&M not been hit? If it has not, then it has to be personnel, and I do not think that is.

En même temps, comme la comptabilité d'exercice est en place et que nous nous habituons à gérer nos finances dans ce contexte, nous cherchons davantage à appliquer la comptabilité d'exercice à nos dépenses du crédit 5, car cela permet de les transférer plus facilement qu'avec un compte en banque qui disparaît au bout de 365 jours. Nous apprenons à mieux gérer les choses.

Comme le directeur financier vous l'a dit la dernière fois que je suis venu devant le comité, il faut surtout retenir que nous devons continuer de travailler sur deux choses. L'une d'elles est le processus d'approvisionnement. Il est lourd et ne nous sert pas aussi bien qu'il le pourrait. De nombreuses initiatives de réforme sont en cours pour essayer d'accélérer l'approbation du programme par les divers ministères, le contrat et la livraison de l'équipement.

Nous devons examiner la série de règles qui régissent la façon dont nous gérons l'argent pour effectuer la mise à niveau. Comme je l'ai dit, nous voulons essayer d'appliquer la comptabilité d'exercice à une plus grande partie de notre crédit 5. Nous envisageons également des reports et un certain nombre de mécanismes différents.

Le report de crédits qui a été mentionné dans les questions, tout à l'heure, est un exemple d'une meilleure utilisation des règles pour permettre l'utilisation de l'argent du crédit 5 quand nous en avons besoin en fonction de notre capacité à réaliser nos programmes.

L'examen stratégique et le plan d'action pour la réduction du déficit n'ont pratiquement pas touché le programme de mise à niveau. L'examen stratégique portait sur 5 p. 100 de nos programmes existants les moins efficaces et les moins prioritaires. Il y eu une réduction de 1 milliard de dollars dans les programmes actuels. Cela n'a pas touché la mise à niveau.

Le Plan d'action pour la réduction du déficit proposait des réductions de 5 et 10 p. 100 du budget de fonctionnement grâce à une augmentation de l'efficacité. Encore une fois, le programme d'immobilisations n'a pas été touché. En aval, compte tenu des effets cumulatifs, nous allons devoir faire preuve de plus d'imagination pour gérer le coût d'utilisation de l'équipement. Cela comprend le carburant, les salaires, ce genre de choses. Comme l'enveloppe financière est réduite, nous allons devoir chercher à tirer le maximum de l'argent que nous avons pour gérer des Forces canadiennes remises à niveau. En ce qui concerne les effets des restrictions budgétaires, le programme de mise à niveau a été plus ou moins épargné. J'espère que cela répond à votre question.

Le sénateur Dallaire : Je ne vois pas comment vous pouvez dire que vous pouvez absorber raisonnablement bien la perte de 500 millions de dollars par année pour le crédit 1.

Cependant, cela veut-il dire que votre budget E et E a été durement touché, ce qui se répercute sur l'instruction, les exercices, les munitions et la possibilité, pour les vétérans professionnels, de garder le rythme et de continuer à servir et à se sentir utiles, ou ce budget n'a-t-il pas été touché? Dans ce cas, il doit y avoir des conséquences sur le personnel et je ne pense pas que ce soit le cas.

Gen. Natynczyk: We are ensuring that we are looking for efficiencies across the board so that those tactical and operational units can go to the field, go to sea, fly and maintain their operational capability, and look at how we train so that we are ensuring that it goes to the operational output as opposed to a lot of the logistics movements and those kinds of things.

Senator Lang: I would like to go back to your opening comments. You outlined four examples of what is taking place as far as the reorganization is concerned. You talk about reorganizing command and control, consolidating recruiting centres — that can be left to the side, I think — and you talked about transferring the functions of several of our Area Support Units to nearby bases.

Perhaps you could outline to us in a more definitive way exactly what you are doing in this area as far as what your plans are looking ahead.

Could you also update us in respect to the reserves? As you know, we did an in-depth report on the reserves and presented in the fall. How do the reserves tie into the reorganization here?

Gen. Natynczyk: We have small cadres of people who will remain in places like Chilliwack, Calgary, North Bay and Moncton who were providing support to the reserves in the area, for the most part. We are transferring those functions to the nearest base, again, to reduce the amount of overhead and personnel costs at each one of those locations and, at the same time, be as seamless as possible in terms of the support provided to all of the dependencies those folks have — for example, from Chilliwack, transferring the functions either to Esquimalt or to Edmonton, whatever makes best sense in terms of the dependency. That is what we are doing across the country to become more efficient. In that regard, my sense is that we are moving down the right path.

What we are trying to do in regard to the reserves is bring us back to where we were in 2006 when we were at a steady state in terms of both the full-time reservists and the part-time reservists. In 2006, before operations really kicked off into Kandahar, we had about 4,500 reservists on full time. Because of the operational tempo, especially when we had the concurrent operations with the Olympics and Afghanistan and then Haiti blew up in the middle of that, we had in the order of 11,000 full-time reservists. Then, again, operations were at the highest level since, I would say, the Korean War. Right now, we are down to in the order of 1,300 folks off-shore in operations. We are putting ourselves on a diet.

What is the right number of full-time reservists as opposed to part-time reservists in order to ensure that the priority goes to the training of those part-time reservists? The vice led a team and a study and we said the number is validated now to about 4,500. We are on a glide slope back to that so that we ensure that money is

Gén Natynczyk : Nous veillons à rechercher des gains d'efficacité un peu partout afin que les unités tactiques et opérationnelles puissent aller sur le terrain, en mer, dans les airs et maintenir leur capacité opérationnelle. Nous examinons la façon dont nous faisons l'instruction afin de la diriger vers les activités opérationnelles plutôt que toutes sortes de mouvements logistiques et ce genre de choses.

Le sénateur Lang : Je voudrais revenir à votre déclaration préliminaire. Vous avez donné quatre exemples de la réorganisation en cours. Vous avez parlé d'une réorganisation du commandement et du contrôle, d'une consolidation des centres de recrutement — on peut laisser cela de côté, je pense — et vous avez parlé de transférer les fonctions de plusieurs de nos unités de soutien du secteur dans des bases situées à proximité.

Vous pourriez peut-être nous décrire de façon plus précise ce que vous faites dans ce domaine et ce que vous envisagez pour l'avenir.

Pourriez-vous nous dire où vous en êtes sur le plan des réserves? Comme vous le savez, nous avons produit un rapport approfondi sur les réserves que nous avons présenté l'automne dernier. Comment les réserves s'inscrivent-elles dans la réorganisation?

Gén Natynczyk : Nous avons des petits groupes de gens qui resteront en place dans des endroits comme Chilliwack, Calgary, North Bay et Moncton où ils ont surtout soutenu les réserves de la région. Nous transférons ces fonctions à la base la plus proche pour réduire les frais généraux et les frais de personnel à chacun de ces emplacements en continuant d'assurer le même soutien dans la mesure du possible — par exemple, les fonctions de Chilliwack sont transférées à Esquimalt ou à Edmonton, selon ce qui convient le mieux. C'est ce que nous faisons un peu partout pour devenir plus efficaces. Je pense donc que nous suivons la bonne voie.

En ce qui concerne les réserves, nous essayons de revenir au niveau de 2006 en ce qui concerne à la fois les réservistes à temps plein et les réservistes à temps partiel. En 2006, avant que les opérations ne démarrent vraiment à Kandahar, nous avions environ 4 500 réservistes à temps plein. En raison de l'intensité opérationnelle et surtout des Jeux olympiques qui se sont ajoutés à l'Afghanistan, puis nos opérations en Haïti, nous avons eu environ 11 000 réservistes à temps plein. Je dirais que les opérations militaires étaient à leur niveau le plus élevé depuis la guerre de Corée. Pour le moment, nous n'avons plus qu'environ 1 300 personnes qui participent à des opérations à l'étranger. Nous nous mettons au régime.

Quel doit être le nombre de réservistes à temps plein par rapport au nombre de réservistes à temps partiel pour que la priorité soit donnée à l'entraînement des réservistes à temps partiel? Le vice-chef d'état-major de la Défense a dirigé une équipe qui a étudié la question et nous sommes maintenant d'accord sur un chiffre

going towards not only the training of the part-timers but that we have full-timers on the floor contributing to the training of those part-time reservists.

Senator Lang: If I could go to another area, in view of the transformation that is going on, how will that affect what you do up in the Arctic on your annual exercises?

Gen. Natynczyk: The exercises in Operation NUNALIVUT and Operation NANOOK?

Senator Lang: Yes.

Gen. Natynczyk: From my point of view, the operational tempo we have in the North and the northern patrols should not be affected at all, not only on the three major operations but just the normal sovereignty of patrols, the ranger patrols, junior ranger programs. At this time, I do not see anything that would affect the tempo of the operations in the North.

The Chair: You mentioned in your opening statements that you would see reductions at HQ of about 25 per cent. Can you expand on that?

Gen. Natynczyk: We are looking to the Canadian Forces structure, army, navy, air force, and the director of staff, and looking at the operational headquarters as well. We are taking the hit at the strategic level in order to invest in the operational and tactical level. As we reduce the full-time reservists, we want to cascade down the regular force that are at the national level, again doing great work because of the operational tempo these past few years, and cascading down those regular force to fill in the slots vacated because we have reduced the number of full-time reservists, as we need to do with this new operational tempo, while at the same time achieve the efficiencies such that we can enable readiness of the force.

The Chair: Thank you for that clarification.

Senator Plett: General, I want to add my vote of appreciation to everything that the Canadian Forces is doing both abroad and domestically. I am from Manitoba, and we are so happy that we do not need you there this spring.

Vice-Admiral Donaldson: Spring is not over yet, senator.

Senator Plett: It will have to be a hard rain. Of course, grass fires are starting, so we might ask for your help in something along those regards. Thank you so much for what you have done.

I want to pull out a few comments that you made and then ask two questions. You say that Canada's international commitments are currently at the lowest that they have been in many years, but you further go on to say that we cannot predict the next operational challenge for the Canadian Forces. You are trying to become more efficient as a military while some dollars are being cut, and all of these things bring challenges. My question is based around equipment. Again, you say much of our equipment is

d'environ 4 500. Nous avons amorcé la trajectoire de descente afin que l'argent aille non seulement à l'instruction des réservistes à temps partiel, mais que nous ayons aussi des réservistes à temps plein qui pourront contribuer à leur instruction.

Le sénateur Lang : Pour passer à un autre sujet, étant donné la transformation en cours, quelles en seront les conséquences sur vos exercices annuels dans l'Arctique?

Gén Natynczyk : Les exercices de l'Opération NUNALIVUT et de l'Opération NANOOK?

Le sénateur Lang : Oui.

Gén Natynczyk : À mon avis, cela ne devrait pas du tout se répercuter sur nos opérations dans le Nord et nos patrouilles dans le Nord, non seulement en ce qui concerne les trois principales opérations, mais aussi les patrouilles de souveraineté normales, les patrouilles de rangers et les programmes de rangers juniors. Pour le moment, je ne vois rien qui pourrait toucher le rythme de nos opérations dans le Nord.

La présidente : Dans votre déclaration préliminaire, vous avez parlé d'une réduction d'environ 25 p. 100 au quartier général. Pourriez-vous nous en dire plus?

Gén Natynczyk : Nous examinons la structure des Forces canadiennes, l'armée, la marine, l'aviation, le directeur du Personnel de même que le quartier général opérationnel. Nous faisons des coupes au niveau stratégique de façon à investir au niveau opérationnel et tactique. Nous réduisons le nombre de réservistes à temps plein, mais nous voulons réduire également la force régulière au niveau national, qui fait un excellent travail en raison du rythme opérationnel ces dernières années, en l'utilisant pour combler les vides créés par la réduction du nombre de réservistes à temps plein comme l'exige le nouveau rythme opérationnel, tout en faisant les gains d'efficacité nécessaires pour assurer la disponibilité opérationnelle.

La présidente : Merci pour cet éclaircissement.

Le sénateur Plett : Général, j'apprécie, moi aussi, tout ce que les Forces canadiennes font à l'étranger et au Canada. Je viens du Manitoba et nous sommes très contents de ne pas avoir besoin de vous ce printemps.

Vam Donaldson : Le printemps n'est pas encore terminé, sénateur.

Le sénateur Plett : Il faudrait qu'il pleuve beaucoup. Bien entendu, les incendies de prairie commencent et nous devons donc peut-être demander votre aide sur ce plan-là. Merci beaucoup pour ce que vous avez fait.

Je voudrais revenir sur certaines de vos déclarations et vous poser deux questions. Vous avez dit que les engagements internationaux du Canada sont au niveau le plus faible jamais atteint depuis de nombreuses années, mais vous ajoutez que nous ne pouvons pas prédire le prochain défi opérationnel qui sera lancé aux Forces canadiennes. Vous essayez de devenir plus efficient sur le plan militaire malgré les restrictions budgétaires et tous ces éléments posent des difficultés. Ma question concerne

modern and battle proven. I am assuming some of that equipment is also battle worn. You are dealing with the Leopard 1 tanks and so on.

Considering Budget 2012, as the Minister of Defence and Senator Lang both rightfully said, we need to keep up our equipment, as we are with the F-35. Others are trying to politicize that and get into debates over that. In light of this, how can you ensure us that the Canadian Forces will continue to acquire the equipment and the machinery that we have done so well in the last years and, considering budget cuts, how will we be able to continue with that?

Gen. Natynczyk: Thank you for that question. In the acquisition process, the Canadian Forces provide military advice. We do not actually acquire equipment. All we do is provide our best experience, the best knowledge that we have in terms of the requirements for our men and women and what they require over the next 40 to 50 years. Again, the acquisition process, as the vice mentioned, as we had in our session with the minister, goes much beyond the Canadian forces and the Department of National Defence. It goes to all of government. All we can be is a strong a team player as we can be to provide the information to all of government to make the decisions on the equipment.

We have had great support from government. I lived through 2006 to 2008 as the vice and since 2008 as the chief, and I consider how far we have come on enhancing our light armoured vehicles, the LAVs, and not only in combat. I just visited the assembly line in Edmonton, Alberta recently, where we are taking all those LAVs that have been used hard and loved in combat, and they are going through a modernization program that is absolutely extraordinary, similarly to the tanks that we had down range or the artillery pieces we had down range. We are refurbishing this equipment to get it back to the troops to be ready for the next one.

The Hercules aircraft had done yeoman service in Afghanistan, came home and were decommissioned. They were replaced by a brand new C130J aircraft. They were purchased in the 1960s and are being replaced by aircraft that are brand new and so extraordinary, like the C17 Globemaster. I have visited both the East Coast and West Coast to see HMCS *Calgary* on the West Coast, HMCS *Halifax* on the East Coast going through the modernization. What we are seeing is a tremendous amount of effort to modernize the force. What we are hearing, unfortunately, is that those programs have a challenge, for whatever reason, whether the firms cannot provide the kinds of products that pass all the tests or we have process issues. The men and women who are in the units are seeing a lot of good equipment arrive.

l'équipement. Vous dites que notre équipement est en grande partie moderne et qu'il a fait ses preuves sur le terrain. Je suppose qu'une partie de cet équipement montre également des signes d'usure. Vous vous débarrassez des chars Leopard I, et cetera.

Compte tenu du Budget 2012, comme le ministre de la Défense et le sénateur Lang l'ont fort bien dit tous les deux, nous devons mettre notre équipement à niveau, comme nous le faisons avec le F-35. D'autres essaient de politiser la question et de se lancer dans des débats à ce sujet. Dans ces conditions, comment pouvez-vous nous assurer que les Forces canadiennes continueront d'acquérir l'équipement et le matériel dont nous avons su si bien nous doter ces dernières années et, compte tenu des restrictions budgétaires, comment allons-nous pouvoir continuer?

Gén Natynczyk : Merci pour cette question. Les Forces canadiennes participent au processus d'acquisition en donnant des avis militaires. Nous ne faisons pas l'acquisition de l'équipement. Nous faisons seulement part de notre expérience, de ce que nous savons des besoins de nos soldats pour les 40 à 50 prochaines années. Comme le vice-chef d'état-major de la Défense l'a mentionné et comme on l'a dit quand le ministre était là, le processus d'acquisition dépasse largement le cadre des Forces canadiennes et du ministère de la Défense nationale. C'est une responsabilité pangouvernementale. Nous pouvons seulement jouer notre rôle le mieux possible en fournissant des renseignements à l'ensemble du gouvernement pour les prises de décisions concernant l'équipement.

Le gouvernement nous a très bien soutenus. J'ai été le vice-chef d'état-major à la Défense de 2006 à 2008, j'occupe mon poste depuis 2008 et je peux voir à quel point nous avons progressé pour améliorer nos véhicules blindés légers, les VBL et pas seulement au combat. Je viens de visiter la chaîne de montage d'Edmonton, en Alberta où tous les VBL qui ont été utilisés au combat font l'objet d'un programme de modernisation absolument extraordinaire, tout comme les chars ou les pièces d'artillerie que nous avons déployés à l'étranger. Nous sommes en train de rénover ce matériel afin que nos troupes puissent s'en servir pour la prochaine opération.

Les avions Hercules nous ont rendu des services inestimables en Afghanistan. Ils ont été rapatriés et mis hors service. Ils ont été remplacés par un tout nouvel avion, le C130J. Ils avaient été achetés dans les années 1960 et on les remplace par des appareils flamboyants et vraiment extraordinaires, comme le C17 Globemaster. Je suis allé sur la côte est et sur la côte ouest pour assister à la modernisation du NCFM *Calgary*, sur la côte ouest et du NCFM *Halifax*, sur la côte est. D'énormes efforts sont déployés pour moderniser la force. Malheureusement, nous entendons dire que ces programmes sont en difficulté, pour une raison quelconque, soit parce que les entreprises ne peuvent pas fournir des produits répondant à tous les critères, soit pour une question de processus. Les hommes et les femmes qui travaillent dans ces unités voient arriver une bonne quantité de bon matériel.

Senator Plett: My next question is more general and is in regard to Afghanistan. We have seen, without a doubt, the level of commitment and the professional forces that we have in our men and women, from the privates all the way through to yourself. We can take such pride in our men and women in uniform.

Could you tell me what is the present day situation? What is the status in Afghanistan right now? How are we doing? Are we succeeding in the training that we are attempting to do? Could you give us a bit of a bird's eye view of that?

Gen. Natynczyk: I would say to you that our men and women are doing extraordinary work. I will say, as you might have heard me say before, man for man, woman for woman, we do not take a back seat to anyone.

The level of professionalism, training and discipline in our men and women, no matter where they go, is world class. We set the standard wherever we go. That is why our allies want more of Canada, want more of our men and women. The Afghans, as we saw both in Kandahar now and in Kabul, have such great respect for our men and women because, indeed, we respect them. I am not sure what it is, whether it be the education in this country or that we represent a multicultural mosaic, but we have a Canadian secret weapon and that is Canadians with a smile and friendly handshake. We build trust and confidence wherever we go. That is having a huge effect in Afghanistan, as we train the men and women of the Afghan security forces, both police and army.

Right now, the Canadian contingent under the command of Major-General Mike Day is doing extraordinary work here. The Afghan security forces, both police and army, have now passed through the 300,000 threshold, going to 320,000, going to the end state. Not only do we have numbers, but we have quality.

I cannot underline enough the quality of education. Tens of thousands of Afghan police, soldiers and airmen are going through an education program to give them the ability to read and to write. That is an extraordinary enabler such that they can call for fire if they need fire, call for assistance if they need it, or know how much they are being paid. We are seeing the enhancement of the professionalization of the force.

One thing that they have in spades is courage. They have a huge amount of courage. If you can enable that courage with knowledge, experience and education, they will be able to defend their country.

What we are seeing now is that they are leading in 40 per cent of all operations totally on their own. We are anticipating them moving that up quickly. In fact, I will ask General Vance to fill in some blanks.

Le sénateur Plett : Ma question suivante est plus générale et concerne l'Afghanistan. Nous avons constaté, sans aucun doute, le niveau d'engagement et le professionnalisme de nos hommes et femmes, du niveau du simple soldat jusqu'au vôtre. Nous pouvons être très fiers de nos hommes et nos femmes en uniforme.

Pourriez-vous me dire quelle est la situation actuelle? Où en sommes-nous actuellement en Afghanistan? Quels sont nos résultats? Nos efforts aboutissent-ils sur le plan de l'instruction? Pourriez-vous nous en donner un aperçu général?

Gén Natynczyk : Je vous dirais que nos hommes et nos femmes font un travail extraordinaire. Comme vous m'avez peut-être déjà entendu le dire, je dirais que tous nos soldats sont d'une compétence inégalable.

Le niveau de professionnalisme, de formation et de discipline de nos hommes et de nos femmes, où qu'ils aillent, est de calibre mondial. Nous servons de modèle, partout où nous allons. C'est pourquoi nos alliés veulent une plus grande participation du Canada, une plus grande participation de nos hommes et de nos femmes. Comme nous l'avons vu à Kandahar et maintenant à Kaboul, les Afghans ont beaucoup de respect pour nos soldats parce que nous les respectons. Je ne sais pas vraiment pour quelle raison, si c'est à cause de l'éducation dispensée ici ou parce que nous représentons une mosaïque culturelle, mais notre arme secrète ce sont les Canadiens qui arrivent avec un sourire et une poignée de main amicale. Nous gagnons la confiance des gens partout où nous allons. Cela a énormément d'effets en Afghanistan pour la formation des hommes et des femmes des forces de sécurité afghanes, tant de la police que de l'armée.

À l'heure actuelle, le contingent canadien fait là-bas un travail extraordinaire sous le commandement du major-général Mike Day. Les forces de sécurité afghanes de la police et de l'armée ont maintenant dépassé le seuil des 300 000 et se dirigent vers l'objectif de 320 000. Nous avons non seulement les chiffres, mais la qualité.

Je ne saurais trop souligner la qualité de l'éducation. Des dizaines de milliers de policiers, soldats et aviateurs afghans suivent un programme pour apprendre à lire et à écrire. C'est un outil extraordinaire pour pouvoir demander quelque chose ou de l'aide ou savoir combien ils sont payés. Nous assistons à une amélioration de la professionnalisation de la force afghane.

Ce dont elle ne manque pas, c'est de courage. Elle a énormément de courage. Si vous pouvez adjoindre à ce courage des connaissances, de l'expérience et de l'éducation, elle pourra défendre son pays.

La force de sécurité afghane mène maintenant à elle seule 40 p. 100 de toutes les opérations. Nous nous attendons à ce que cela augmente rapidement. En fait, je vais demander au général Vance de compléter ma réponse.

Major-General Jonathan Vance, Director of Staff, Strategic Joint Staff, National Defence: The training mission, as the chief says, is proving extremely successful with the Afghan forces, basically doubling in strength since we have been in Afghanistan.

The aim is to effect complete transition in the post-2014 environment where Afghan forces are running all missions themselves with a modest security force assistance program in place that is provided by NATO, including the U.S. forces that will remain after 2014, which takes us out of the game of planning and running counter-insurgency operations and them assisting, with them doing their own final acts of the counter-insurgency effort with some security force assistance in place.

I would finish by saying that there is a lot of press right now about the drawdown of numbers. This is a quite natural end state to conflict. It can be used as a political weapon. The fact is that the surge recovery was forecasted when the president set the surge. He said, "I will surge, and then I am going to take the surge home, so make best use of it." General McChrystal and General Petraeus did, and General Allen after that. That surge will come home and quite logically hand over or transition 50 per cent of the country now.

North RC capital and RC west are in the hands of the Afghans; RC south and RC east are next. It is a big challenge. It does not mean that the troubles will be over, but are they manageable by Afghan forces on their own? The answer will be yes. That is the intent.

Gen. Natynczyk: Let me cap off that with the last spectacular attack in Kabul, it was the Afghan security forces who took control of that and sorted it really quickly and professionally; again, another indication of their professionalization.

Senator Manning: I certainly echo the comments of my colleagues here in saying that we are proud of the work our men and women in uniform do each and every day. Certainly, over the past couple of years we have been drawn much closer to our Canadian Forces.

In your opening remarks, you talked about an issue close to my heart, being from Newfoundland and Labrador, with regard to search and rescue. Many stories of great rescues have been made and they usually do not make the front page of the paper. It is the ones that we have problems with that seem to be in the headlines.

We have seen some in the not-too-distant past, in relation to the death of a 14-year-old boy in Labrador as an example. The level of confidence in search and rescue — and I understand the provincial jurisdiction versus the federal jurisdiction and so on — is an ongoing concern. The minister has spoken many times on it and has given some assurances that each and every rescue mission is looked at afterwards, investigated, and we try to learn from that.

Major-général Jonathan Vance, directeur d'état-major, État-major interarmées stratégique, Défense nationale : Comme l'a dit le chef, notre mission d'instruction a énormément de succès. Les forces afghanes ont doublé leur effectif depuis que nous sommes en Afghanistan.

L'objectif visé est d'achever la transition d'ici 2014, date à partir de laquelle les forces afghanes dirigeront elles-mêmes toutes les missions avec un modeste programme d'assistance à la force de sécurité assuré par l'OTAN, y compris les forces américaines qui resteront après 2014. Nous n'aurons plus à planifier et gérer des opérations de contre-insurrection avec leur aide, car elles mèneront elles-mêmes l'effort de contre-insurrection jusqu'au bout avec le soutien de l'aide en place.

Pour conclure, je dirais que la presse parle beaucoup du retrait des troupes. Cela peut être utilisé comme arme politique. En réalité, le retrait progressif des renforts a été prévu quand le président a décidé d'envoyer des renforts. Il a dit : « Je vais envoyer des troupes supplémentaires, mais je les retirerai ensuite alors faites-en le meilleur usage possible. » C'est ce qu'ont fait le général McChrystal et le général Petraeus et ensuite le général Allen. Les renforts rentreront au pays et, en toute logique, ils cèdent le contrôle sur la moitié du pays.

Le commandement régional de Kaboul et le commandement régional de l'ouest sont aux mains des Afghans. Le commandement régional sud et le commandement régional est suivront. C'est un grand défi. Cela ne veut pas dire que le conflit sera terminé, mais les forces afghanes vont-elles pouvoir y faire face seules? La réponse est oui. Tel est l'objectif.

Gén Natynczyk : Permettez-moi d'ajouter que lors de la dernière attaque spectaculaire qui a eu lieu à Kaboul, ce sont les forces de sécurité afghanes qui ont réglé la situation avec rapidité et professionnalisme, ce qui atteste également de leur professionnalisation.

Le sénateur Manning : Je suis certainement d'accord avec mes collègues pour dire que nous sommes fiers du travail que nos hommes et nos femmes en uniforme accomplissent quotidiennement. Depuis deux ans, nous nous sommes beaucoup rapprochés des Forces canadiennes.

Dans votre déclaration préliminaire, vous avez parlé d'une question très importante à mes yeux, comme je viens de Terre-Neuve-et-Labrador, concernant la recherche et le sauvetage. Il y a eu de très belles opérations de sauvetage, mais malheureusement elles ne font pas la une des journaux. C'est ce que nous reprochons aux manchettes de nos journaux.

Nous en avons vu des exemples il n'y a pas si longtemps, au sujet de la mort d'un garçon de 14 ans, au Labrador, par exemple. La confiance dans la capacité de recherche et de sauvetage — et je sais qu'il y a la question de la compétence des provinces par opposition à la compétence fédérale, et cetera — pose un problème. Le ministre en a parlé à de nombreuses reprises et s'est engagé à ce que chaque mission de recherche et de sauvetage fasse, après coup, l'objet d'un examen, d'une enquête afin que nous en tirions la leçon.

I want to give you an opportunity today, if you would take a moment to do so, with regard to what you would say to the people of the country with regard to the level of confidence in that part of the department. I realize also, and some people may not, that the Coast Guard, which is under the Department of Fisheries and Oceans, plays a role in this, too. With respect to search and rescue itself, how do we restore some of the confidence that may have been lost in some of the cases, looking at the good work that the men and women do in this regard?

As I said before, I am not interested today in playing politics with it, as many are. I am interested in showing on a going-forward basis that we are looking at the positives and learning from them. I want to give you an opportunity to touch on that.

Gen. Natynczyk: I appreciate the question. With the example that you hold out in Labrador, my heart goes out to the family of Burton Winters.

This is a tough business. We have a huge country, with one of the most difficult climates and environments in the world.

Our men and women of the Canadian Forces are courageous to a fault. If there is a Canadian in need and we have the information that it is our responsibility to go and get him — just like we are doing right now, a 64 year-old on a fishing vessel who is on his way now to a St. Johns hospital — we will move heaven and earth to save folks.

Again, my heart goes out to the family of Sergeant Janick Gilbert, who passed away last year on October 27 trying to rescue two hunters who were hunting by Hall Beach in Nunavut. Again, they moved heaven and earth to get up there and went through extraordinary conditions to try to save their lives. Of the three jumpers who left that Hercules aircraft, Sergeant Gilbert died in the effort so that others may live, which is the motto of search and rescue.

The Canadian Forces play a part in the search and rescue architecture of this country. The minister is responsible overall to coordinate amongst all of the departments, but in terms of ground search and rescue, it is the municipalities and the provinces that are responsible. When it comes to maritime search and rescue, the Coast Guard is responsible. The Canadian Forces are responsible for air search and rescue.

Over all of the years that I have been as vice and chief, I have seen the common factors dealing with the successful SAR, like the one today. The first is prevention. People go out on our land or on sea and they are ready, whether it be with the right responder, whether it be with their equipment, whether notifying others that they are ready. The second — and this is so key — is accurate and timely information. We are the ones in receipt of that, but if we do not have accurate and timely information we cannot launch.

Aujourd'hui, je voudrais vous donner l'occasion de prendre un instant pour vous adresser aux Canadiens en ce qui concerne le niveau de confiance dans cette branche du ministère. Je sais aussi, mais certains l'ignorent peut-être, que la Garde côtière, qui relève du ministère des Pêches et des Océans, joue également un rôle. Pour ce qui est de la recherche et du sauvetage comme tels, comment allons-nous regagner la confiance qui a peut-être été perdue, dans certains cas, compte tenu du bon travail qui est fait sur ce plan-là?

Comme je l'ai déjà dit, je ne cherche pas aujourd'hui à exploiter cela à des fins politiques, comme bien d'autres. Je désire montrer que nous cherchons les aspects positifs et à en tirer la leçon. J'aimerais vous donner la possibilité d'en parler.

Gén Natynczyk : Votre question me touche. Lorsque vous évoquez l'exemple du Labrador, vous comprendrez que toutes mes pensées aillent à la famille de Burton Winters.

La partie que nous jouons n'est pas facile. Le pays est immense et nous avons l'un des climats et l'un des environnements les plus durs au monde.

Les hommes et les femmes des Forces canadiennes font montre d'un courage irréprochable. Si nous apprenons qu'il y a un Canadien ou une Canadienne en difficulté et qu'il est de notre responsabilité d'aller aider et récupérer cette personne, comme pour cet homme de 64 ans que nous sommes allés chercher sur un bateau de pêche et qui est en train d'être acheminé vers un hôpital de St. John's, nous n'hésitons pas à remuer ciel et terre pour y parvenir.

J'ai aussi une pensée émue pour la famille du sergent Janick Gilbert, décédé le 27 octobre de l'année dernière en essayant de sauver deux chasseurs dans la région de Hall Beach au Nunavut. Là encore, les gens du SAR se sont dévoués corps et âme pour arriver là-bas et ils ont affronté des conditions indescriptibles pour les sauver. Le sergent Gilbert faisait partie des trois voltigeurs qui sont sortis de l'avion Hercules pour accomplir leur mission de recherche et de sauvetage, et il a sacrifié sa vie pour sauver celle des autres.

Les Forces canadiennes jouent un rôle dans le système de recherche et sauvetage de notre pays. Le ministre en a la responsabilité d'ensemble, qui consiste à coordonner tous les ministères et services, mais lorsqu'il s'agit de recherche et sauvetage en milieu terrestre, cela devient du ressort des municipalités et des provinces. En ce qui a trait à la recherche et sauvetage en milieu maritime, c'est la Garde côtière qui s'en occupe, et les Forces canadiennes sont chargées des opérations avec les moyens aériens.

Pendant toutes les années où j'ai été vice-responsable puis responsable en chef, j'ai pu observer les facteurs qui font le succès de la R et S, comme ceux dont nous parlons aujourd'hui. Le premier facteur commun, c'est la prévention. Que ce soit en mer ou sur terre, nos personnels sont parés, avec l'équipement adéquat de communications ou autre, et ils gardent le contact opérationnel avec les autres intervenants. Le deuxième facteur, non moins important, c'est l'échange en temps opportun d'informations précises. Ces informations, nous en sommes tributaires pour pouvoir lancer notre opération.

The third is weather — not only weather over the target area but the weather between where our assets are and the target area. A few weeks ago our folks launched out of Greenwood and saved that disabled sailboat off of Sable Island in the middle of a snowstorm; interesting characters aboard, but our folks launched in the middle of a snowstorm to bring them back.

The last one is an intangible; it is luck, being able to see someone through a hole in the clouds or through a storm. However, if these factors come together, our people, again, are courageous to a fault.

I tell you, from me right down to the most junior SAR tech sitting in the back of an aircraft, there is nothing more important than saving Canadians or our visitors anywhere. We save a lot of visitors in this country, folks who, unfortunately, fall into distress.

Thank you for that question.

Senator Mitchell: General, with respect to the North — and you were questioned about that earlier — do you have any plans to deploy equipment and personnel up there permanently to enhance and reinforce the presence up there?

Gen. Natynczyk: The plans are in Canada First Defence Strategy with regard to the Arctic Training Centre in Resolute, the berthing and fuelling centre in Nanisivik, the fact that we are enhancing the capability of Joint Task Force North in Yellowknife — and they have a detachment now in Iqaluit — our presence in Alert Bay, and the forward operating locations in Inuvik and Yellowknife and Rankin and Iqaluit. You will be aware, as well, that we stood up the new reserve unit, again a company of the Loyal Edmonton Regiment, in Yellowknife. Our footprint of enhancing the Rangers throughout the Arctic, Joint Task Force North, working under Canada Command and with the communities on where else we can put ranger patrols, and people who do extraordinary work for us are all key initiatives in the Canada First Defence Strategy.

Senator Mitchell: I am from Alberta. Family support centres are funded, I understand, on the basis of the number of regular force personnel in their area. Yet, in a place like Calgary, there is not a lot of regular force, but they do have to serve a great number of reserve force people who have deployed and come back and so on. There is a suggestion that the funding formula does not work for an area like Calgary. Are you aware of that problem?

Le troisième facteur, ce sont les informations météorologiques, non seulement sur la zone d'intervention, mais également sur tout le parcours que nous allons devoir accomplir depuis la base de lancement des opérations. Il y a quelques semaines, nos équipes sont parties de Greenwood et elles ont sauvé un voilier en péril au large de l'île de Sable, en plein milieu d'une tempête de neige; ils ont trouvé à bord des gens pour le moins intéressants, toujours est-il que nos gardes se sont lancés au milieu d'une tempête de neige pour les ramener.

Le dernier facteur est un facteur intangible, et c'est la chance : c'est lorsque vous avez une trouée dans les nuages ou que vous réussissez, à travers une tempête, à apercevoir les gens à sauver. Mais il y a une chose sur laquelle on peut compter, une fois que ces facteurs sont réunis, et c'est le courage de nos équipes.

Vous pouvez me croire, depuis le sommet de la pyramide, c'est-à-dire moi, jusqu'au plus récemment engagé des techniciens R et S assis au fond d'un avion, rien n'est plus important pour nous tous que de sauver la vie des Canadiens ou des personnes qui viennent visiter notre pays, où qu'elles se trouvent. Et nous en sauvons beaucoup, des visiteurs du Canada lorsque, malheureusement, ils se trouvent en difficulté.

Je vous remercie d'avoir posé cette question.

Le sénateur Mitchell : Général, pour revenir à une question concernant le Nord qui a déjà été abordée, avez-vous l'intention d'y déployer de façon permanente des équipements et du personnel, de manière à améliorer et à renforcer votre présence dans la région?

Gén Natynczyk : La Stratégie de défense *Le Canada d'abord* prévoit, parallèlement au Centre d'entraînement de l'Arctique de Resolute, le centre d'amarrage et de ravitaillement en carburant de Nanisivik, le renforcement des capacités de la force opérationnelle interarmées du nord à Yellowknife, avec aujourd'hui un détachement à Iqaluit assurant notre présence à Alert Bay, ainsi que des centres opérationnels avancés à Inuvik, Yellowknife, Rankin et Iqaluit. Vous aurez également appris que nous avons constitué une nouvelle unité de réserve, là encore une compagnie du Loyal Edmonton Regiment, à Yellowknife. Nous avons élargi la présence des Rangers dans tout l'Arctique à travers la force opérationnelle interarmées du nord, avec commandement national unifié et coopération avec les communautés où nous pouvons implanter des patrouilles de Rangers. Tout ce monde-là accomplit un travail absolument remarquable et très important dans le cadre de la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*.

Le sénateur Mitchell : Moi, je viens de l'Alberta. Je crois savoir que les centres de soutien aux familles sont financés en fonction de l'importance des effectifs de la Force régulière basés dans le secteur. Or, dans un endroit comme Calgary, il n'y a pas de forces régulières même s'il leur faut servir d'appui à des effectifs importants des forces de réserve que l'on déploie, qui reviennent à la base, et cetera. Je me suis laissé dire que la formule de financement ne convient guère à un secteur comme celui de Calgary. Êtes-vous au courant de ce problème?

Gen. Natynczyk: I was not aware of the problem in terms of the formula. We have just made some changes in terms of the Director of Military Family Services, and we have put them under the Director of Quality of Life, a really capable, extraordinary guy named Colonel Russ Man. I know that Calgary has a terrific Military Family Resource Centre. Again, we do part of the funding, and they also are very capable in terms of local fundraising, as are some of the other MFRCs in the country. I was not aware of the formula. I will have a look at that, and we can probably come back to you on that.

Senator Mitchell: Back to the question of procurement, there is a suggestion that there are clear Treasury Board guidelines and guidelines in your own department about full life cycle cost accounting. Clearly there is a difference of opinion about that with the minister. What do you tell your staff and your department about the interpretation of that Treasury Board guideline or your own guideline?

Gen. Natynczyk: You are well beyond my remit. I provide military advice. In terms of how the “programmatic” work, that is very much the departmental piece. The vice chief has a coordinating function, but, in terms of the authorities and accountabilities, it is well beyond the Canadian Forces.

Senator Mitchell: How are you doing with increasing the presence of women in the forces? I was very impressed when I went to Afghanistan, and I saw, in particular, just how women are integrated into the forces and how they are respected. I think you are making real progress. Do you focus on that? Is there an effort to recruit?

Gen. Natynczyk: Every time I focus on that, the women of the Canadian Forces tell me they are not happy that we are focusing on that because they do not want to be singled out. I am extraordinarily pleased with the way that the men and women of the Canadian Forces have risen to the challenge, in all the combat or humanitarian operations and the fact that I am able to see a company commander in Afghanistan, Major Eleanor Taylor, commanding a company of 150 infantryman in combat and doing an extraordinary job. I see a commander, Josée Kurtz, commanding HMCS *Halifax*, off the shores of Haiti, doing an extraordinary job. I visit the Snowbirds, get briefed by the commanding officer of the Snowbirds, and see that they are doing an extraordinary job. The one thing I have learned is that no one wants to get singled out, but the fact is that we set a benchmark that other nations kind of look to in terms of how we are moving forward as a reflection of Canadian society.

Gén Natynczyk : Je dois dire que je n'étais pas au courant du problème posé par la formule. Nous venons d'apporter des changements en ce qui concerne la Direction des services aux familles des militaires, qui relève à présent du directeur de la Qualité de vie, le colonel Russ Man, quelqu'un de très capable et de vraiment remarquable. Je sais que le Centre de ressources aux familles des militaires de Calgary est parmi les meilleurs. Là encore, nous assurons une partie du financement, et eux-mêmes se débrouillent très bien pour lever des fonds sur place, tout comme certains autres centres de ressources aux familles des militaires dans le pays. Non, je ne savais pas que la formule posait problème, mais je vais m'en occuper, et nous reviendrons sans doute vers vous à ce sujet.

Le sénateur Mitchell : J'en reviens à la passation des marchés. Je crois bien qu'il existe des directives très claires du Conseil du Trésor, mais aussi des directives émanant de notre ministère à propos de la comptabilisation des coûts applicables à l'ensemble du cycle de possession. Il y a, à l'évidence, divergence de vues avec le ministre sur ce sujet. Quelles orientations donnez-vous à votre personnel et à votre ministère pour l'interprétation des directives du Conseil du Trésor et de vos propres directives?

Gén Natynczyk : Là, vous débordez largement mon mandat, qui consiste à donner des avis et des orientations à caractère militaire. En ce qui concerne ce que j'appellerai le travail « programmatique », cela relève directement du ministère. Le vice-chef a une fonction de coordination, mais, en ce qui concerne les autorisations et l'obligation redditionnelle, cela dépasse de très loin les Forces canadiennes.

Le sénateur Mitchell : Où en êtes-vous de l'augmentation de la présence des femmes au sein des Forces canadiennes? Lorsque je me suis rendu en Afghanistan, j'ai été très impressionné. J'ai pu observer, en particulier, la façon dont les éléments féminins sont intégrés à nos forces et le respect qu'on leur porte. Je pense que vous accomplissez de véritables progrès dans ce domaine. Est-ce là une priorité?

Gén Natynczyk : Chaque fois que j'essaie d'en faire une priorité, les éléments féminins au sein de nos forces me disent qu'elles n'y tiennent pas du tout, car elles n'ont aucune envie qu'on les distingue du reste de nos personnels. Je ne peux que me féliciter de la façon dont les hommes et les femmes des Forces canadiennes ont affronté et dominé les défis, qu'il s'agisse des opérations de combat ou des interventions humanitaires. Je m'enorgueilliss aussi de savoir que nous avons un commandant de compagnie en Afghanistan, le major Eleanor Taylor, à la tête d'une compagnie de combat de 150 fantassins, qui s'acquitte magnifiquement de sa tâche. Je suis aussi fier de savoir que le NCSM *Halifax*, qui croise au large de Haïti, est commandé par une femme, Josée Kurtz, qui elle aussi accomplit sa mission de façon admirable. Il en va de même pour les Snowbirds, auxquels j'ai rendu visite : leur commandant d'unité m'a décrit leur travail, et j'ai pu constater la façon extraordinaire dont ils s'acquittent de leur tâche. Donc, même si ces personnes ne veulent pas se distinguer du reste de nos personnels, il n'en reste pas moins que nous représentons un critère de référence pour les autres pays, tout en reflétant la façon dont évolue la société canadienne.

Senator Mitchell: The chair and I, and others, were in Wainwright this summer. The exercise was remarkable. We were briefed by a colonel about the live fire exercise. In the process of that, he outlined a number of the areas that the military are considering as threats and possible future threats in the world for our Canadian military. One of the points he mentioned — I think there were six or seven that he listed — was climate change, as beginning to have an impact on where you might have wars that arise because of climate change and the pressures that that will create. How big a presence does that have in your thinking?

Gen. Natynczyk: If you look to some parts of world with drought and famine, you see how that affects that region. The situation we have in Southeast Asia, with the number of disasters, the tsunamis, and so on, shows that the world is very unpredictable. Part and parcel of this is having a force that is ready and agile. Having equipment like the C-17 has changed us. To be able to move the equivalent of five Hercules loads in one lift means that we can actually go around the world and intervene in order to help. Indeed, climate change is having an effect, but, in most of the cases, it is a humanitarian situation.

Senator Day: General Natynczyk, I wonder if you could give us a briefing on the training of special forces and just what the policy is on that. Are they being properly trained and equipped, and is that unit growing?

Gen. Natynczyk: Senator, I can say to you that you have one of the best special force capabilities globally. Again, man for man, women for women, as I mentioned a few minutes ago, the most significant capability we have is the people. The ability to recruit men and women who already have, even before they walk in the door for special forces screening, a vast amount of experience, air, land, and sea, and the ability to walk in the front door with the confidence of that — many have had a number of tours, be it in Afghanistan or elsewhere — already raises the bar significantly. The level of training that we provide them is commensurate with our closest international partners. In terms of benchmarking, we are maintaining a very high bar with the rest of them, so there is trust and confidence in interoperability working with others. We also have equipment that, in my view, is world-class.

We have created the counterterrorism mission that we have, the supporting institutions of the Canadian Special Operations Regiment, and the helicopter unit, 427 squadron, and the nuclear, biological, and chemical capability. We provide it as a package. Many of our allies who have a similar size of military to Canada's look to that as a model.

Le sénateur Mitchell : Nous nous sommes rendus, avec notre présidente et d'autres sénateurs, à Wainwright cet été et je dois dire que cela a été une expérience forte. Un colonel nous a fait un exposé sur un exercice avec tir à balles réelles. Il en a profité pour nous décrire un certain nombre de secteurs de par le monde dans lesquels nos militaires perçoivent une éventuelle menace dans l'avenir. Il nous a dressé une liste de six ou sept menaces, parmi lesquelles le changement climatique, qui pourraient créer des tensions et entraîner des guerres. Quelle place ce genre de dimension occupe-t-elle dans vos réflexions?

Gén Natynczyk : Effectivement, dans certaines régions du monde, la sécheresse et la famine, par exemple, ont sans aucun doute un impact. Je pense aussi à ce qui s'est produit en Asie du Sud-Est, avec les catastrophes naturelles comme les tsunamis et autres, qui montrent bien que la situation dans le monde est tout à fait imprévisible. Pour répondre à ces situations, il nous faut des forces prêtes à l'action et une grande agilité d'intervention. Le fait de disposer d'appareils comme le C-17 a complètement transformé nos modes opératoires, car nous pouvons, en un seul voyage, transporter à l'échelle mondiale une cargaison équivalente à celle de cinq avions Hercules pour pouvoir apporter les secours nécessaires. Je confirme donc que le changement climatique a des répercussions, mais principalement dans le domaine humanitaire.

Le sénateur Day : Général Natynczyk, pourriez-vous nous parler de la formation des forces spéciales et de votre politique dans ce domaine? Êtes-vous satisfait de leur entraînement et de leur équipement, et est-ce que les forces spéciales sont en expansion?

Gén Natynczyk : Eh bien, sénateur, je peux vous dire qu'en matière de forces spéciales, nous disposons d'une des meilleures capacités à l'échelle mondiale. Là encore, à égalité d'effectifs, qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes, notre principal atout, c'est la qualité de l'élément humain. Lors de nos campagnes de recrutement, nous voyons se présenter, au moment de la sélection pour nos forces spéciales, des personnes qui ont déjà un bagage important d'expérience, que ce soit dans le domaine terrestre, aérien ou maritime, parce que bien souvent ces personnes ont déjà été postées à plusieurs reprises en Afghanistan ou ailleurs, ce qui nous permet de placer assez haut la barre de nos exigences. Quant à l'instruction que nous leur donnons, elle est comparable à celle dispensée par nos partenaires internationaux les plus proches. Nos niveaux de référence sont donc très élevés, si bien que nous pouvons avoir une totale confiance dans notre capacité d'interopérabilité avec ces partenaires. Quant à notre équipement, d'après moi, il soutient la comparaison à l'échelle mondiale.

Je vous rappelle que nous avons créé la mission de contre-terrorisme, avec le système d'appui au Régiment d'opérations spéciales du Canada, le 427^e escadron d'hélicoptères, ainsi que la capacité nucléaire, biologique et chimique, le tout de manière intégrée. Nombre de nos alliés dont les forces militaires sont comparables aux nôtres nous prennent comme modèle.

We also have a training institution that ensures that we regenerate the kinds of experience we need for tomorrow. A lot of this stuff beyond what I have mentioned is classified, but I think Canadians would be impressed to know that they have that level of capability.

Senator Day: Because it is a small group within the forces, do the personnel that serve there have the same opportunities for advancement, or do they tend to serve for a short while — a few years — in there and then move out so that they can have the same career development as other members of the armed forces?

Gen. Natynczyk: It really made a huge transformational leap, in 2005, creating the Canadian Special Forces Command.

We are now at a level of maturity where we are seeing succession planning of leadership, the cross-pollination of taking people who have served in special forces, putting them back into conventional forces and bringing them back in again. This is having a beneficial impact across the force, air, land and sea. We are reaching a level of maturity to look at special forces as another service like army, navy, air force, which is healthy for the force.

Senator Day: I have two other short questions. There are 27,000 reservists that you have been trying to protect in terms of numbers, but you also indicated that full-time reservists would be over time and, as best you can handle it, reduced. Does that reduce the 27,000 or will you maintain that figure?

Gen. Natynczyk: We are maintaining the 27,000. One of our challenges is the number of reservists who want to join the regular force. Of the 4,500 that I am taking into the regular force this year, almost half of them are component transfers. However, we are also seeing a lot of component transfers from the regular force to the reserve. We are maintaining the 27,000 and trying to ensure they are fully trained to effective strength in the 27,000. In the regular force with the 68,000 we are trying to maintain and in fact, increase the trained effective strength.

Senator Day: Admiral, you were doing a primary reserve employment capacity study. Has that been finished and is that available for us to see?

Vice-Admiral Donaldson: It is complete. It has been circulated. I have the results. I am not sure it is ready for release. We will have to ensure that we can do that, but I will ask and as soon as we can I would be happy to.

Senator Day: Can you make it available to our clerk for circulation?

Nous avons également, en matière de formation et d'entraînement, un cadre institutionnel qui nous permet de tenir à jour l'expérience dont nous aurons besoin dans l'avenir. Bien sûr, une bonne partie des renseignements concernant ces domaines sont confidentiels, mais je pense que les Canadiens seraient très impressionnés s'ils connaissaient le niveau de capacité dont nous disposons.

Le sénateur Day : Étant donné qu'il s'agit d'un effectif restreint au sein de nos forces, est-ce que les personnels des forces spéciales ont les mêmes perspectives de promotion, ou est-ce que ces personnes se contentent de servir dans ces unités pendant quelques années, pour s'en aller ensuite ailleurs et bénéficier des mêmes perspectives de promotion que les autres membres des forces armées?

Gén Natynczyk : Nous avons accompli un véritable bond en avant en 2005, avec la création du Commandement des forces spéciales du Canada.

Notre système est aujourd'hui suffisamment mûr pour permettre de planifier le roulement des responsables et de tabler sur l'enrichissement réciproque qu'apporte l'intégration de membres des forces spéciales à d'autres unités quitte à les réintégrer par la suite dans les forces spéciales. Tout cela a beaucoup profité à nos unités aériennes, terrestres et maritimes. Nous avons atteint un niveau de maturité tel que nous pouvons considérer les forces spéciales sur un pied d'égalité avec l'armée de terre, la marine ou l'armée de l'air, ce qui est une excellente chose.

Le sénateur Day : Permettez-moi deux très brèves questions. Il y a quelque 27 000 réservistes, et vous cherchez à protéger leur effectif; néanmoins, vous avez également annoncé une réduction, progressive dans toute la mesure du possible, des effectifs de réservistes à plein temps. Allez-vous pouvoir conserver ce chiffre de 27 000 réservistes ou allez-vous le réduire?

Gén. Natynczyk : Nous allons maintenir le chiffre de 27 000 réservistes. L'une de nos difficultés tient au nombre de réservistes qui souhaitent intégrer la Force régulière. Sur les 4 500 que j'absorbe cette année au sein de la Force régulière, près de la moitié représentent des transferts d'éléments. Cependant, nous assistons également à un nombre important de transfert d'éléments de la Force régulière vers la Réserve. Nous maintenons donc le chiffre de 27 000 personnes en essayant de préserver un niveau optimal d'entraînement. Quant aux 68 000 membres de la Force régulière, nous essayons de maintenir et même de renforcer leur entraînement.

Le sénateur Day : Amiral, vous avez effectué une étude sur la capacité d'emploi de la Première réserve des forces canadiennes. Est-ce que l'étude est achevée et est-ce que nous pourrions en disposer?

Vam : L'étude est achevée et j'en connais les résultats, mais je dois aussi m'assurer de ses conditions de diffusion. Je vais donc vérifier cela et me ferai un plaisir de revenir vers vous à ce sujet.

Le sénateur Day : Pourriez-vous communiquer la documentation à notre greffier pour qu'il la diffuse?

Vice-Admiral Donaldson: I would be happy to. I do not think it has been translated yet, which is one of the things that may slow it down.

Senator Day: As well, could you provide to the clerk an explanation of the difference between cash accounting and accrual accounting and how it impacts on this re-profiling that you explained earlier? It is a very technical question, but if you could give us an example, provide that example and circulate it so we understand it.

Vice-Admiral Donaldson: I would certainly be happy to make that available in all 12 volumes, senator. It is a complicated issue, but we will try to distill it.

The Chair: Send us the executive summary.

Vice-Admiral Donaldson: We will send it to everyone in government so they understand it, too.

Senator Nolin: Last week, Lieutenant-General Beare mentioned — we were talking about the 1,300 and I was trying to understand — rebuilding that number. Can you provide us with — not today in your testimony but in writing — the makeup of that 1,300?

Gen. Natynczyk: Mission by mission.

Senator Nolin: Please.

Gen. Natynczyk: Absolutely.

Senator Nolin: My final question is on cyberdefence. The minister alluded to that. It is becoming important. It was part of the NATO strategic concept. What is in the mill in terms of thinking? The minister talked about the sensitivity of that type of security. Where is your thinking — the CF thinking — on that?

Gen. Natynczyk: I think cyber is a hugely important, emerging threat that I do not think we spend enough time on. The Canadian Forces, the Department of National Defence, we do not have the lead in government. Public Safety does. We have a responsibility for our own Canadian Forces and departmental defensive networks. With our Canadian Forces Information Operations Group, or CFIOG, and the Canadian Forces Network Operations Centre, we have capable men and women who do this business and we are putting investments into that to enhance those capabilities to defend the Canadian Forces and the Department of National Defence. At the same time, we are working with Public Safety and supporting them and supporting foreign affairs. Foreign Affairs is linking with a lot of other countries. Everyone, especially in terms of the Five Eyes community — the U.S., U.K., Australia, Canada and New Zealand — is sharing best practices because of the sensitivity of this business. We are very much in a supporting role, other than defending ourselves and the Canadian Forces in the current construct.

Vam Donaldson : Avec plaisir. Je ne pense pas que l'étude ait déjà été traduite, et cela risque donc de ralentir le processus.

Le sénateur Day : Pourriez-vous également communiquer au greffier une explication de la différence entre la comptabilité de trésorerie et la comptabilité d'exercice, et l'incidence de la reconfiguration dont vous nous avez parlé tout à l'heure? C'est une question très technique, mais nous vous saurions gré de nous donner un exemple pour nous aider à comprendre.

Vam Donaldson : Je me ferai un plaisir de vous en communiquer les 12 volumes, sénateur, parce que c'est une question compliquée, mais nous essaierons d'en extraire la substantifique moelle.

Le président : Vous pouvez nous envoyer la synthèse.

Vam Donaldson : Oui, et à beaucoup d'autres gens dans l'administration publique, ça leur sera utile également.

Le sénateur Nolin : La semaine dernière, nous parlions avec le lieutenant-général Beare de la reconstitution de l'effectif des réservistes, aujourd'hui à 1 300, et j'aimerais vous demander de nous en communiquer par écrit la composition.

Gén Natynczyk : Mission par mission?

Le sénateur Nolin : S'il vous plaît.

Gén Natynczyk : Comptez sur moi.

Le sénateur Nolin : Ma dernière question porte sur la cyberdéfense, à laquelle le ministre a fait allusion et qui devient de plus en plus importante. D'ailleurs, elle a été intégrée au concept stratégique de l'OTAN. Où en sommes-nous à ce sujet? Le ministre a expliqué qu'il s'agit d'un sujet très sensible pour la sécurité. Où en est la réflexion au sein des FC?

Gén Natynczyk : Je pense que la cybersécurité est un sujet de première importance, c'est une menace émergente à laquelle, selon moi, nous ne consacrons pas suffisamment de temps. En fait, ce ne sont ni les Forces canadiennes ni le ministère de la Défense nationale qui déterminent la position du gouvernement, mais plutôt Sécurité publique Canada. Nous, nous assumons la responsabilité des Forces canadiennes et des réseaux de défense au niveau du ministère. Nous avons, au sein du Groupe des opérations d'information des Forces canadiennes (CFIOG) et du Centre des opérations réseaux des Forces canadiennes, des hommes et des femmes très capables qui se consacrent à cette question, et nous investissons dans ce secteur afin de renforcer les capacités de défense des Forces canadiennes et du ministère de la Défense nationale. Parallèlement, nous collaborons avec les responsables de Sécurité publique Canada et nous leur apportons un appui, ainsi qu'aux services des Affaires étrangères. Je vous rappelle que le ministère des Affaires étrangères maintient des relations avec un grand nombre d'autres pays. Compte tenu du caractère sensible de la question, nous faisons un échange de bonnes pratiques, notamment au sein de la communauté des *Five-Eyes*, je veux dire États-Unis, Royaume-Uni, Australie, Canada et Nouvelle-Zélande. Dans le contexte actuel, hormis notre propre défense et celle des Forces canadiennes, nous jouons surtout un rôle d'appui.

Jill Sinclair, Assistant Deputy Minister (Policy), National Defence: I think you have captured it. It is an area that requires absolute connection between government departments and also between and amongst allies to ensure we have comprehensive cover. One thing I would add is that NATO has taken this on as a mission task. We have the NATO Centre of Excellence in Tallinn, Estonia, where NATO allies are trying to think how you protect the NATO systems themselves and how we help make allies more robust in terms of dealing with cyber threats.

Senator Nolin: Maybe we should study that more.

The Chair: It is on our list.

Senator Nolin: You have a long list.

Gen. Natynczyk: We have appointed a director general of cyber, who is Brigadier-General Greg Loos, former commander of the CFIOG, so he has a great depth in this kind of business. We established this — as we did with the Director General Space last year — in order to lead what is appropriate in terms of structure. I know the comment was made before in terms of a cybercommand down south. We have asked the general to scope out what is appropriate from a Canadian Forces standpoint, given the mission sets that the Government of Canada has assigned to us.

Senator Nolin: In terms of the link with our partners internally, so we have to do that. Thank you.

The Chair: Thanks. I would like to take advantage of our other witnesses here today to ask a brief question of Rear-Admiral Lloyd, Chief of Force Development. What do you do in order to develop the capabilities of what the force will need to have relevant, operationally responsive and tactically decisive. We have the rhetoric here. What is your toughest job right now?

Rear-Admiral Ron Lloyd, Chief of Force Development, National Defence: Thank you for the question. The toughest job right now is quite clearly that we need to understand the future security environment in terms of where it is. We expect that the Canadian Forces will be deployed on behalf of Canadians over the next decade or two. In terms of understanding that environment, we then take a look at the six missions that are articulated in the Canada First Defence Strategy, having an understanding of what capabilities will be required to be successful in those operations.

Then what we aim to do is take a look at the fiscal framework in which we are working and then we marry those two in order to provide senior leadership, decision quality information in terms of understanding what the best defence, DND/CF team would look like moving forward. That is essentially the job that I am responsible for to the chief. Also as he indicated in terms of DG

Jill Sinclair, sous-ministre adjointe (Politiques), Défense nationale : Je crois que vous avez parfaitement compris qu'il s'agit d'un domaine dans lequel il doit y avoir une liaison très étroite entre les ministères gouvernementaux, mais aussi entre alliés, afin d'assurer une couverture sans failles. Je voudrais ajouter que l'OTAN considère à présent la cyberdéfense comme l'une de ses missions. Les pays membres de l'OTAN ont créé le Centre d'excellence OTAN de Tallinn, en Estonie, où on réfléchit à la façon de protéger les systèmes OTAN eux-mêmes et de renforcer les défenses des alliés face aux cybermenaces.

Le sénateur Nolin : Peut-être devrions-nous approfondir la question nous-mêmes.

La présidente : C'est sur notre liste.

Le sénateur Nolin : C'est une bien longue liste.

Gén Natynczyk : Nous avons justement nommé un directeur général pour la cybersécurité. Il s'agit du brigadier-général Greg Loos, ancien commandant du CFIOG, qui a une connaissance approfondie de ce domaine. Nous avons créé ce poste, comme nous l'avons fait l'an dernier pour le directeur général du secteur spatial, de manière à définir de façon proactive ce qui convient comme structure. Je sais que l'on a déjà parlé d'un cybercommandement qui serait installé dans le sud. Nous avons demandé au général de définir ce qui conviendrait aux Forces canadiennes, compte tenu des ensembles de mission que nous a assignés le gouvernement du Canada.

Le sénateur Nolin : Il s'agit en effet de définir le lien interne avec nos partenaires. Je vous remercie.

La présidente : Merci. Je voudrais profiter de la présence de nos autres témoins pour poser une question rapide au contre-amiral Lloyd, chef de développement des Forces. Qu'est-ce que vous entreprenez afin de développer les capacités nécessaires pour que nous disposions d'une force répondant aux besoins, réactive au plan opérationnel et capable de faire la différence au plan tactique? De façon concrète, je voudrais savoir quelle est, à l'heure actuelle, votre tâche la plus difficile.

Contre-amiral Ron Lloyd, chef de développement des Forces, Défense nationale : Je crois que la tâche la plus difficile consiste indubitablement, aujourd'hui, à déterminer les pôles géographiques critiques du futur contexte de sécurité. Nous pensons que les Forces canadiennes seront déployées au nom du pays au cours de la prochaine ou des deux prochaines décennies. Pour pouvoir comprendre ce contexte, nous prenons en compte les six missions qui sont dans la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*, afin de déterminer quelles capacités seront nécessaires pour mener ces opérations à bien.

Ensuite, nous examinons le cadre budgétaire dans lequel nous opérons, afin de le faire cadrer avec les considérations précédentes et fournir à nos dirigeants des informations de qualité pour une prise de décisions propre à assurer la meilleure défense, je veux dire la configuration de l'équipe MDN/FC dans l'avenir. C'est la tâche principale que j'accomplis pour le compte du chef. De plus,

Space and DG Cyber, developing that capability, understanding where we are today and where we need to go. Both of those officers work for me in terms of understanding future force development.

The Chair: Do you work through scenarios to figure out what the configurations would be and what you would need?

Rear-Admiral Lloyd: In terms of each of those missions we have just finished a round of analysis. My team is led by Colonel Sam Michaud and Colonel Mike Rouleau — working hand in glove with the army, navy, air force, and special operating forces — have completed an analysis of about 3,500 hours where we take a look at individual missions, courses of action that we might undertake as a country to understand the strengths and weaknesses of various force packages. Understanding those weaknesses, I think we are able to understand risks and once you have put together a force package you need to understand the strategic risk. Is it policy compliant, in terms of affordability?

Then you have the operational risks in terms of force employment, force readiness challenges in terms of understanding what would be the best value for money, as the chief articulated. At the end of the day that is what it is all about: understanding trade space and decision space in order to ensure that the forces we posture — not in the next five years, but in terms of readiness tomorrow — to ensure the men and women have the capabilities required to be successful to the end of this decade and the beginning of the next.

The Chair: I want to put the same question to ADM Sinclair. What is your biggest policy nut to crack?

Ms. Sinclair: I think coherence, because in the environment that the admiral and the chief have described, with the complexity of the world and the uncertainty of the international environment, it is all about making sure that we have coherence as a whole of defence team, a whole of government team. I think there was a question about that before. We are learning the lessons of operations in complex situations like Afghanistan. There is also making sure we are coherent with our friends and allies too, because it is the seams and the gaps that will bite you. I think that is my biggest challenge.

The Chair: To the chief warrant officer, I know you deal with a lot of human personnel issues on this, too. What is out there for you?

Chief Petty Officer 1st Class Robert Cléroux, Canadian Forces Chief Warrant Officer, National Defence: I am the principal non-commissioned adviser to the Canadian Forces through the Chief of the Defence Staff, and my primary responsibility is to advise the CDS on all manner of issues and concerns relating to welfare and morale and development and deployment of our non-

comme il l'a indiqué concernant le directeur général Espace et le directeur général Cybermenace, il faut développer cette capacité, faire le point de la situation et définir des orientations. Ces deux officiers collaborent avec moi pour mieux définir les voies du développement de la force dans l'avenir.

La présidente : Est-ce que vous utilisez des scénarios prospectifs pour fixer les configurations nécessaires?

Cam Lloyd : Nous venons de terminer un cycle d'analyse pour chacune de ces missions. Mon équipe est dirigée par le colonel Sam Michaud et par le colonel Mike Rouleau, qui travaillent en étroite collaboration avec l'armée de terre, la marine et l'armée de l'air, ainsi que les forces spéciales. Ils ont achevé une analyse d'environ 3 500 heures portant sur chacune des missions et des plans d'action que nous pourrions adopter, en tant que pays, pour bien comprendre les points forts et les points faibles des différents assemblages de forces. Une fois appréhendées les faiblesses, je crois que nous sommes mieux placés pour évaluer les risques, et une fois la force assemblée, il faut s'interroger sur la nature du risque stratégique et se demander, enfin, si le résultat obtenu est conforme à la politique budgétaire.

Il faut ensuite analyser les risques opérationnels sous l'angle de l'emploi de la force et des difficultés de la disponibilité opérationnelle afin de rationaliser l'emploi des crédits, comme l'a expliqué le CEMD. En fin de compte, cela se ramène à définir la marge de négociation et la fourchette décisionnelle afin de s'assurer que les forces que nous aurons ainsi constituées — non pas pour dans cinq ans, mais pour être prêtes à l'action dès demain — les hommes et les femmes que nous allons déployer, auront les capacités nécessaires pour opérer avec succès jusqu'à la fin de cette décennie et le début de la prochaine.

La présidente : Je voudrais poser la même question à la SMA Sinclair. Quelle est votre principale difficulté, au plan des orientations générales?

Mme Sinclair : Je crois que c'est la cohérence, parce que, comme l'ont décrit l'amiral et le CEMD, nous vivons dans un monde complexe et dans un contexte international marqué par l'incertitude. C'est pourquoi nous devons surtout veiller à la cohérence de l'ensemble de notre équipe de défense, une cohérence à l'échelle gouvernementale, comme on l'a déjà dit je crois. Nous nous attachons à tirer des enseignements des opérations engagées dans des situations complexes comme l'Afghanistan, mais nous devons aussi veiller à la cohérence avec nos amis et nos alliés, car le manque d'unité ne pardonne pas. Je crois que c'est cela le principal défi à relever.

La présidente : Je m'adresse à présent à l'adjutant-chef. Je sais que vous devez aussi affronter toute une série de problèmes liés aux ressources humaines. En quoi consiste votre mission?

Premier maître de 1^{re} classe Robert Cléroux, adjudant-chef des Forces canadiennes, Défense nationale : Je suis le principal sous-officier occupant un rôle de conseiller auprès des Forces canadiennes par le truchement du chef d'état-major de la Défense, et ma principale responsabilité est de conseiller ce dernier sur toutes sortes de questions et de problèmes liés au bien-être et au moral,

commissioned members. As the CDS said in his opening remarks, I do believe that morale is very good out there, but our troops are worried. The cuts with strategic review and deficit reduction action plan have them worried about what cuts are coming next. My primary concern is communicating with our men and women, managing the expectations and trying to find out how morale is doing throughout the forces.

The Chair: But your sense is that it is good despite this uncertainty?

CPO1 Cléroux: Morale is good. People want to deploy. They are keen on all the operations we are in. I just hope that if there are further cuts coming, that they are announced quickly and we can deal with them.

The Chair: Major-General Vance, if you would not mind, the big strategic issues, one or two things on your plate.

Maj.-Gen. Vance: As the director of the joint staff, we are the CDS's principal operations staff to support him as he commands and controls the Canadian Forces. Unlike other armed forces, our chief of defence is also the commander in chief in terms of operations. He is our CENTCOM, our AFRICOM, all our "coms," so he gets that support. In those other constructs, the head of AFRICOM reports directly to the president, for example. Our chief reports to the head of our government directly. We support him.

Madam chair, we look at a zero to three-year horizon and provide advice to the CDS and support decision making once government has identified something for the Canadian Forces to do. We try to put the best possible packages together, costed. We try to understand the operational effects and the likely end states and exit strategies. We provide this to the CDS. He adds his considerable experience to it, and then that gets briefed up and decisions are made.

I would refer to what Jill Sinclair said. It is a complex world, and therefore we are trying to put together the moving parts in a complex world so that it is coherent, is the best possible outcome, not only for the safety and protection and operational effectiveness of our troops but also for mission success. All of that is a challenge. Today, you need only open the newspaper to see that Middle East, we are paying attention. We are concerned where there is conflict and tension in the world that may or may not involve Canadians, but we watch it closely. Ms. Sinclair watches it closely. Ultimately, what keeps me up at night is

ainsi qu'au développement et au déploiement des personnels n'ayant pas atteint le grade d'officier. Comme l'a dit le chef d'état-major dans ses propos liminaires, je reste convaincu que le moral est excellent sur le terrain, mais nos soldats s'inquiètent tout de même. Compte tenu des compressions découlant de l'examen stratégique et du plan d'action pour la réduction du déficit, ils craignent de futures compressions budgétaires. C'est pourquoi je m'attache principalement à communiquer avec les hommes et les femmes qui composent notre force, afin de moduler leurs attentes et d'essayer de suivre l'évolution du moral de nos troupes.

La présidente : Et vous pensez que le moral reste bon, en dépit de l'incertitude?

Pm 1 Cléroux : Oui, le moral est bon et les gens veulent être déployés sur le terrain, ils souhaitent participer à toutes les opérations dans lesquelles nous sommes engagés. J'espère simplement que, s'il doit y avoir d'autres compressions, elles seront annoncées rapidement et que nous pourrions y faire face.

La présidente : Major-général Vance, si vous le permettez, j'aimerais savoir quels sont les principaux problèmes stratégiques qui vous préoccupent.

Mgén Vance : En tant que directeur de l'état-major interarmées, nous sommes le principal soutien opérationnel du chef d'état-major dans ses fonctions de commandement et de contrôle des Forces canadiennes. Contrairement aux autres forces armées, notre chef de la défense est également commandant en chef des opérations. Donc, en tant que CENTCOM, ou AFRICOM, enfin tous les « com », il bénéficie de ce soutien. Dans des contextes autres que le nôtre, le chef d'AFRICOM relève directement du président, par exemple. Notre chef, lui, relève directement du gouvernement, et nous lui apportons notre soutien.

Madame la présidente, notre horizon va de zéro à trois ans, et notre rôle consiste à conseiller le CEMD et à appuyer le processus décisionnel une fois que le gouvernement a assigné leur mission aux Forces canadiennes. Nous essayons de constituer le meilleur ensemble de forces possible, chiffres à l'appui, et de déterminer les effets opérationnels ainsi que l'état final probable et la stratégie de sortie. Une fois que nous avons communiqué cela au CEMD, il y ajoute sa propre expérience, qui est considérable, et c'est ensuite transmis en haut lieu, là où sont prises les décisions.

Je voudrais revenir à ce que disait Jill Sinclair : nous vivons dans un monde complexe, et c'est pourquoi nous essayons, dans ce contexte mouvant, d'assembler différentes pièces en un tout cohérent avec le meilleur résultat possible, non seulement pour assurer la sécurité, la protection et l'efficacité opérationnelle de nos troupes, mais aussi pour obtenir le succès de la mission, et ce n'est pas facile. Il vous suffit, aujourd'hui, d'ouvrir le journal pour comprendre que notre attention est focalisée sur le Moyen-Orient. Lorsqu'il y a conflit ou tension dans le monde, nous suivons cela de près, que cela risque ou non d'impliquer le Canada. Je peux vous

making certain that if the CDS says, as a result of a prime ministerial pull, we go, to make sure we have everything in place so we are there. That is what we do.

The Chair: I want to thank you all, General Natynczyk and your team. Those of us in this room today are the safest Canadians on the planet because we have the brain trust here. We are pleased. We do appreciate your time and your insight. A large part of this is for people to understand what you all do, all these moving parts and how they work together. I appreciate you taking the time and the frankness of the discussion today.

We will take a brief adjournment and come back with committee business.

(The committee continued in camera.)

(The committee resumed in public.)

The Chair: Could I have a motion of approval for this budget?

Senator Manning: So moved.

The Chair: And seconded?

Senator Dallaire: Seconded.

The Chair: Thank you very much. I will table this in the chamber ASAP, like maybe tomorrow.

Josée Thérien, Clerk of the Committee: It has to go before the Internal Economy Committee first.

The Chair: Thank you, ladies and gentlemen. That is it. We will adjourn and then have a steering committee meeting.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Monday, May 7, 2012

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4 p.m. to examine and report on Canada's national security and defence policies, practices, circumstances and capabilities (topic: NATO Summit); and on the status of, and lessons learned during, Canadian Forces operations in Afghanistan.

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Ladies and gentlemen, I am going to bring this meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence to order. We have a very busy agenda today. We will be looking at the upcoming NATO meetings and the Strategic Concept there. We will be talking about cybersecurity with three

dire que Mme Sinclair suit tout cela de près. Quant à moi, ce qui mord sur mon temps de sommeil, c'est de vouloir m'assurer que, si le CEMD nous dit, suite à une décision du premier ministre, « On y va! », je veux être sûr que tout est bien en place pour que nous puissions y aller. C'est cela notre mission.

La présidente : Général Natynczyk, je vous remercie ainsi que toute votre équipe. Je pense qu'il n'y a pas de Canadiens plus en sécurité que nous, qui nous trouvons dans cette salle, puisque nous avons le plaisir d'être en présence des cerveaux qui assurent cette sécurité. Nous vous sommes reconnaissants du temps que vous nous avez consacré et des perceptions que vous nous avez fait partager. Cela aide à comprendre en quoi consiste votre tâche d'assemblage de toutes ces pièces et la façon dont elles s'imbriquent. Je vous remercie du temps que vous nous avez consacré et de la franchise de vos propos.

Nous allons suspendre brièvement la séance et nous réunir à nouveau pour traiter des activités du comité.

(La réunion se poursuit à huis clos.)

(La réunion reprend en public.)

La présidente : Puis-je avoir une motion d'approbation de ce budget?

Le sénateur Manning : Je propose la motion.

La présidente : Quelqu'un pour l'appuyer?

Le sénateur Dallaire : J'appuie la motion.

La présidente : Merci beaucoup, je la déposerai à la Chambre dès que possible, peut-être dès demain.

Josée Thérien, greffier du comité : Il faut d'abord la soumettre au Comité de la régie interne.

La présidente : Mesdames et messieurs je vous remercie, la séance est levée. Nous allons tenir la réunion du comité directeur.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le lundi 7 mai 2012

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 16 heures pour réaliser une étude et faire rapport sur les politiques, les pratiques, les circonstances et les capacités du Canada en matière de sécurité nationale et de défense (sujet : Sommet de l'OTAN), ainsi que sur l'état des opérations des Forces canadiennes en Afghanistan et les leçons retenues de ces opérations.

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Mesdames et messieurs, je déclare ouverte la séance du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Aujourd'hui, nous avons un ordre du jour chargé. Nous allons nous pencher sur les prochaines réunions de l'OTAN et sur le Concept stratégique qui y sera examiné. Nous parlerons ensuite de

experts, and we will continue our look at lessons learned from Afghanistan and talk today to the people from CIDA to get their views on a whole-of-government approach on these missions.

We will begin, as I say, with the issue of NATO. In just 13 days, the NATO heads of government, including Prime Minister Harper, will gather for a key summit in Chicago. On the table is the future direction of NATO and its new Strategic Concept, including how to reaffirm the alliance's commitment to Afghanistan after 2014, how to deal with shrinking defence budgets among member nations and how to partner with non-NATO countries in future missions and endeavours. These are just a few of the issues, I might add. We will also hear, I hope, lessons learned both from the successes and the failures in Afghanistan and Libya.

With us from Washington today is Dr. Stephen Flanagan, who holds the Henry A. Kissinger Chair in diplomacy and national security at the Center for Strategic and International Studies. Dr. Flanagan's CV is long and very distinguished, and I hope you will read it on your own time or I would be here for an hour just reciting the accomplishments.

As it relates to our subject today, I will note that in the decade after the Cold War he held several senior U.S. government positions where he helped develop the U.S. post-Cold-War strategy including at the National Security Council in the state department. From 2009 to 2010, Dr. Flanagan was the lead adviser to former Secretary of State Madeleine Albright when she chaired the group of experts helping develop the new NATO Strategic Concept.

Welcome to you, Dr. Flanagan. I understand you have some opening remarks.

Stephen Flanagan, Kissinger Chair in Diplomacy and National Security, Center for Strategic and International Studies, as an individual: Yes, Madam Chair. Thank you very much for that gracious introduction. Honourable senators, I appreciate this opportunity to discuss NATO's Chicago summit with you. I thought it might be useful to offer some brief opening remarks just to set the stage, and then I look forward to taking your questions.

I have submitted a longer statement for the record that elaborates on some of these but, if it is agreeable, I propose to offer a brief assessment of the strategic context of this summit and then offer some perspectives on the outcomes that I think we can expect in the three principal elements of the summit agenda, Afghanistan, military capabilities and partnerships, and consider some of their implications for the trans-Atlantic relationship.

The Chair: Please go ahead, yes.

cybersécurité avec trois experts et nous continuerons à examiner les leçons tirées de notre expérience en Afghanistan, en plus d'entendre le point de vue de représentants de l'ACDI au sujet de l'approche pangouvernementale dans le cadre de telles missions.

Comme je viens de le dire, nous allons commencer par l'OTAN. Dans 13 jours tout juste, les chefs de gouvernement des pays de l'OTAN, dont le premier ministre Harper, se réuniront dans le cadre d'un important sommet à Chicago. L'ordre du jour de ce sommet porte sur l'orientation future de l'OTAN et sur son nouveau concept stratégique, y compris la façon dont l'Alliance va s'y prendre pour réaffirmer son engagement en Afghanistan après 2014, comment faire face à la décroissance des budgets que les nations membres consacrent à la défense et comment elle va s'associer à des pays non membres de l'OTAN au cours de prochaines missions et entreprises. Je dois préciser qu'il s'agit là uniquement de quelques-unes des questions examinées. J'espère que nous passerons également en revue les leçons à tirer des succès et des échecs en Afghanistan et en Libye.

Nous accueillons depuis Washington M. Stephen Flanagan, titulaire de la chaire Henry A. Kissinger en diplomatie et sécurité nationale du Center for Strategic and International Studies. Le CV de M. Flanagan est long et impressionnant, et j'espère que vous en ferez personnellement la lecture car si je devais faire la liste de toutes ses réalisations, j'en aurais sans doute pour une heure.

Étant donné que ces renseignements sont pertinents au sujet que nous étudions aujourd'hui, je préciserai pendant la décennie qui a suivi la guerre froide, M. Flanagan a occupé divers postes au sein du gouvernement des États-Unis où il a contribué à élaborer la stratégie américaine de l'après-guerre froide au National Security Council du Département d'État. De 2009 à 2010, M. Flanagan a agi à titre de conseiller auprès de l'ancienne secrétaire d'État Madeleine Albright alors qu'elle présidait le groupe d'experts de l'OTAN qui a défini le nouveau Concept stratégique de l'OTAN.

Bienvenue, monsieur Flanagan. Je crois que vous souhaitez nous présenter un exposé.

Stephen Flanagan, chaire Kissinger en diplomatie et sécurité nationale, Center for Strategic and International Studies, à titre personnel : Oui, madame la présidente. Je vous remercie de votre aimable présentation. Honorables sénateurs, je vous remercie de me donner l'occasion de vous parler du Sommet de l'OTAN à Chicago. J'ai pensé qu'il serait utile de vous présenter un bref exposé afin de planter le décor. Par la suite, je serai heureux de répondre à vos questions.

J'ai déposé un mémoire plus long dans lequel je disserte sur ces mêmes sujets, mais si vous le permettez, je propose de vous présenter une brève évaluation du contexte stratégique de ce sommet et de vous donner une idée des résultats que nous pouvons, je pense, espérer relativement aux trois éléments principaux à l'ordre du jour du Sommet, en l'occurrence l'Afghanistan, les capacités militaires et les partenariats, et étudier certaines de leurs conséquences sur la relation transatlantique.

La présidente : Allez-y, je vous en prie.

Mr. Flanagan: Thank you. I think the vision and mission statement articulated in the Strategic Concept — *Active Engagement, Modern Defence*, as it was so called — adopted at the November 2010 Lisbon summit remain valid. The Chicago summit should illustrate the alliance is implementing that vision and delivering on other Lisbon commitments.

Given the dramatic changes in the international environment and fiscal circumstances in both Europe and North America over the intervening 18 months, I think allied leaders need to adjust NATO strategy to cope with these shifts.

I think also, in broad stroke, the Chicago summit also needs to reaffirm both sides of the trans-Atlantic relationship. European governments should show that they are taking serious steps to staunch the declines in their national defence spending. With European leaders also concerned that the United States is turning its attention to East Asia and the Pacific, President Obama should reaffirm that Europe will remain Washington's partner of choice for the foreseeable future.

If I can be so bold to say, I think a similar statement from Prime Minister Harper would give this commitment a stronger North American character.

Let me turn to what I think we could consider a successful outcome, albeit not necessarily a robust outcome but certainly some measure of success in the three key areas. First, of course, as the chair alluded to, is the whole question of Afghanistan, coming up with a credible commitment for assisting Afghanistan in maintaining its security through the transition to an Afghan lead in addressing its own security in 2014 and beyond.

Twenty-three nations have signed on to a coalition of committed contributors to fund the Afghan security forces after 2014. It is unclear whether all allied governments will hold to this 2014 transition date. As we know with the election of François Hollande to the French presidency, he said during the campaign that he would remove French forces, a little over 3,300, out of Afghanistan later this year.

So, too, the scope of the NATO training and assistance programs in Afghanistan after 2014 is uncertain. Most allies have not met their pledges to the NATO training mission in Afghanistan over the past four years, so their willingness to do so after the withdrawal of the larger ISAF presence, when the residual forces, those trainers who remain behind, will be even more dependent on the Afghan forces for their security seems to be dubious.

M. Flanagan : Merci. Je pense que la vision et l'énoncé de mission exposés dans le Concept stratégique — *Engagement actif, défense moderne*, comme on l'appelle — adopté en novembre 2010 au Sommet de Lisbonne, demeurent toujours valables. Le Sommet de Chicago doit illustrer que l'Alliance met réellement en application cette vision et procède à la mise en œuvre d'autres engagements pris à Lisbonne.

Je pense que les dirigeants des nations alliées doivent ajuster la stratégie de l'OTAN afin de tenir compte des changements profonds qui sont intervenus dans l'environnement international et des situations fiscales qu'ont connues l'Europe et l'Amérique du Nord au cours des 18 mois qui ont séparé les deux sommets.

Je crois par ailleurs que, de manière générale, le Sommet de Chicago doit réaffirmer les deux aspects de l'engagement transatlantique. Les gouvernements européens devraient démontrer qu'ils prennent des mesures sérieuses pour ralentir l'érosion des crédits qu'ils consacrent à la défense nationale. Parallèlement, les dirigeants européens craignant que les États-Unis tournent leur attention vers l'Extrême-Orient et le Pacifique, le président Obama ferait donc bien de réaffirmer que l'Europe restera le partenaire de choix de Washington dans un avenir rapproché.

Si je peux me permettre, je pense qu'une déclaration analogue de la part du premier ministre Harper permettrait de renforcer cet engagement de l'Amérique du Nord.

J'aimerais maintenant évoquer les résultats positifs qui ne sont pas encore nécessairement totalement confirmés, mais qui représentent malgré tout un certain succès dans trois secteurs différents. Le premier, comme l'a signalé la présidente, est l'intervention en Afghanistan et l'engagement crédible de l'Alliance à appuyer l'Afghanistan pendant le transfert des responsabilités en matière de sécurité à un gouvernement afghan qui sera en mesure d'assurer sa propre sécurité en 2014 et au-delà.

Vingt-trois nations se sont engagées à participer à une coalition de contributeurs déterminés pour financer les forces de sécurité afghanes après 2014. Il reste à savoir si tous les gouvernements alliés maintiendront la date de 2014 pour le transfert des responsabilités. Nous savons que François Hollande, le président français nouvellement élu, a déclaré pendant sa campagne électorale qu'il procédera au retrait d'un peu plus de 3 300 soldats français de l'Afghanistan à la fin de cette année.

Par conséquent, la portée des programmes de formation et d'aide de l'OTAN en Afghanistan après 2014 est incertaine. La plupart des alliés n'ont pas respecté leurs promesses à l'égard de la mission de formation de l'OTAN en Afghanistan au cours des quatre dernières années. C'est pourquoi, leur volonté de le faire après le retrait de la plus grande partie des troupes de la FIAS, lorsqu'il ne restera plus que la présence limitée des formateurs qui demeureront là-bas, et qu'ils dépendront davantage des forces afghanes pour assurer leur sécurité, semble suspecte.

Second, we need a long-term strategy for enhancing allied defence planning and integration, along with some flagship initiatives and a detailed implementation plan to ensure that NATO has the critical military capabilities it needs for collective defence at addressing emerging security challenges.

Given the tight fiscal realities, allied agreed at Lisbon to achieve a more efficient use of defence resources through enhanced defence planning, multinational development of capabilities and broad reforms of NATO structures.

Last year, Secretary General Rasmussen began a campaign for what was called “smart defence” to get more value and effect from available resources through better prioritization, multinational cooperation and specialization.

In February, U.S. Secretary of Defence Panetta called on his fellow ministers to develop a long-term plan to achieve the forces that the alliance should have by the end of the decade — what he called NATO force for 2020.

I think a successful summit should endorse a package of these three main things: those concepts of smart defence and a vision for 2020, including a package of multinational projects that addresses the critical capability shortfalls; several longer term multinational projects to include missile defence, the alliance ground surveillance reconnaissance package and air policing, particularly for the Baltic states; and it should also address some strategic projects for the longer term, for 2020, to enhance joint intelligence, surveillance and reconnaissance and perhaps some areas of sustainment for air operations, air-to-air refueling and the like.

Given the political and fiscal constraints confronting European governments, I think such a package strikes me as about the best that could be achieved, and it would also encourage allies to work in a more integrated fashion to maintain NATO’s current level of ambition.

Last, on the partnership agenda, I think this is perhaps the least-developed part of the Chicago agenda that we can see from the outside. I think the alliance is prepared to take some concrete steps to strengthen NATO’s diverse network of partners around the globe. The Strategic Concept notes that in today’s complex global security environment, partnerships with other nations, regional and international organizations and many non-governmental organizations have become essential for NATO’s success.

In April 2011, allied foreign ministers approved some measures to allow NATO to work on, as they said, “more issues with more partners in more ways” — the so-called Berlin package of initiatives. Further development of NATO’s partnerships with Russia has been hampered by a lack of progress on the missile

Deuxièmement, nous avons besoin d’une stratégie à long terme en vue d’améliorer la planification et l’intégration de la défense des alliés, ainsi que quelques initiatives phares et un plan de mise en œuvre détaillé, afin d’assurer que l’OTAN dispose des capacités militaires dont elle a absolument besoin pour assurer la défense collective et faire face aux nouveaux défis en matière de sécurité.

Compte tenu de ces réalités financières contraignantes, les alliés ont convenu à Lisbonne d’utiliser plus efficacement les ressources militaires grâce à une planification améliorée de la défense, au développement des capacités multinationales et à de vastes réformes des structures de l’OTAN.

L’an dernier, le secrétaire général de l’OTAN, M. Rasmussen, a lancé une campagne en faveur d’une « défense intelligente » pour accroître la valeur et l’efficacité des ressources disponibles grâce à une meilleure définition des priorités, la coopération multinationale et la spécialisation.

En février, le secrétaire à la défense, M. Panetta a demandé à ses collègues l’élaboration d’un plan à long terme visant les forces militaires dont devrait disposer l’Alliance d’ici la fin de la décennie — les forces de l’OTAN pour 2020, selon ses propres termes.

Je pense qu’un sommet réussi permettrait d’obtenir l’aval des alliés à propos des trois éléments principaux suivants : les concepts de défense intelligente et une vision pour 2020, y compris un ensemble de projets multinationaux qui remédient aux manques à gagner en matière de capacité critique; plusieurs projets multinationaux à long terme qui englobent la défense antimissile, la surveillance terrestre de l’Alliance et la police aérienne, en particulier pour les États de la Baltique; et il devrait par ailleurs se pencher sur des projets stratégiques à plus long terme, pour 2020, afin d’améliorer le renseignement interarmées, la surveillance et la reconnaissance et peut-être certains secteurs des opérations aériennes de soutien telles que le ravitaillement en vol.

Compte tenu des contraintes politiques et financières auxquelles sont confrontés les gouvernements européens, un tel ensemble de projets m’apparaît comme étant le meilleur objectif réalisable, et j’encourage tous les alliés à travailler de façon plus intégrée afin de maintenir le niveau actuel d’ambition de l’OTAN.

Enfin, les partenariats semblent constituer la partie la moins développée de l’ordre du jour de Chicago, tout au moins d’après ce qu’on peut en juger de l’extérieur. Je crois que l’Alliance est prête à prendre des mesures concrètes pour renforcer le réseau des divers partenaires de l’OTAN dans le monde. Le Concept stratégique indique que dans l’environnement de sécurité complexe qui existe actuellement à l’échelle mondiale, les partenariats avec d’autres pays, des organisations régionales et internationales, et de nombreuses organisations non gouvernementales, sont devenus essentiels à la réussite de l’OTAN.

En avril 2011, les ministres des affaires étrangères de l’Alliance ont approuvé certaines mesures devant permettre à l’OTAN de « travailler avec plus de partenaires, sur plus de questions et de manière plus diversifiée » — ce qu’on appelle l’ensemble d’initiatives de Berlin. L’absence de progrès dans le dialogue sur

defence dialogue, even as cooperation on Afghanistan has continued. So there will not be a NATO/Russia council meeting in Chicago, but Russia has been invited to participate in the meeting of the ISAF contributors.

One other concept under consideration is to find ways to work more effectively with the core partners, i.e., those partners that have made sustained contributions to allied operations, particularly in Afghanistan. I understand that there are plans to have a meeting with at least 13 of those countries that have been among those key contributors.

There is an opportunity to leverage the success of NATO's cooperation with Arab partners in dealing with the Libyan crisis and in continuing cooperation with Mediterranean states on maritime security. We can find ways to deepen these partnerships and perhaps coordinate trans-Atlantic support to security sector reforms in the Middle East and North Africa.

There are several carryover issues from Lisbon for which there remains insufficient political consensus among the allies to move forward in Chicago, including the deterrence and defence posture review and further enlargement of NATO's membership. I expect the summit to provide some clear guidance on both those issues.

Thank you, Madame Chair and members of the committee, for this opportunity to present a few opening framing remarks; and I look forward to your questions.

The Chair: Thank you, Mr. Flanagan. Can you characterize your state of mind for an alliance with so many members that can neither pay nor play. Are you optimistic about this gathering?

Mr. Flanagan: Although we are concerned about some of our European allies, others of them have done well in maintaining their defence capabilities, even in difficult fiscal circumstances. I remain optimistic, but we will not see any expansion of defence spending. However, we may see efforts to staunch the slide that has continued over the last decade. The European allies spend an enormous amount of money on defence but not wisely. A number of governments realize that. This will require some compromise on sovereignty. They will have to accept different ways of doing business. There have been some of these discussions in the last few months. I have had an opportunity to participate in some sessions with the NATO Allied Command Transformation on Smart Defence. I see signs that a number of allies are willing to think about and make strong commitments to doing business differently. Certainly, we will not see any expansion of or improvements in defence spending, but we can staunch the slide.

The Chair: You have raised interesting points.

la défense antimissile a nui à l'avancement des partenariats de l'OTAN avec la Russie, même si la collaboration à propos de l'Afghanistan s'est poursuivie. Il n'y aura donc pas de réunion du conseil OTAN-Russie à Chicago, mais la Russie a été encouragée à participer à la réunion avec les contributeurs à la FIAS.

Un autre concept fait l'objet d'un examen, celui de trouver des moyens de travailler plus efficacement avec les partenaires de base, c'est-à-dire ceux qui ont contribué de manière soutenue aux opérations interalliées, en particulier en Afghanistan. Je crois qu'il est question d'une réunion avec au moins 13 de ces pays qui ont été des contributeurs principaux.

Il sera également possible de miser sur la réussite de l'OTAN dans le cadre de sa collaboration avec ses partenaires arabes pour résoudre la crise libyenne et sa collaboration continue avec les États méditerranéens en matière de sécurité maritime. Il est possible de trouver des moyens d'approfondir ces partenariats et peut-être de coordonner un soutien transatlantique des réformes dans le secteur de la sécurité dans les États du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord.

Il y a plusieurs questions soulevées à Lisbonne pour lesquelles le consensus politique des alliés demeure insuffisant pour permettre d'aller de l'avant à Chicago, notamment l'examen de la posture de dissuasion et de défense et un élargissement des pays membres de l'OTAN. Je suppose que le sommet permettra d'apporter des précisions à ce sujet.

Je vous remercie, madame la présidente, ainsi que les membres du comité, de m'avoir donné l'occasion de présenter quelques observations préliminaires; je suis prêt à répondre à vos questions.

La présidente : Merci, monsieur Flanagan. Pouvez-vous nous donner votre point de vue sur une alliance où tant de membres ne paient pas leur cotisation et ne peuvent pas intervenir. Êtes-vous optimiste au sujet de ce sommet?

M. Flanagan : Certains de nos alliés européens nous préoccupent, mais d'autres pays sont parvenus à maintenir leurs capacités en matière de défense, même s'ils éprouvaient des difficultés financières. Je demeure optimiste, mais il n'y aura pas d'augmentation des budgets consacrés à la défense. Par contre, certains pays prendront peut-être des mesures pour contrer la tendance à la baisse que l'on a constatée au cours de la dernière décennie. Les alliés européens consacrent énormément d'argent à la défense, mais ils ne le font pas de manière judicieuse. Plusieurs gouvernements l'ont compris. Pour y remédier, ils devront faire des compromis en matière de souveraineté. Ils devront accepter différentes façons de procéder. Il y a eu des discussions à ce sujet au cours des derniers mois. J'ai eu l'occasion de participer à quelques-unes d'entre elles avec le Commandement allié de l'OTAN Transformation, au sujet de la défense intelligente. J'ai pu constater que certains alliés sont prêts à y réfléchir et à s'engager sérieusement à modifier leurs façons de faire. Il n'y aura pas d'augmentation ou d'amélioration des dépenses en matière de défense, mais il est possible de ralentir la tendance à la baisse.

La présidente : Vous avez soulevé des points intéressants.

Senator Lang: I welcome our guest here today. Mr. Flanagan, you have an impressive résumé.

I want to make an observation with respect to Lisbon; and now we are going to Chicago. We developed another change in direction called “Smart Defence” to utilize our resources so that we can do more with the same amount or less, perhaps in a better organized way.

The chair just mentioned that some countries involved have not necessarily paid when they should have paid or participated when they said they were going to participate. How do you foresee where members of this organization are brought to the table and it is ensured that they do what they say they will do?

Mr. Flanagan: This has been a perennial NATO problem. The approach in the past sometimes has been naming and shaming — using political suasion to encourage allies to step up and meet their obligations. There is no perfect way in an organization that remains consensus-based.

There is a strong recognition. In a speech, sometimes referred to as former U.S. Secretary of Defence Gates’ valedictory speech, to the alliance in Brussels in June last year, he warned about the fact that many of our political leaders in the United States could lose interest in the alliance if other allies were not showing that they were sharing more of the burden. We have seen a shift, particularly the U.S., which has gone from representing about 50 per cent of alliance defence spending in the height of the Cold War to 75 per cent of alliance defence spending. That is an imperfect metric, but it is illustrative of the fact that the burden of spending has shifted.

I know that your government, at the height of its engagement in Afghanistan, felt concerned not only about the resources but also the risks that armed forces personnel were taking in both the U.S. and Canada, compared to others. We need to continue with the political pressure out there. The alliance cannot survive by having a handful of members take greater risk and responsibility. If it is to survive in the longer term, we have to have a better sense of a more equitable burden sharing among the allies. I do not know if that completely answers your question, but it is the best we can do given the nature of the organization.

Senator Lang: If the Smart Defence strategy is accepted by all members, would that tool not ensure that each member would make their commitments if the various responsibilities are diversified and brought on by each country. For one that is involved strictly with cyberspace, for example, that would be their responsibility. Would going that route not help everyone to meet their obligations?

Mr. Flanagan: Absolutely. I see where you are going with this. There is a hope that at least you can have as the three components of Smart Defence: prioritization, specialization and better multinational cooperation. Specialization leads you in that

Le sénateur Lang : Je souhaite la bienvenue à notre invité d’aujourd’hui. Monsieur Flanagan, vous avez une feuille de route impressionnante.

J’aimerais faire une remarque au sujet du Sommet de Lisbonne et du prochain Sommet de Chicago. Nous avons adopté un changement d’orientation appelé « Défense intelligente » qui consiste à utiliser nos ressources de manière à en faire plus avec les mêmes ressources ou des budgets inférieurs, peut-être grâce à une meilleure organisation.

La présidente vient tout juste de mentionner que certains pays membres n’ont pas nécessairement payé leur contribution ni participé aux opérations, alors qu’ils s’étaient engagés à le faire. Comment envisagez-vous d’amener à la table les membres de l’organisation et de vous assurer qu’ils respectent leurs engagements?

M. Flanagan : C’est un problème récurrent à l’OTAN. Par le passé, on les a parfois dénoncés et pointés du doigt publiquement — utilisant la persuasion politique pour encourager nos alliés à respecter leurs obligations. Il n’existe pas de solution parfaite dans une organisation qui demeure fondée sur le consensus.

Il y a une forte reconnaissance. Dans un discours présenté parfois comme son discours d’adieu prononcé à l’Alliance à Bruxelles, en juin dernier, l’ancien secrétaire américain à la Défense Robert Gates a évoqué le fait que plusieurs de nos dirigeants politiques aux États-Unis pourraient perdre leur intérêt dans l’Alliance si d’autres alliés ne se montrent pas intéressés à assumer une plus grande part du fardeau. Le partage des dépenses a changé, surtout aux États-Unis dont la contribution représentait environ 50 p. 100 des dépenses de l’Alliance en matière de défense au plus fort de la guerre froide, et s’élève à 75 p. 100 aujourd’hui. Ces chiffres sont approximatifs, mais ils illustrent bien le fait que la répartition des dépenses a changé.

Je sais que votre gouvernement s’est montré inquiet des ressources et aussi des risques que le personnel des forces armées des États-Unis et du Canada assumait au plus fort de leur engagement en Afghanistan. Nous devons continuer à exercer des pressions politiques. L’Alliance ne peut survivre si une poignée de ses membres assument une part plus grande de risque et de responsabilité. Si nous voulons survivre à long terme, nous devons être conscients de devoir partager le fardeau de manière plus équitable entre les alliés. Je ne sais pas si j’ai bien répondu à votre question, mais c’est le mieux que nous puissions faire, compte tenu de la nature de l’organisation.

Le sénateur Lang : Si tous les membres adoptent la stratégie de la défense intelligente, ne pensez-vous pas qu’elle amènera chacun des membres à respecter ses engagements puisque les diverses responsabilités seront réparties entre les différents pays. Par exemple, un pays pourrait être chargé uniquement du cyberspace. Ne pensez-vous pas que cette formule aiderait les pays à respecter leurs obligations?

M. Flanagan : Absolument. Je vois où vous voulez en venir. On espère au moins pouvoir obtenir les trois éléments de la défense intelligente : une meilleure définition des priorités, la spécialisation et la coopération multinationale. La spécialisation nous mène dans

direction. Let us recognize that some of the smaller allies who cannot have full spectrum forces can make strong niche commitments. Estonia has said that they want to specialize as a small Baltic country in cyber and in some special forces capabilities. If they make certain pledges to do that, that would be great. That can follow throughout the alliance.

There are a number of other smaller allies that cannot maintain full spectrum forces. As one of the elements of Smart Defence, and your question brings this up nicely, is the notion that Smart Defence will be more than a slogan for this summit and a way to cover continued slides in defence spending. However, it could also trigger better planning, which Secretary General Rasmussen has called for, on the key capabilities that NATO needs to have in 5 years and 10 years; and then let us get countries to say, okay. We have a process in place for doing this within NATO called the NATO Defence Planning Process, recently revised in the last two years to try to improve things in this way. The process will establish capability targets that allies agree on. Now, let us get some serious pledging: Who will have these capabilities? Who is likely to maintain them? Who might have some defence plans that will change so that we do not have them? How do we address that and reapportion the sharing?

That is the way in which Smart Defence and this improved planning process can work together to ensure that the alliance has these critical capabilities that it needs in the out years.

Senator Day: Normally at this time, Senator Dallaire who, Deputy Chair of the Committee, would be asking a question, but he is speaking in the United States at the American Psychiatric Association on operational stress injuries. I do not have the same questions he might have, but I would like to talk a little more, Dr. Flanagan, with respect to the use of slogans.

You talked about smart defence. That slogan seems to have been the Secretary General's filtering down of the Lisbon conference. In spite of you saying that it might hold the slide, I get a sense that many European nations are thinking that smart defence means that they will not have to spend as much money as they have on defence in the past. I am worried about slogans being misinterpreted like this. We talked about, in Afghanistan, the three-block war, and then we went through a number of iterations to the whole of government, which brought a whole lot of different thought patterns along. Then we talked about terrorists and we moved to anti-insurgency. The use of slogans is what I would like you to focus on a little bit. Are they helpful in helping the future of NATO?

Mr. Flanagan: Senator Day, your point is well taken. I think that is where I was trying to move in answering Senator Lang's question. We have to show that this is more than a slogan. I happened to have the opportunity to testify before our own House of Representatives committee on foreign affairs about two weeks ago. I was asked if this is really not just a slogan, or is it

cette direction. Il faut savoir que certains petits pays alliés pourraient, à défaut de disposer de troupes pouvant intervenir dans l'ensemble du spectre, offrir un engagement spécialisé. L'Estonie, petit pays de la Baltique, a dit vouloir se spécialiser dans le cyberspace et offrir des capacités de forces spéciales. Ce serait formidable que l'Estonie s'engage à une telle participation. Son exemple pourrait se répandre parmi les nations alliées.

D'autres petits pays alliés ne peuvent se permettre d'engager leurs forces dans l'ensemble du spectre. Votre question m'amène tout naturellement à évoquer un des éléments de la défense intelligente qui n'est pas un simple slogan de ce sommet et un moyen de pallier l'érosion continue des budgets alloués à la défense. Comme l'a réclamé le secrétaire général Rasmussen, elle pourrait également engendrer une meilleure planification des capacités importantes dont l'OTAN devra disposer dans cinq et 10 ans; il nous restera ensuite à convaincre les pays. L'OTAN dispose d'un processus à cet effet, le Processus des plans de défense, révisé récemment au cours des deux dernières années, afin de tenter d'améliorer les résultats. Le processus établira les cibles de capacité auxquelles s'engageront les alliés. Il faudra que les promesses soient sérieuses : Quel pays s'engagera à offrir ces capacités? Quels sont ceux qui les maintiendront? Quels sont les pays qui modifieront leurs plans de défense et qui ne pourront plus fournir les capacités promises? Comment faire pour remédier à une telle situation et répartir le fardeau?

Voilà comment la défense intelligente et ce processus de planification amélioré peuvent se combiner pour faire en sorte que l'Alliance pourra disposer des capacités dont elle aura besoin au cours des années ultérieures.

Le sénateur Day : Normalement, c'est le sénateur Dallaire, le vice-président de notre comité, qui poserait maintenant une question, mais il est aux États-Unis pour présenter une conférence sur les blessures de stress opérationnel à l'American Psychiatric Association. Je ne peux pas poser les mêmes questions que lui, mais j'aimerais parler un peu plus de l'utilisation des slogans.

Vous avez parlé de la défense intelligente. Ce slogan semble avoir été inspiré au secrétaire général à la suite de la conférence de Lisbonne. Vous affirmez que cette formule permettrait de contenir la diminution des dépenses, mais j'ai l'impression que plusieurs pays européens pensent que la défense intelligente leur permettra de consacrer moins d'argent à la défense que par le passé. Avec les slogans, il y a toujours le risque qu'ils soient mal interprétés. Au départ, l'intervention en Afghanistan était qualifiée de guerre à trois volets, puis la formule a été reprise par l'ensemble du gouvernement avec toutes sortes de significations différentes. Ensuite il a été question de lutte contre le terrorisme et d'anti-insurrection. J'aimerais connaître votre point de vue sur l'utilisation des slogans. Sont-ils utiles pour l'avenir de l'OTAN?

M. Flanagan : Monsieur Day, votre question est pertinente. Je voulais aller dans cette direction dans ma réponse à la question du sénateur Lang. Nous devons démontrer qu'il ne s'agit pas d'un simple slogan. Il y a deux semaines environ, j'ai eu l'occasion de témoigner devant notre propre comité des affaires étrangères de la Chambre des représentants. On m'a demandé si ce n'était qu'un

camouflage for continued slide? It could be, if we let it. I think it goes to this question of how we continue to keep the political pressure on these other allies that are lagging behind. If we want this alliance to survive, we really have to show that we are serious about maintaining these critical capabilities.

We have a process within the alliance, as I mentioned, through the so-called NATO defence planning process to identify these critical capabilities or capability targets. In the old days of the Cold War, we called them the force goals of NATO. It was always a process of hectoring and cajoling and convincing governments and saying you have to try to meet those commitments and we all had to do our share. It was never perfect, but we had a fair amount of success. The motivating factor in those days was an imminent threat. We lack that today. There is not that sense of imminent threat, and some of these missions seem rather complicated and far away for some countries.

I do get the sense that the political message has been received loud and clear. While a number of European governments may hope to still be free riders, if you will, I think many more of them get the message that this alliance will not survive unless there is some concrete manifestation that we are doing business differently. You already see some signs of countries working together to pool and share capabilities to develop regional cooperation. One particular success story is in the Nordic Baltic area. A number of these smaller Baltic States are working with larger Nordic states to try to enhance their overall collective capabilities and to be available to do different missions.

Governments that continue to be serious about defence have to continue to keep this pressure on them.

Senator Day: I wanted to finish off on what we should anticipate coming out of the Chicago summit in 12 to 13 days from now. Do you anticipate that this expression is going to continue, the slogan, whatever you want to call it, of smart defence, or will we get into real issues, like burden sharing?

Mr. Flanagan: Absolutely, senator. There is a series of things being discussed. That is why Secretary Panetta, our U.S. defence secretary, last month talked about this idea or slogan of smart defence but wants concrete steps, as I alluded to in my remarks, of concrete goals for 10 years out. What are the capabilities we think we need? Let us have flagship initiatives, and there will be a few of those agreed to in the Chicago summit, I believe, as well as longer term plans. The near-term initiatives will be things like the NATO air ground surveillance system, some movements on the air policing and the initial operating capability of missile defence. In the longer term, it is some further capabilities initiatives that will address some of the key shortfalls we have seen in past operations, particularly in the intelligence and surveillance area. That is what the U.S. and a number of other governments have been pushing for. Let us have a concrete vision of not only embracing smart

simple slogan or si c'était une façon de camoufler l'érosion continue? Ce pourrait être le cas si l'on ne fait rien pour s'y opposer. Je pense que tout dépend de ce que nous faisons pour maintenir la pression politique sur nos alliés qui traînent de l'arrière. Si nous voulons que notre alliance survive, nous devons vraiment montrer que nous sommes sérieux quant au maintien de ces capacités essentielles.

Comme je l'ai mentionné, l'OTAN dispose d'un processus des plans de défense dont l'objet est de définir les capacités ou les cibles de capacités indispensables. Au temps de la guerre froide, on les appelait besoins en effectifs de l'OTAN. C'était toujours un processus qui consistait à haranguer, persuader et convaincre les gouvernements de respecter leurs engagements, car nous devons tous faire notre part. Ce n'était jamais parfait, mais cela fonctionnait assez bien. À cette époque-là, le facteur de motivation était la menace imminente. De nos jours, cet élément n'existe plus. Cette impression de menace imminente n'existe plus et certaines missions paraissent plutôt compliquées et éloignées pour certains pays.

Je pense que le message politique a été très clairement reçu. Si certains pays européens espèrent toujours profiter sans avoir à investir, je pense que beaucoup d'entre eux ont compris le message et ont conscience que l'Alliance ne pourra survivre sans une manifestation concrète de notre volonté de changer les choses. On voit déjà certains pays collaborer pour mettre en commun leurs capacités en matière de coopération régionale. Les pays baltes nous donnent un exemple de réussite dans ce domaine. Plusieurs petits pays baltes collaborent avec les plus grands États nordiques en vue d'augmenter leurs capacités collectives pour être en mesure d'effectuer différentes missions.

Les gouvernements qui prennent la défense à cœur doivent continuer à exercer cette pression sur eux.

Le sénateur Day : J'aimerais terminer en vous demandant ce qui ressortira selon vous du Sommet de Chicago qui doit se tenir dans 12 ou 13 jours. Pensez-vous que cette expression ou ce slogan, comme vous voulez, de défense intelligente continuera d'avoir cours, ou pensez-vous que l'on abordera les questions de front et que l'on parlera du partage du fardeau?

M. Flanagan : Absolument. Les discussions portent sur toute une série d'éléments. C'est pourquoi M. Panetta, le secrétaire à la Défense des États-Unis, a parlé le mois dernier de cette idée ou de ce slogan de défense intelligente, mais il réclame des mesures concrètes, comme je l'ai dit dans ma déclaration, des buts concrets pour les 10 prochaines années. Quelles sont les capacités dont nous pensons avoir besoin? Établissons des initiatives phares. Je crois que quelques-unes d'entre elles seront adoptées au Sommet de Chicago, mais il y aura également des plans à plus long terme. Le système de surveillance air-sol de l'OTAN, certains mouvements de la police aérienne et la capacité opérationnelle initiale antimissile seront au nombre des initiatives à court terme. À plus long terme, ce seront d'autres initiatives de renforcement des capacités qui permettront de remédier aux lacunes principales que nous avons notées dans nos opérations passées, en particulier dans le secteur du renseignement

defence and trying to work harder to get value for our money, but we will commit to some serious goals in defence and a plan for implementation.

Senator Nolin: Thank you, Dr. Flanagan. We are privileged to have you with us. Your deep understanding of the alliance is a great asset for our committee's work.

For the last almost 65 years, the U.S. — I would say North America but mainly the U.S. — and Europe have built some kind of equilibrium or quid pro quo. You put up a major effort, and European nations let the Americans run the show. If there is to be a rebalancing of the interests of North America towards Asia, are you not afraid that that quid pro quo could be damaged?

Mr. Flanagan: I think the alliance has always been about an unflinching commitment that if any member were attacked, then they could count on the response of all the others. There were serious preparations in place to ensure that that political commitment could be backed up with real military capability. We do see there is an erosion. Secretary Gates last year suggested that maybe political leaders in the U.S. had become less sentimental. The heroic struggle of the Cold War days was forgotten, and now many political leaders were being a bit more transactional. What have they done for us lately? There was the sense of a balance sheet that was a bit more realist and not too much rooted in a sense of common values and political commitment.

I do think that we have to continue to try to reinforce this notion that there is a commitment on both sides of the Atlantic to maintain the seriousness approach. Yes, we all face difficult fiscal times right now but, even in that context, we are trying to move ahead and show that there is no wavering. While many European allies may not be able to do as much as we would like, they will show that they will not let their capacity slide to the point where people will question if some of our partners are really serious about these commitments.

Senator Nolin: We only have two questions, so I will come back on the second round. I want to go back to François Hollande's election yesterday. What is the reaction in Washington? What is the perception of the dynamic in Europe now that François Hollande is the master?

Mr. Flanagan: I think François Hollande is a bit of an unknown in Washington. The immediate concern has been his announcement, as I said, during the campaign that French forces might withdraw from Afghanistan by the end of 2012, the end of this year, and his suggestion that perhaps France's full participation in NATO's military structure has not achieved all the political dividends and other dividends that President Sarkozy alleged, suggesting there might be some kind of review. He and President Obama seemed to have had an initial good telephone

et de la surveillance. C'est ce que réclament les États-Unis et plusieurs autres gouvernements. Nous préconisons une vision concrète qui englobe non seulement la défense intelligente et une rentabilisation de nos contributions financières, mais également nous nous engageons à l'égard d'objectifs sérieux en matière de défense et d'un plan de mise en œuvre.

Le sénateur Nolin : Merci, monsieur Flanagan. C'est un privilège pour nous de pouvoir dialoguer avec vous. Le comité bénéficiera grandement de votre excellente connaissance de l'Alliance.

Depuis près de 65 ans, les États-Unis — je dirais l'Amérique du Nord, mais c'est essentiellement les États-Unis — et l'Europe ont bâti une sorte d'équilibre ou de contrepartie. Vous avez fait l'effort principal et les nations européennes ont laissé les Américains prendre la direction des opérations. Ne pensez-vous pas que le déplacement des intérêts de l'Amérique du Nord vers l'Asie risque de nuire à cet équilibre?

M. Flanagan : Je pense que l'Alliance a toujours reposé sur un engagement constant assurant chacun de ses membres qu'en cas d'attaque, ils pouvaient compter sur la réaction de tous les autres. De solides mécanismes étaient en place pour s'assurer que cet engagement politique pourrait s'appuyer sur une capacité militaire réelle. Nous pouvons constater une érosion. M. Gates a dit l'an passé que les dirigeants politiques des États-Unis lui paraissaient moins sentimentaux qu'avant. Les luttes héroïques de la guerre froide sont oubliées et, désormais, de nombreux dirigeants politiques sont un peu plus pragmatiques. Qu'ont-ils fait pour nous dernièrement? On a l'impression que le bilan est un peu plus réaliste et moins axé sur les valeurs communes et l'engagement politique.

Je pense que nous devons continuer à renforcer cette notion d'engagement de part et d'autre de l'Atlantique afin de maintenir une approche sérieuse. Il est vrai que nous sommes tous confrontés à des difficultés financières, mais même dans ce contexte, nous essayons d'aller de l'avant et de montrer que nous maintenons le cap. Si plusieurs de nos alliés européens ne sont pas en mesure de s'engager autant que nous le voudrions, ils démontreront néanmoins qu'ils n'ont pas la volonté de laisser leurs capacités diminuer au point où certains pourraient se demander si nos partenaires croient vraiment dans ces engagements.

Le sénateur Nolin : Comme nous n'avons droit qu'à deux questions, je reviendrai au second tour. J'aimerais revenir à l'élection de François Hollande hier. Quelle a été la réaction à Washington? Quelle est la perception face à la dynamique qui se crée en Europe maintenant que François Hollande est chef d'État?

M. Flanagan : Je pense que François Hollande est plutôt inconnu à Washington. Comme je l'ai dit, le premier sujet d'inquiétude se rapporte à la déclaration qu'il a faite pendant la campagne électorale, à savoir que les forces françaises se retireraient d'Afghanistan à la fin de cette année 2012. Il pense également que la participation de la France à la structure militaire de l'OTAN n'a pas produit tous les avantages politiques et autres que le président Sarkozy avait promis, suggérant ainsi qu'il souhaitait peut-être réviser l'engagement de la France. Je pense

call today. Given the nature of his political career, he has not had a lot of contact with American senior officials, except as an adviser to other socialist leaders. He has made other statements suggesting that perhaps there needs to be some rebalancing and a further emphasis of the European common defence and security policy over commitment to NATO. He has also suggested some hesitancy about missile defence and whether it is worth the investment.

My sense is that Washington is reserving judgment. They do not expect dramatic shifts.

However, this one particular campaign commitment and potential withdrawal of French forces, while militarily it would not be all that significant, politically, to have such a major member of alliance accelerating the timetable, could be damaging and cause others to follow suit. That is probably the main, immediate concern right now.

Senator Nolin: We will see in two weeks.

Mr. Flanagan: Yes.

Senator Plett: Welcome, sir.

I will ask a question that will maybe be a little more political. You have talked about the imbalance of the American contribution to NATO versus Europe, Canada and other countries. Clearly there is some American resentment, I would assume, through all of this.

Maybe Obama cannot make a lot of changes right now, but in your opinion what will happen if Obama gets re-elected insofar as the American commitment is concerned, and what could possibly happen if Romney becomes the next American president?

Mr. Flanagan: I do not think I would expect any major shifts in either case. I do think that the commitment to this transatlantic relationship and to the alliance is pretty strong across the political spectrum here in the United States.

As a recent example, the sense that Senator McCain and other Republican leaders in Congress suggesting that perhaps NATO should be moving more deliberately to think about how it might aid Turkey in the case of the Syrian crisis or other steps. There is a strong sense that this alliance, for all of its limitations and frustrations sometimes, I do not see us going back to the earlier notion that perhaps we could go completely back to a coalition of the willing or other approach to address security.

There is a strong recognition, as President Bush had in his second term, that the value of the transatlantic alliance, even with some of the limitations that it sometimes brings, is greater and more reliable than coalitions of the willing. I actually do not imagine a big shift.

que le président Obama a eu un bon premier contact téléphonique avec lui aujourd'hui. Vu la nature de sa carrière politique, il n'a pas eu beaucoup de contacts avec les hauts fonctionnaires américains, sauf en sa qualité de conseiller d'autres chefs socialistes. Il a fait d'autres déclarations suggérant qu'il serait peut-être nécessaire de rééquilibrer la politique européenne commune en matière de défense et de sécurité et de lui donner plus d'importance par rapport à l'engagement vis-à-vis de l'OTAN. Il a également montré certaines réserves vis-à-vis de la défense antimissile, s'interrogeant sur l'utilité d'un tel investissement.

À mon avis, Washington réserve son jugement. On ne s'attend pas à des changements spectaculaires.

En revanche, l'engagement qu'il a pris au cours de la campagne de retirer les forces françaises n'aurait peut-être pas une grande incidence sur le plan militaire mais, politiquement, la décision d'un membre important de l'Alliance d'accélérer le retrait de ses troupes pourrait être dommageable et avoir un effet d'entraînement. C'est probablement la principale source d'inquiétude dans l'immédiat.

Le sénateur Nolin : Nous verrons dans deux semaines.

M. Flanagan : Oui.

Le sénateur Plett : Bienvenue, monsieur.

Je vais poser une question qui sera peut-être un peu plus politique. Vous avez parlé du déséquilibre entre la contribution des États-Unis à l'OTAN par rapport à celles de l'Europe, du Canada et d'autres pays. Je suppose que cela crée un certain sentiment de mécontentement aux États-Unis.

Peut-être qu'Obama ne peut pas changer grand-chose en ce moment, mais quel serait d'après vous l'engagement des États-Unis si Obama était réélu, ou encore si Romney devenait le prochain président des États-Unis?

M. Flanagan : Dans un cas comme dans l'autre, je ne m'attends pas à des changements majeurs. Je crois que l'attachement à la relation transatlantique et à l'Alliance est assez fort dans tout l'éventail politique aux États-Unis.

À titre d'exemple récent, je citerais le sénateur McCain et d'autres leaders républicains au Congrès qui ont suggéré que l'OTAN devrait peut-être envisager délibérément différents moyens de venir en aide à la Turquie pour faire face à la crise en Syrie ou d'autres mesures analogues. Malgré ses limites et les découragements qu'elle peut susciter parfois, l'Alliance bénéficie d'un appui solide et je ne nous vois pas revenir à d'autres formules antérieures proposant un retour complet à une coalition de partenaires pour une même cause ou toute autre approche relative à la sécurité.

Ainsi que le président Bush l'avait manifesté au cours de son second mandat, on est fermement convaincu que l'Alliance transatlantique est plus utile et plus fiable, malgré les limites qu'elle accuse parfois, que des coalitions de pays disposés. Je ne peux pas imaginer de grands changements à ce sujet.

I think you might see a President Romney being perhaps a bit more critical and forceful in some of his approaches to the allies about burden-sharing. I think President Obama has sent some strong signals on this, but I think his own disposition and perhaps his willingness to try to continue sort of a slightly different approach of cajoling and encouraging is maybe a tonal difference, but I do not see a major shift in the approach to the alliance.

There has been strong consensus over the last 20 years in the idea that reforming the alliance, expanding it and adapting it to dealing with these new and changing security challenges, has been a strong political consensus across the mainstream of the American political system.

Senator Plett: You spoke in your comments about what, in your mind, would be the most successful outcome of the Chicago summit coming up. My question is the reverse of that. What is the worst possible outcome that we could have coming out of the Chicago summit and what is the possibility of that happening?

Mr. Flanagan: That is a good question. I, by no means, am convinced that we are there. There was a strong meeting last month of foreign and defence ministers, the so-called “jumbo” meeting, reaffirming this commitment on Afghanistan to the Afghanistan timetable, at a time when, as you recall, even President Sarkozy and some things Secretary Panetta said, suggested that the timetable might be accelerated.

If we had a summit where the commitment of both resources and personnel for Afghanistan after 2014 looked — it is still very vague. It is okay that it is vague today in that we are not very clear. We know they roughly talked about a commitment of \$4 billion a year in resources, of which the U.S. may pay half, and these other 23 countries that are part of this coalition paying another \$1 billion, and then another \$500 million or so from the Afghans themselves and from other international donors. If that fund is not clear, if countries have not pledged to have a certain number of trainers or other forces to assist the Afghans, if that is not clear after the summer, then that would be damaging.

On smart defence, I am more optimistic on that. The second part, the capabilities, I do think we will have some flagship initiatives and a commitment to this new approach in smart defence, but if it looked as if perhaps there were last-minute equivocating on some of these three key initiatives or some reason the missile defence commitment was seen as going a little fuzzy and some countries were backing away from that, that would be damaging.

Lastly, on partnerships, we did not mention yet the question of future enlargement. There are three countries that NATO has recognized as candidates for membership: Macedonia, Bosnia and Herzegovina and Georgia. If NATO also moved away from that, any sense that it was equivocating, if the time was not right now,

S'il était président, je pense que M. Romney serait peut-être un peu plus critique et un peu plus direct vis-à-vis des alliés quant au partage du fardeau. Il me semble que le président Obama a envoyé des signaux assez clairs à ce sujet, mais on peut peut-être voir une certaine différence de ton dans sa disposition et sa volonté à poursuivre une approche légèrement différente d'encouragement. Pourtant, je ne vois pas de changement majeur dans l'approche vis-à-vis de l'Alliance.

Depuis 20 ans, l'idée de réformer l'Alliance, de l'élargir et de l'adapter aux défis nouveaux et changeants en matière de sécurité reçoit un solide appui politique de tous les principaux partis américains.

Le sénateur Plett : Dans vos commentaires préliminaires, vous avez évoqué les résultats les plus positifs qui pourraient émaner du Sommet de Chicago. Je vais renverser la proposition. Quel serait le pire scénario qui pourrait sortir du Sommet de Chicago et quelle est la possibilité que cela se produise?

M. Flanagan : C'est une bonne question. Je ne pense absolument pas que ce soit une possibilité. Le mois dernier s'est tenue une grande réunion des ministres des affaires étrangères et de la défense, la fameuse « méga » réunion au cours de laquelle les participants ont réaffirmé leur engagement à l'égard du calendrier établi pour l'Afghanistan, à un moment où, si vous vous souvenez, même le président Sarkozy et le secrétaire Panetta ont suggéré que l'on pourrait accélérer le rapatriement des troupes.

Le sommet pourrait aboutir à un engagement très vague en matière de ressources et de personnel pour l'Afghanistan après 2014. Cet engagement est vague actuellement, parce que nous n'avons pas pris de décisions claires. Nous savons qu'il a été question d'un engagement de 4 milliards de dollars par an en ressources financières, la contribution des États-Unis s'élevant à la moitié, celle des 23 autres pays de la coalition s'élevant à 1 milliard de dollars, tandis que l'Afghanistan lui-même verserait 500 millions de dollars et qu'une tranche équivalente proviendrait de donateurs internationaux. Si ce fonds n'est pas clairement établi, si les pays ne se sont pas engagés à fournir un certain nombre de formateurs ou d'autre personnel pour assister les Afghans, si cela n'est pas clair après l'été, les conséquences pourraient être graves.

Je suis plus optimiste dans le cas de la défense intelligente. Pour la deuxième partie, les capacités, je pense que nous aurons quelques initiatives phares et un engagement à l'égard de cette nouvelle approche de défense intelligente, mais s'il y avait une certaine équivoque de dernière minute au sujet de ces trois initiatives clés ou si l'engagement à l'égard de la défense antimissile n'était pas très clair et que certains pays retiraient leur appui, les conséquences pourraient être graves.

Enfin, dans le cas des partenariats, nous n'avons pas encore mentionné la question d'élargissement futur. Il y a trois pays que l'OTAN a reconnus comme candidats : la Macédoine, le Bosnie et Herzégovine et la Géorgie. Si l'OTAN faisait marche arrière et donnait l'impression qu'elle tergiversait, s'il arrivait que la

but at some point the open-door commitment was reaffirmed or put any way in question, those would all be damaging outcomes for the alliance, I think.

Senator Mitchell: Mr. Flanagan, I am interested in your views on Turkey's role in NATO, particularly in the context of that setback and its positive work with Israel, its relationship with Israel, its continued and apparent positive leadership in the diplomacy and also in the context of its continued occupation of Cyprus.

Mr. Flanagan: Senator Mitchell, that is a big agenda, but I will try to touch on each.

I think Turkey has, by and large, if you look over the last several years in terms of the operations in Libya, the alignment of its policy with regard to the Arab Spring and other developments, cooperation on Syria, although that has not yet become a NATO issue, I think Turkey has shown itself to be a valuable ally. It has been a major contributor to Afghanistan.

There is no doubt it has some difficult and problematic political relations within the alliance: its stance, first of all, with regard to NATO-EU cooperation. Because of the feeling it has been shut out, because of the stance of the Republic of Cyprus regarding cooperation with the European Union, it has taken to using the one instrument it has in that framework of slowing progress on NATO-EU cooperation from the NATO side, which has been detrimental in Afghanistan and elsewhere.

With regard to Israel, of course Turkey has taken some rather forceful stances. It has argued that it would go along with the missile defence radar deployment on its territory as part of the European phased, adapted approach, but it did not want data shared with Israel. Some of that relates to its deteriorating relationship with Israel over the so-called "flotilla incident" where the Turks still feel that because seven of their citizens and one dual-citizen American were killed, that they were owed an apology. That has not been forthcoming. They have used, once again, this instrument — I think it is regrettable — to object to certain Israeli participation, perhaps in NATO meetings or others. Until that apology is forthcoming, they want to use that lever.

It is unfortunate that Turkey has taken that stance but, by and large, its record, in terms of supporting the alliance, it has sometimes equivocated, it has sometimes hesitated but, when push comes to shove, it has shown that it has been a reliable partner for dealing with most of the contingencies that the alliance has had to address in recent years. It has also been an important contributor in the Balkans.

The Cyprus question has befuddled and confounded many diplomats over the last four decades. It has been a difficult issue, and I think it is still for the people on the island to come to a

politique de porte ouverte soit réaffirmée ou remise en question, non pas maintenant, mais à une date ultérieure, tout cela pourrait, à mon avis, avoir des conséquences néfastes pour l'Alliance.

Le sénateur Mitchell : Monsieur Flanagan, j'aimerais savoir quel est votre point de vue sur le rôle de la Turquie dans l'OTAN, en particulier dans le contexte de ce recul dans ses relations positives avec Israël, dans sa démarche diplomatique constante et en apparence positive, ainsi que dans le contexte de son occupation continue de Chypre.

M. Flanagan : Sénateur Mitchell, c'est une question complexe, mais je vais tenter de répondre à chacun des points.

Je pense que la Turquie s'est avérée être un allié précieux. De manière générale et depuis plusieurs années, il y a eu les interventions en Libye, l'alignement de sa politique lors du printemps arabe et d'autres événements, sa coopération dans le dossier de la Syrie, bien que l'OTAN n'en ait pas encore été saisie. Par ailleurs, la Turquie a énormément contribué à l'intervention en Afghanistan.

Il est clair cependant que la Turquie a des relations politiques parfois difficiles et problématiques avec l'Alliance : tout d'abord sa position à l'égard de la coopération entre l'OTAN et l'Union européenne. En raison de son impression d'avoir été exclue à cause de la position de la République de Chypre relativement à la coopération avec l'Union européenne, la Turquie est résolue à utiliser le seul instrument dont elle dispose dans ce contexte afin de ralentir, à titre de membre de l'OTAN, la coopération entre l'OTAN et l'Union européenne, ce qui a eu des conséquences néfastes en Afghanistan et ailleurs.

Évidemment, la Turquie a pris des positions plutôt fermes à l'égard d'Israël. Elle a affirmé qu'elle accepterait le déploiement des radars de défense antimissile sur son territoire, conformément à l'approche progressive et adaptée européenne, tout en refusant de partager des données avec Israël. Tout cela est dû à la détérioration de ses relations avec Israël à la suite de ce qu'il est convenu d'appeler « l'incident de la flottille ». Les Turcs estiment en effet qu'Israël devrait leur présenter des excuses puisque sept citoyens turcs et une autre personne possédant la double nationalité américaine ont perdu la vie au cours de cet incident. Les Turcs n'ayant pas obtenu d'excuses, ils ont utilisé, une fois encore, cet instrument — de façon regrettable, selon moi — pour s'opposer à la participation d'Israël à certaines réunions de l'OTAN et autres. La Turquie a l'intention d'utiliser ce levier tant qu'elle n'aura pas reçu d'excuses.

Il est regrettable que la Turquie ait pris une telle position, mais, de manière générale, elle a appuyé l'Alliance, parfois avec hésitation mais, au bout du compte, elle s'est avérée être un partenaire fiable dans la plupart des situations auxquelles l'Alliance a été confrontée au cours des dernières années. Par ailleurs, elle a fait une importante contribution dans les Balkans.

La question chypriote rend perplexe de nombreux diplomates depuis quatre décennies. C'est une question difficile et je pense que c'est aux habitants de l'île de trouver la solution. Je pense que la

solution here. I think that the international community, certainly the U.S. and the UN, have tried to do all that they can to bring the parties to agreement. We came very close in 2004 with the so-called "Annan Plan," which unfortunately was rejected in a referendum on the Greek Cypriot side. All we can do is continue to encourage Turkey not to hold hostage the NATO/EU relationship to this dispute and to work in good faith with representatives in northern Cyprus and the Cypriot government to try and find a solution that puts this behind us. It is really unfortunate, in a time when we have so many other bigger challenges, that this dispute on this island is still a major impediment to more cooperative NATO/EU relationships and to broader security in the eastern Mediterranean.

Senator Mitchell: While the stature of the military in NATO is shifting in a good way, there is certainly unease amongst much of the population of Turkey about that. Are there things that NATO partners can do to encourage a settling of the negative military influence and its desire for power in Turkey or is that excluded from that relationship?

Mr. Flanagan: Well, it is a delicate question, of course. You can argue that the current Turkish government has been moving in a way that would make civil-military relations more normal, in the sense of a North American or European democratic context; and that is good. Some of these arrests and the holding of certain members of the general staff in Turkey without formal charges are really troubling and bring into question how they will achieve this rebalancing of civil-military relations.

We have had three instances over the years when the military have got into politics and various coups either by direct military intervention or political pressure. We would like to see Turkey move away from that over the long term. The current government in Turkey has been moving in that direction as a way of showing that it is trying to meet some of the European standards to advance its long-term hopes of joining the European Union; or at least that is their policy. That has been a positive influence. The U.S., Canada and other countries should continue to favour Turkish membership in the EU because that is positive. There are some elements of the way that the Turks have gone about this that are not conducive to the longer term health of a civil-military relationship that respects the views of the uniformed military and their areas of expertise, while trying to encourage healthy respect for civilian control of the military. Finding that right balance in an evolving democracy will be a continuing challenge.

The Chair: I take you back to a brief point you made in your opening remarks on both the words and the actions of your President and our Prime Minister on moving toward the Asia-Pacific region. You stated that given the choice, they still prefer the

communauté internationale, et en tout cas les États-Unis et l'ONU, a fait tout ce qu'elle pouvait pour encourager les parties à s'entendre. En 2004, nous sommes passés très près d'une entente, grâce au « Plan Annan » qui a malheureusement été rejeté par les Chypriotes grecs au cours d'un référendum. Tout ce que nous pouvons faire c'est de continuer à encourager la Turquie à ne pas prendre la relation entre l'OTAN et l'Union européenne comme otage dans ce conflit et de collaborer de bonne foi avec les représentants du nord de Chypre et le gouvernement chypriote afin de trouver une solution à ce litige. À une époque où nous avons de nombreux autres défis à surmonter, il est vraiment regrettable que ce litige dans l'île de Chypre soit encore un obstacle majeur à des relations plus productives entre l'OTAN et l'UE et à une plus grande sécurité dans la zone orientale de la Méditerranée.

Le sénateur Mitchell : Alors que la stature des militaires au sein de l'OTAN évolue dans la bonne direction, cela suscite un malaise dans la population turque. Quelles mesures les partenaires de l'OTAN peuvent-ils prendre pour encourager une réduction de l'influence des militaires et de leur soif de pouvoir en Turquie, à moins que cela soit totalement exclu de la relation?

M. Flanagan : Évidemment, c'est une question délicate. On peut dire que le gouvernement turc actuel est favorable à une normalisation des relations entre les pouvoirs civil et militaire, tels qu'on les conçoit dans un contexte démocratique nord-américain ou européen; et c'est très bien. L'arrestation et la détention de certains membres du personnel général en Turquie sans dépôt d'accusations officielles sont vraiment troublantes et amènent à se demander comment les Turcs parviendront à rééquilibrer les relations civilo-militaires.

Depuis quelques années, il est arrivé trois fois que les militaires se mêlent de politique et on a compté plusieurs coups d'État dus à une intervention militaire directe ou à des pressions politiques. À long terme, il serait souhaitable que la Turquie prenne ses distances vis-à-vis de telles actions. Le gouvernement turc actuel progresse dans cette direction afin de montrer qu'il s'efforce d'adopter certaines normes européennes et réaliser ses espoirs à long terme de devenir membre de l'Union européenne; c'est tout du moins la politique qu'il met de l'avant. Cette politique a eu une influence positive. Les États-Unis, le Canada et les autres pays devraient continuer à appuyer la candidature turque à l'Union européenne, étant donné que cette évolution est positive. Certains aspects de la démarche turque ne sont pas propices à l'équilibre à long terme d'une relation civilo-militaire qui respecte les perspectives et le domaine de compétences des militaires en uniforme tout en encourageant le respect sain des principes du contrôle civil sur les militaires. Dans une démocratie en évolution, il sera toujours difficile de trouver le juste équilibre.

La présidente : J'aimerais revenir à une remarque que vous avez faite dans vos observations préliminaires concernant les déclarations faites par votre président et notre premier ministre, ainsi que les gestes qu'ils ont posés afin de renforcer les relations avec la région

European alliance, but a lot of effort is being put on the other direction. Is that a carrot or a stick at Chicago or just something that will happen in parallel.

Mr. Flanagan: It is more a movement in parallel. I have heard a number of European senior officials. At our centre a few months ago, the Norwegian Defence Minister, Espen Barth Eide, said he fully appreciated that in a time of great uncertainty in East Asia, the United States was taking steps to rebalance its military and diplomatic activities to ensure stability in East Asia — the East China Sea; reassurance of the South Koreans threatened by North Korea; and the reassurance of Japan. There was no immediate threat to security so there was no reason for four army combat brigades in Europe in a time of relative peace and stability. As long as there is still a viable U.S. military presence there to work with our European allies to maintain the interoperability, standards and practices, then that is acceptable.

At Chicago, there ought to be a reaffirmation. Some of the Obama Administration might regret the use of the term “pivot” because it means turning your back to someone. However, it is not a turning away from anyone. In fact, we want to turn with our European partners. They are increasingly affected by what is happening in Asia because of the importance of not only China but also all of the ASEAN countries, who are enormously important in the future of the world economy, trading systems and energy security. All of these countries are increasingly important. It is important that those of us who are also Pacific countries, such as Canada and United States, and all other countries are paying more attention to this. However, it does not have to mean that there is a wavering of commitment by alliance members and partner states as a whole. President Obama said about our partners of choice that when push comes to shove, who will we turn to first? It will be those governments that have shown reliability. We have several decades of cooperation that have given us the confidence to know what will happen and how it will happen when we call.

Senator Nolin: Mr. Flanagan, it was the case during your time at the National Security Council and it is still one of the conflicts that concerns NATO: the South Caucasus. It was mentioned at the Lisbon Summit. Do you expect some discussion in Chicago on the conflicts in South Caucasus?

Mr. Flanagan: NATO has made a number of statements at the Lisbon Summit and I suspect that will happen in Chicago as well, although I have had no access to the communiqué. There will be a kind of political declaration recognizing that we are continuing to work on resolving some of the frozen contracts endorsing the work

Asie-Pacifique. Vous avez précisé que si on leur donnait le choix, ils continueraient à préférer l'Alliance européenne, mais beaucoup d'efforts sont faits actuellement dans l'autre direction. Est-ce la politique de la carotte et du bâton qui va être mise de l'avant à Chicago ou est-ce que les deux relations peuvent se développer en parallèle?

M. Flanagan : C'est plus un mouvement en parallèle. J'ai entendu le point de vue de plusieurs hauts fonctionnaires européens. Il y a quelques mois, le ministre norvégien de la défense Espen Barth Eide a déclaré à notre centre qu'il pouvait comprendre qu'à une époque de grande incertitude en Extrême-Orient, les États-Unis cherchent à rééquilibrer leurs activités militaires et diplomatiques afin d'assurer la stabilité en Extrême-Orient — dans la mer de Chine orientale; à rassurer les Coréens du Sud qui se sentent menacés par la Corée du Nord; et à rassurer le Japon. Étant donné qu'il n'y a pas de menace immédiate à la sécurité, il n'y a aucune raison de conserver quatre brigades de combat en Europe, à une époque où règnent une paix et une stabilité relatives. C'est tout à fait acceptable, dans la mesure où les États-Unis maintiennent une présence militaire viable en Europe afin de collaborer avec nos alliés au maintien de l'interopérabilité, des normes et des pratiques.

Cette volonté devrait être réaffirmée à Chicago. Certains membres de l'administration Obama doivent regretter d'avoir utilisé le terme anglais « pivot », parce que cela signifie tourner le dos à quelqu'un. Pourtant, on ne tourne le dos à personne. En fait, nous voulons tourner avec nos partenaires européens. Ils sont de plus en plus touchés par ce qui se passe en Asie, en raison de l'importance de la Chine mais également de tous les autres pays de l'ANASE qui sont extrêmement importants pour l'avenir de l'économie mondiale, le commerce et la sécurité de l'énergie. Tous ces pays prennent de plus en plus d'importance. Il est indispensable que des pays comme le Canada et les États-Unis, qui sont également des pays riverains du Pacifique, ainsi que tous les autres pays tournent leur attention vers cette région du monde. Cependant, cela ne se traduira pas par un affaiblissement de l'engagement des membres de l'Alliance et des États partenaires dans leur ensemble. Le président Obama s'est demandé, en parlant de nos partenaires privilégiés, vers qui nous devrions nous tourner en premier, en cas de catastrophe. Ce serait tout simplement vers les gouvernements qui se sont montrés fiables. Après plusieurs décennies de collaboration, nous avons acquis une certaine confiance qui nous permet de prédire ce qui se produira et comment les choses se dérouleront quand nous lancerons un appel.

Le sénateur Nolin : Monsieur Flanagan, le cas s'est produit lorsque vous étiez au National Security Council et le conflit au Caucase méridional continue de mobiliser l'OTAN. Il en a été question au Sommet de Lisbonne. Pensez-vous que le Sommet de Chicago va se pencher sur les conflits au Caucase méridional?

M. Flanagan : L'OTAN a fait plusieurs déclarations au Sommet de Lisbonne et je suppose que ce sera le cas également à Chicago, bien que je n'aie pas eu accès au communiqué. Une sorte de déclaration politique viendra confirmer que nous poursuivons nos travaux en vue de trouver une solution aux contrats bloqués et que

of the OSCE Minsk Group's other efforts to resolve those conflicts. All the allied governments have not recognized occupation and the independence of those countries by the Russian military intervention. By reaffirming the commitment that was made in the Bucharest Summit in 2008, the alliance is committed to welcoming Georgia one day into the alliance, despite any Russian sense of intimidation, which is not acceptable.

These are political declarations, and we will not see dramatic change. As long as the alliance remains strong on that and encourages Russia and Georgia to work out differences through dialogue, it will send a signal that the alliance has not forgotten this. I do not expect any more than political declarations on that set of issues at this summit.

Senator Nolin: Armenia and Azerbaijan have borders with Iran, which will be of concern at Chicago.

Mr. Flanagan: You are right. The Iranian's have been waging a rather dangerous and troubling campaign of intimidation against the Azeris. Somehow there has been a nod to the Israelis that they might allow over flight if any military action were taken against them. In any event, it is unacceptable. Azerbaijan has been an important partner of NATO in Afghanistan and elsewhere. Certainly, you do not want to go too far in suggesting any kind of surrogate collective defence commitment. I hope the alliance will take note of that concern, in particular about Azerbaijan. Armenia has a better relationship with Iran. I understand that there are many influential Armenian ex-patriots in Iran, which helps to moderate Iran's policy. As I understand, it has been also somewhat Armenia a bit because of its objections to some of Azerbaijan's policies. We will have to see how far the alliance is willing to go on that, and at this point I just do not know.

Senator Lang: I would like to redirect our discussion to the question of Russia. You stated in your comments that further development of the NATO partnership with Russia has been hampered by a lack of progress in the missile defence dialogue, even as cooperation in Afghanistan has continued.

Let us assume we were to overcome the situation with the missile defence dialogue and the question of Georgia and any other outstanding issue and Russia were to become a partner in NATO. How would you see NATO changing if that direction were taken and we were successful eventually?

Mr. Flanagan: I think that this has been the most troubling part of NATO's relationship in the recent years that I have seen, including in the group of experts that I had the good fortune to work with, chaired by Secretary Albright and Mr. Van der Veer of the Netherlands, including your own Ambassador Marie Gervais-Vidricaire, who was a very important contributor, particularly on the partnership discussion.

nous appuyons les travaux du Groupe de Minsk à l'OSCE dans ses efforts pour résoudre ces conflits. Tous les gouvernements alliés n'ont pas reconnu l'occupation et l'indépendance de ces pays à la suite de l'intervention militaire russe. En réaffirmant l'engagement pris au Sommet de Bucarest en 2008, l'Alliance s'engage à accueillir un jour la Géorgie en son sein, malgré les gestes d'intimidation de la Russie qui ne sont pas acceptables.

Mais ce sont des déclarations politiques et il n'y aura pas de changement spectaculaire. Tant que l'Alliance restera ferme à ce sujet et encouragera la Russie et la Géorgie à privilégier le dialogue pour résoudre leurs différends, cela montrera que l'Alliance n'a pas oublié ce dossier. Je ne m'attends pas à d'autres choses que des déclarations politiques sur l'ensemble de ces questions au Sommet.

Le sénateur Nolin : L'Arménie et l'Azerbaïdjan ont des frontières communes avec l'Iran et cela soulèvera des inquiétudes à Chicago.

M. Flanagan : Vous avez raison. Les Iraniens ont lancé une dangereuse et troublante campagne d'intimidation contre les Azéris. Ils ont signalé aux Israéliens qu'ils autoriseraient le survol de leur territoire si une action militaire était entreprise contre eux. Quelle que soit la situation, c'est inacceptable. L'Azerbaïdjan a été un important partenaire de l'OTAN en Afghanistan et ailleurs. Mais il est certain que l'on ne veut pas aller jusqu'à suggérer un engagement collectif de défense de substitution. J'espère que l'Alliance prendra bonne note de cette préoccupation, en particulier dans le cas de l'Azerbaïdjan. L'Arménie entretient de meilleures relations avec l'Iran. Je crois que l'Iran a accueilli de nombreux anciens patriotes arméniens influents qui contribuent à modérer la politique iranienne. Je crois comprendre que l'Arménie a une part de responsabilité, en raison de ses objections à certaines politiques azéris. Il faudra voir jusqu'où l'Alliance est prête à se rendre et pour le moment, je l'ignore.

Le sénateur Lang : J'aimerais orienter notre discussion vers la Russie. Vous avez dit dans vos commentaires que l'élaboration d'un partenariat de l'OTAN avec la Russie avait été ralentie en raison du manque de progrès dans le dialogue sur la défense antimissile, malgré la poursuite de la collaboration en Afghanistan.

Supposons que nous puissions résoudre la situation grâce à un dialogue sur la défense antimissile et la question de la Géorgie, ainsi que sur les autres questions en suspens, et que la Russie devienne partenaire de l'OTAN. Quels seraient d'après vous les changements qui interviendraient à l'OTAN si nous prenions cette direction et que les résultats se concrétisent?

M. Flanagan : Selon moi, c'est la partie la plus troublante des relations de l'OTAN que j'ai pu constater depuis quelques années, y compris dans le groupe d'experts avec lequel j'ai eu la chance de collaborer, groupe présidé par la secrétaire Albright et M. Van der Veer de Hollande, qui comprenait également votre ambassadrice Marie Gervais-Vidricaire dont la contribution s'est avérée extrêmement importante, en particulier dans le débat sur les partenariats.

It has really been troubling because many of the Russian scholars and academicians I have talked to say it is foolish for Russia to have a confrontational relationship with NATO and the West. Russian's long-term concern about its own security and stability are about Chinese encroachment in the Far East, about instability along its southern borders and the growth of perhaps extremist violence along those southern borders and in the north Caucasus from the south to north. That is where Russia's security challenges are.

Why is it that we have not been able to develop that more cooperative relationship that NATO has pledged it is prepared to develop since the 1995 NATO Russian founding act, and even as early as 1990 when we said we did not consider the Soviet Union an adversary any longer? Part of it is politics. The current Russian leadership has found it convenient to have an enemy that suggests the need for a strong leadership, and President Putin and United Russia have found this as an effective tool, and it was worked quite well for them. It is frustrating.

We still can imagine, though, a political evolution in Russia. Let us say that many of the people who are not in government now but who are sensible scholars and analysts that I respect come to power, some of the people that have been in the streets in Moscow over the past months. If Russia were to make the changes that Germany made between 1949 and 1955 or 1960 when it became one of NATO's most important member states, perhaps we would see NATO evolving into a collective security organization and less of a collective defence organization. It is hard to see that evolving now but, in the near term, we could move as had been hoped after the Lisbon Summit to show Russia and the Russian people that cooperation with NATO is not in any way a zero sum game. It does not undermine them. NATO does not gain an advantage if Russia cooperates.

We have had the ironic circumstance, even in the last few weeks, of having President Putin and Foreign Minister Lavrov having to defend Russian's cooperation with NATO on Afghanistan when there was this announcement of this air base that was going to be used in continuing some of the supplies, saying that as long as NATO is out in Afghanistan working to prevent problems in Central Asia from reaching Russia and slow the drug traffic and preventing instability, that is in Russia's interest. I think NATO's leaders were hoping that we could see more of that. If we could show that cooperation on stabilizing Afghanistan and ensuring that there was not wider instability in Central Asia would be of benefit to Russia, then cooperative missile defence could be a way to show that Russia could have its own system cooperating with the NATO system, and if Iran does match its long-range missile systems with nuclear systems, then they could have a cooperative defence against that. All of these were signs —

La situation a été vraiment troublante, parce que les universitaires et penseurs russes à qui j'ai parlé ont été nombreux à me dire qu'il était ridicule de la part de la Russie d'entretenir des relations de confrontation avec l'OTAN et l'Ouest. En matière de sécurité et de stabilité, les préoccupations à long terme de la Russie portent sur l'empiétement de la Chine en Extrême-Orient, sur l'instabilité le long de cette frontière méridionale et peut-être sur l'augmentation des violences extrémistes le long de ces frontières méridionales et au nord du Caucase, du sud au nord. Voilà où se trouvent les défis de la Russie en matière de sécurité.

Pourquoi n'avons-nous pas été capables de tisser une relation plus coopérative comme celle que l'OTAN s'était engagée à élaborer depuis l'acte fondateur OTAN-Russie de 1995, alors que déjà en 1990, nous avons dit que l'Union soviétique n'était plus considérée comme un adversaire? Cela tient en partie à la politique. Les dirigeants russes actuels trouvent commode d'avoir un ennemi qui justifie l'utilité d'un leadership fort et le président Poutine et le parti Russie unie juge que c'est un outil pratique qui donne de bons résultats pour eux. C'est décourageant.

Cependant, nous pouvons continuer à espérer une évolution politique en Russie. Il y a en Russie beaucoup de gens sensés, des universitaires et des analystes que je respecte beaucoup, certains de ceux qui ont défilé dans les rues de Moscou au cours des derniers mois. Ces gens-là ne sont pas au gouvernement, mais supposons qu'un jour le pouvoir leur appartienne. Si la Russie changeait de direction et imitait les changements qu'a entrepris l'Allemagne entre 1949 et 1955 ou 1960 quand elle est devenue un des plus importants États membres de l'OTAN, peut-être que nous verrions l'OTAN se transformer en une organisation de sécurité collective plutôt qu'une organisation de défense collective. C'est difficile à imaginer actuellement, mais, à court terme, nous pourrions montrer à la Russie et au peuple russe, comme on avait souhaité le faire après le Sommet de Lisbonne, que la collaboration avec l'OTAN n'est pas une situation gagnant-perdant. En collaborant avec l'OTAN, la Russie n'a rien à perdre et l'Alliance n'en tire aucun avantage.

Il y a quelques semaines, nous avons pu apprécier l'ironie de la situation qui a amené le président Poutine et son ministre des Affaires étrangères Lavrov à défendre la collaboration de la Russie avec l'OTAN en Afghanistan lorsqu'ils ont annoncé que l'OTAN allait utiliser une base aérienne pour poursuivre l'acheminement des approvisionnements, affirmant que c'était dans l'intérêt de la Russie que l'OTAN soit présente en Afghanistan pour éviter que les problèmes en Asie centrale se répandent en Russie, et pour ralentir le trafic de drogue et contenir l'instabilité. Je crois que les dirigeants de l'OTAN aimeraient entendre d'autres déclarations en ce sens. Si l'on pouvait montrer que la collaboration en vue de stabiliser la situation en Afghanistan et de contenir l'instabilité en Asie centrale serait avantageuse pour la Russie, une défense antimissile coopérative pourrait alors être une façon de montrer à la Russie qu'elle pourrait disposer de son propre système en collaborant avec l'OTAN, la Russie disposant ainsi d'une défense coopérative au cas où l'Iran déciderait de doter ses missiles à grande portée de têtes nucléaires. Tous ces indices...

The Chair: I do not know if you can hear us. We are trying to re-establish our lines.

We can hear you again. I think the plug was pulled. We have a few minutes left, and we will try to wrap it up by five o'clock.

Mr. Flanagan: I am at our disposal. I am available.

The Chair: You were mid-sentence. You have probably completely lost your train of thought.

Senator Lang: I could go into another area. The notes I have refer to the alliance creating modest civilian crisis management capabilities to interface more effectively with alliance partners. Could you expand on that and tell us how you see that working?

Mr. Flanagan: Senator, a set of tools of cooperation were developed with the initial partners that NATO had, the so-called partnership for peace countries. Some of those countries later became NATO members, like Romania and Bulgaria, and some of the states of the Caucasus in Central Asia. It was a set of tools that was able to allow limited cooperative, combined military actions, some training activities, some exercises, some other kinds of cooperation, trading best practices. Those were some of the things that helped these countries work together more effectively to address common security concerns. There was a feeling that the partnership for peace countries had this full array of hundreds of activities that could be chosen from, like a menu. Particularly for those countries that wanted to become members of alliance, they were sort of almost like a training program, if you will.

However, many of the countries still wanted to have close ties with NATO, including a number of countries that have no intention to become members. Finland and Sweden have become close, and Sweden was a key contributor to the operations in Libya. Those countries wanted to have greater access to some of this whole set of activities and practices that could be available, but it also could be available to some of the countries in the Mediterranean area. Israel, for example, is another country that wanted to have a full relationship with NATO, almost everything up to but excluding membership. The notion was to look at ways to have this more flexible approach to partners and open up the whole tool kit to all of these partners, based on NATO's capacity to deliver but also the partner's willingness to play.

What they were trying to achieve through the Berlin document was the idea we could have a deeper relationship with a number of countries, including even some countries in East Asia. As I mentioned earlier, among this group of so-called core partners was a discussion about 13 of them that could include a number of countries like Australia and New Zealand who have been important contributors to alliance military operations of late. How can we capture that and the lessons learned and the common practices and the habits of working together for the next crisis, be it some kind of maritime contingency or some other peacekeeping

La présidente : Je ne sais pas si vous pouvez nous entendre. Nous essayons de rétablir la communication.

Voilà, on vous entend à nouveau. Je pense que nous avons été débranchés. Il nous reste quelques minutes. Nous allons essayer de terminer à 17 heures.

M. Flanagan : Je suis à votre disposition.

La présidente : Vous avez été coupé en plein milieu d'une phrase. Vous avez probablement perdu le fil de votre pensée.

Le sénateur Lang : Je vais aborder un autre domaine. Les notes que j'ai sous la main mentionnent la création par l'alliance de capacités modestes de gestion des crises civiles dans le but d'échanger plus efficacement avec les partenaires de l'alliance. Pouvez-vous nous en parler et nous expliquer comment cela fonctionnerait?

M. Flanagan : Monsieur le sénateur, les premiers partenaires de l'OTAN, les pays qui composaient ce qu'on appelait le partenariat pour la paix, avaient mis au point une série d'outils de coopération. Certains de ces pays comme la Roumanie et la Bulgarie, ainsi que certains États du Caucase en Asie centrale, sont devenus par la suite membres de l'OTAN. Ces outils devaient permettre une coopération limitée, des actions militaires combinées, des activités de formation, des exercices et d'autres activités de coopération, ainsi que l'échange des meilleures pratiques. Voilà quelques-uns des éléments qui ont aidé ces pays à collaborer de manière plus efficace ensemble pour trouver une solution à des enjeux communs en matière de sécurité. Les pays du partenariat pour la paix avaient l'impression d'avoir à leur disposition toute une gamme d'activités, un peu comme un menu. Pour les pays qui souhaitaient devenir membres de l'Alliance, c'était en quelque sorte comme un programme de formation.

Cependant, de nombreux pays souhaitaient maintenir des liens étroits avec l'OTAN, y compris certains États qui n'avaient pas l'intention de devenir membres. La Finlande et la Suède sont devenus des collaborateurs proches et la Suède a beaucoup contribué aux opérations en Libye. Ces pays souhaitaient avoir un plus grand accès à toutes ces activités et pratiques mises à leur disposition, mais les pays de la Méditerranée pouvaient aussi y avoir accès. Par exemple, Israël est un autre pays qui souhaitait entretenir des relations complètes avec l'OTAN, sans pour autant vouloir devenir membre. L'idée était de proposer cette approche plus souple à l'ensemble des partenaires et de mettre à leur disposition l'ensemble des outils en tablant sur la capacité de l'OTAN à tenir ses engagements, mais également sur la volonté du partenaire de participer.

Le document de Berlin avait pour objectif de démontrer qu'il était possible d'entretenir des liens plus solides avec un certain nombre de pays, y compris certains pays de l'Extrême-Orient. Comme je l'ai mentionné un peu plus tôt, il y avait une discussion, dans ce groupe de partenaires de base, au sujet d'environ 13 d'entre eux qui pourraient regrouper certains pays comme l'Australie et la Nouvelle-Zélande qui sont devenus récemment d'importants contributeurs aux opérations militaires de l'Alliance. Il faudrait retenir les leçons que nous avons apprises, les pratiques communes et les habitudes de collaboration en vue de la prochaine crise, que ce

activity, so that we can benefit from that those interactions we have had in the past and have an agenda for future strengthening of that cooperation.

Senator Mitchell: We are being told that one of the reasons we need F-35 jets is to facilitate operational integration with our NATO allies, the U.S. in particular. However, smart defence, which you have spoken about and written about, calls for greater efficiency, as it were, with defence resources through, among other things, specialization. Does that raise the possibility that not every NATO partner needs the same kind of jet, and perhaps there is a breakdown where we could pursue some other framework?

Mr. Flanagan: Senator Mitchell, I think not so much that, but one of the things that has been talked about certainly in specialization and regional cooperation is this notion of perhaps the model — for example, not all of the Central European countries need to have a first-line air force. A number of them, Poland and some others, went ahead and purchased F-16s. It has proven quite expensive to maintain that force.

It could be perhaps that some countries, instead of trying to have one small squadron, a couple squadrons or even a wing of aircraft, try to purchase aircraft together and pull them together into an effective squadron or a whole wing of aircraft. I think that is more what the alliance is looking towards when we talk about specialization.

Certainly some of the smaller countries, like the Baltic countries, have not developed air forces. They have had to rely on this so-called pooled air policing mission that a number of governments have contributed to.

I think we can see the path ahead to specialization, but I think the expectation would be that a country like Canada could still afford to maintain robust air capabilities and a modern and interoperable and first-line fighter aircraft that the F-35 represents. Of course, we ourselves are having a debate about how many of these aircraft we can afford and what type. I think there is still a recognition that having a NATO standard in some of these key areas for the longer term, just as the F-16 was in the past, the F-35 makes sense in ensuring interoperability.

The Chair: Thank you very much. You have managed to squeeze an awful lot into an hour for us. We appreciate this setup. We appreciate the flow of information you have been giving to us as well on the things you have written on this in the past. We look forward to your views following this.

Our thanks to Dr. Stephen Flanagan, Kissinger Chair in Diplomacy and National Security, Center for Strategic and International Studies, by video conference from Washington.

soit en cas d'urgence maritime ou dans d'autres activités de maintien de la paix, afin de tirer parti des interactions que nous avons eues par le passé pour établir un ordre du jour visant à renforcer la collaboration au cours des années à venir.

Le sénateur Mitchell : On nous dit que le Canada a besoin de F-35 afin de faciliter l'intégration opérationnelle avec nos alliés de l'OTAN, les États-Unis, en particulier. Cependant, la défense intelligente, sujet que vous avez commenté oralement et par écrit, appelle une plus grande efficacité des ressources de défense, entre autres grâce à la spécialisation. Peut-on y voir la possibilité que tous les partenaires de l'OTAN n'aient pas besoin d'être équipés du même type d'avion de combat et peut-être que nous ayons plus de latitude dans le choix de nos capacités techniques?

M. Flanagan : Sénateur Mitchell, non seulement j'en suis convaincu, mais en matière de spécialisation et de coopération régionale il a été question entre autres de la notion de modèle — par exemple, tous les pays d'Europe centrale n'ont pas besoin de disposer d'une force aérienne de première ligne. Plusieurs d'entre eux, comme la Pologne et quelques autres, ont décidé d'aller de l'avant et de faire l'acquisition de F-16. L'entretien de cette flotte s'est avéré très coûteux.

Certains pays, plutôt que d'essayer de se doter d'une petite escadrille, de quelques escadrons ou même d'une escadre d'avions de combat, pourraient acheter des aéronefs en commun et les réunir en un escadron ou en une escadre en bonne et due forme. Voilà, je pense, ce qu'envisage l'alliance lorsque nous parlons de spécialisation.

Il est évident que certains petits pays comme ceux de la Baltique n'ont pas constitué de forces aériennes. Ils ont dû avoir recours à ce que l'on appelle une mission commune de police aérienne à laquelle plusieurs gouvernements ont participé.

Voilà comment se présente la spécialisation, mais je pense que l'on s'attend à ce qu'un pays comme le Canada puisse se permettre d'entretenir des capacités aériennes dignes de ce nom et se doter d'un avion de combat de première ligne moderne et interoperable comme le F-35. Bien entendu, nous nous demandons nous-mêmes combien et quel type d'aéronef nous avons les moyens d'acheter. Je pense que l'on tient encore à maintenir à long terme une norme propre à l'OTAN dans certains de ces domaines clés et on estime que le F-35, comme le F-16 par le passé, est un bon choix pour garantir l'interopérabilité.

La présidente : Merci beaucoup. Vous nous avez fourni énormément d'informations en une heure. Cet arrangement a bien fonctionné. Nous vous remercions pour toutes les informations que vous nous avez données ainsi que pour les documents que vous avez rédigés sur le même sujet par le passé. Nous serons toujours intéressés à prendre connaissance des commentaires que vous voudrez bien nous faire parvenir.

Nous remercions M. Stephen Flanagan, de la chaire Kissinger en diplomatie et sécurité nationale, Center for Strategic and International Studies, qui nous parlait par vidéoconférence depuis Washington.

Mr. Flanagan: Thank you, Senator Wallin, for this opportunity, and members of the committee. I hope my answers were not too long.

The Chair: No, it was terrific. Thank you very much.

Mr. Flanagan: You are welcome.

The Chair: We continue this meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence. As we mentioned earlier, we will shift gears now and get ourselves into the sometimes very scary world of cybersecurity.

All of us in this room and all of you watching, of course, use computers; we connect to the Internet at work and at home. The corporate world, industry, governments and utilities, are increasingly plugged in as well. Today everyone is wired and we are becoming utterly dependent on being interconnected.

There is a downside to this, of course. As we know, nations and companies spy on each other and steal secrets. Cybercriminals exploit the Internet for financial gain. Hackers act as cybervandals, and their attacks are intended to destruct or destroy, directed against individuals, corporations, infrastructure, governments, et cetera.

We have three expert witnesses today appearing as individuals who work in this relatively new cyberworld who are deeply concerned about cybersecurity, and I hope will give us a bit of a cyber primer today to help us better understand how dependent we are, what the threats are and what we can and should be doing to make the cyberworld a little safer.

Let me introduce our guests now. Mr. Jim Robbins is President of EWA-Canada; Rafal Rohozinski, is Chief Executive Officer of SecDev Group, an operational consultancy; and Dave McMahon is with us today from Bell Canada.

Thank you all. I gather, gentlemen, you have some opening statements. Mr. McMahon, go ahead.

Dave McMahon, Cyber Security and Defence Expert, as an individual: Thank you for inviting me to speak to you today. I will be brief on a rather large and expansive subject.

Cyberspace is a massively complex system, much like global weather patterns and biological ecosystems. Soon the computational power of the Internet will reach that of the human brain and take on much of the attributes of neural networks, yet many people and organizations treat computers like office equipment, a replacement for common typewriters or telephones, and they manage cybersecurity in much the same fashion.

M. Flanagan : Merci, sénateur Wallin et tous les membres du comité, de m'avoir donné l'occasion de témoigner. J'espère que mes réponses n'ont pas été trop longues.

La présidente : Non, c'était très bien. Merci beaucoup.

M. Flanagan : Je vous en prie.

La présidente : Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense poursuit ses travaux. Comme nous l'avons mentionné plus tôt, nous allons maintenant changer de sujet et nous intéresser au monde très inquiétant de la cybersécurité.

Nous tous ici réunis et vous les téléspectateurs qui nous regardez, nous utilisons tous des ordinateurs; nous naviguons sur Internet, chez nous et au travail. De plus en plus, le monde des affaires, l'industrie, les gouvernements et les services publics sont branchés eux aussi. De nos jours, nous sommes tous des internautes et nous devenons de plus en plus dépendants de cette cyberconnexion.

Bien entendu, il y a un côté négatif à tout cela. Nous savons que les pays et les entreprises s'espionnent mutuellement et volent des secrets. Les cybercriminels exploitent Internet dans l'espoir de faire des gains financiers. Les pirates informatiques se conduisent comme des cybervandales et, par leurs attaques, ils visent la destruction et s'en prennent directement aux personnes, aux entreprises, aux infrastructures, aux gouvernements, et cetera.

Nous accueillons aujourd'hui trois experts qui viennent témoigner à titre personnel. Ils travaillent dans le secteur relativement nouveau du cyberspace et s'intéressent de près à la cybersécurité. J'espère qu'ils vont nous donner aujourd'hui des cyberconseils qui nous permettront de mieux comprendre combien nous sommes tributaires du cyberspace, quelles sont les menaces et ce que nous pouvons et devrions faire pour rendre le cyberspace un peu plus sécuritaire.

Permettez-moi maintenant de présenter nos invités. M. Jim Robbins est président d'EWA-Canada; Rafal Rohozinski est chef de la direction du groupe SecDev de consultation opérationnelle; et Dave McMahon représente aujourd'hui Bell Canada.

Merci à tous. Je suppose, messieurs, que vous souhaitez présenter des déclarations préliminaires. Monsieur McMahon, allez-y le premier.

Dave McMahon, expert en cybersécurité et défense, à titre personnel : Merci de m'avoir invité à venir témoigner aujourd'hui. Le sujet est plutôt vaste et complexe, mais je serai bref.

Le cyberspace est un système extrêmement complexe, un peu comme les systèmes météorologiques et les écosystèmes biologiques planétaires. Bientôt, la puissance de calcul d'Internet sera l'équivalent de celle du cerveau humain et acquerra la plupart des attributs des réseaux neurologiques. Pourtant, la plupart des gens et des organismes considèrent les ordinateurs comme un simple équipement de bureau, l'équivalent moderne de machines à écrire ou de téléphones et ils gèrent la cybersécurité de la même façon.

In fact, the transformational drivers in cyberspace are its strategic effects, such as markets, convergence, globalization, geopolitics, the freedom of information, disruptive technology and other social and technological factors. We have seen already how cyberspace empowered political change in the Middle East in the Arab Spring, fueled political activism, facilitated the disruption of nuclear weapons programs and was successfully integrated into Russian battle campaigns and Chinese espionage.

Let us not overlook the positive effects, like “crowdsourcing” over today’s hard problems, ubiquitous communications and disaster recovery in times of need. Cyberspace is a nervous system that binds all critical infrastructures in Canada today. Telecommunications, financial and energy systems depend on cyber.

Over \$174 billion in Canada transit networks every day. Network performance and volume and velocity of transactions are co-dependent and our economy is acutely sensitive to disruptions or malicious cyber-activities in a measurable way, yet there are regions of cyberspace that are still highly contested.

Cyberspace is an integral component of hostile military intelligence, criminal and terrorist networks. It is estimated that between 5 and 12 per cent of Canadians are affected by cyber-attacks at any given time. Most people are completely unaware. Such is the surreptitious nature of sophisticated and persistent threats.

95 per cent of all email is spam or malicious before blocked. Service attacks and cyber-espionage are common and the Internet also facilitates child exploitation, radicalization, shaping and influencing operations worldwide.

That being said, cybersecurity and privacy are in homeostasis: We are neither losing or winning the battle. It is just what folks are willing to pay, given the perceived risk. The system balances itself out. Experts know how to make the Internet safer, so it is not really a question of technology or money, but continuing commoditization of Internet services in the way that traditional organizational cultures handle information technology is inhibiting resources. Cyber is counterculture for most organizations.

Complex problems like cybersecurity require solutions that are both sophisticated and elegant. We need one common operating picture based solidly on empirical evidence. We need a proactive cyberdefence strategy — the fusion across the main expertise of social scientists, engineers, criminologists, diplomats, soldiers,

En fait, les vecteurs transformationnels du cyberspace sont ses effets stratégiques tels que les marchés, la convergence, la mondialisation, la géopolitique, la liberté d’information, la technologie perturbatrice et d’autres facteurs sociaux et technologiques. Nous avons déjà vu comment le cyberspace a pu induire le changement politique au Moyen-Orient, dans le cadre du printemps arabe, alimenter le militantisme politique, faciliter la perturbation des programmes d’armes nucléaires et s’implanter avec succès dans les campagnes militaires russes et l’espionnage chinois.

Bien entendu, les effets positifs ne sont pas négligeables. C’est le cas notamment de « l’externalisation ouverte » pour trouver une solution aux graves problèmes d’aujourd’hui, des communications omniprésentes et de la reprise des activités après une catastrophe. Le cyberspace est un système nerveux qui relie toutes les infrastructures capitales au Canada aujourd’hui. Les télécommunications, les finances et l’énergie sont tributaires du cyberspace.

Au Canada, plus de 174 milliards de dollars sont échangés chaque jour sur les réseaux. Le rendement et le volume du réseau, ainsi que la rapidité des transactions sont interdépendants, et notre économie est éminemment sensible aux perturbations ou aux cyberactivités malveillantes, et ce, de façon mesurable. Pourtant, certains secteurs du cyberspace continuent d’être hautement contestés.

Le cyberspace fait partie intégrante des réseaux hostiles de renseignement militaire et des réseaux criminels et terroristes. On estime que 5 à 12 p. 100 des Canadiens sont victimes de cyberattaques. La plupart des gens n’en ont absolument pas conscience, en raison du caractère subreptice des menaces complexes et persistantes.

Avant d’être bloqués, 95 p. 100 de tous les courriels sont des pourriels malveillants. Les attaques de services administratifs et le cyberespionnage sont pratiques courantes, et Internet facilite également l’exploitation des enfants, la radicalisation, le montage et la transformation de certaines opérations à l’échelle mondiale.

Cela étant dit, la cybersécurité et la vie privée sont en équilibre homéostatique : on ne perd pas la bataille, mais on ne la gagne pas non plus. Tout dépend de ce que les gens sont prêts à payer, compte tenu de leur perception du risque. Le système s’équilibre de lui-même. Les experts savent comment accroître la sécurité d’Internet. Ce n’est pas vraiment une question de technologie ou d’argent, mais plutôt de banalisation continue des services Internet, dans le sens que les cultures organisationnelles traditionnelles nuisent aux ressources par leur façon de traiter la technologie de l’information. Dans la plupart des organisations, l’informatique est considérée comme une contreculture.

Les problèmes complexes comme celui de la cybersécurité requièrent des solutions qui sont à la fois hautement techniques et élégantes. Nous avons besoin d’un modèle opérationnel commun solidement fondé sur des données empiriques. Nous avons besoin d’une stratégie de cyberdéfense proactive — amalgame de tous les

analysts and academia; the leverage of big business vendors and government; and the security and privacy demands of an educated society.

Rafal Rohozinski, Chief Executive Officer, SecDev Group, as an individual: Thank you senators and distinguished members of the Standing Senate Committee on National Security and Defence for the opportunity to appear and speak on this urgent and pressing topic. This is the first time I have appeared before a parliamentary committee in Canada and the third time doing so in the United States, which underscores the degree to which we have been lagging on this particular topic. The emergence of cyberspace as the fifth strategic domain equal to land, air, space and sea is having a transformative effect on all aspects of life in Canada and globally. It is particularly prescient that this committee has decided to address this issue as it comes at a transformative, perhaps constitutive, moment in the history of cyberspace.

Over the past 20 years, the Internet has more than doubled in size on a yearly basis. At present, it encompasses more than a third of humanity. With a concurrent mobile revolution, within 10 years every living person on this planet will be connected to cyberspace in one way or another. This has precipitated transformative effects that will exceed those of previous media revolutions, print, telegraphy, radio and television, combined.

Moreover, this revolution is not being driven by states but by the private sector and even individuals. Concurrent with the rise of technology and our dependence on it, we are also seeing the rise of individual agency expressed in myriad ways. In the Middle East, the Arab Spring is being propelled by two key factors: digital natives, those under 25 years who have grown up in the unblinking universe of the Internet and satellite television; and the technologies of social media and online communication, which allow them to think, communicate and act at speeds that outstrip the abilities of states' security agencies.

The same cyber-empowerment that propelled what is generally accepted as long overdue and positive social change is also responsible for flash riots in London last summer and numerous other new forms of online political activity, such as shadowy hacker groups like "anonymous" and others. In fact, the global rise of cybercrime is the dark side of the very empowerment that cyberspace has made possible. Put bluntly, if one wants to understand the essence of cybercrime, one must appreciate that it is a lot easier to bilk someone's bank account online in Toronto than it is to fight over a fistful of rubles in the crumbling tenements of Katharinaberg, the favelas of Brazil or the slums of Lagos. Much like the rum runners of the Prohibition Era, they are able to scale faster and use jurisdiction more effectively than locally based police forces. The global network circumvents national authority. Currently, all national governments,

secteurs principaux de compétence des spécialistes en sciences sociales, des ingénieurs, des criminologues, des diplomates, des militaires, des analystes et des universitaires; de l'influence des grandes entreprises et du gouvernement; et des exigences en matière de sécurité et de protection de la vie privée d'une société informée.

Rafal Rohozinski, chef de la direction, SecDev Group, à titre personnel : Je remercie les sénateurs et membres du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense de me donner l'occasion de comparaître et de présenter mes commentaires sur ce sujet de la plus grande importance. C'est la première fois que je comparais devant un comité parlementaire au Canada alors que j'ai déjà été invité trois fois aux États-Unis, ce qui donne une idée du retard que nous avons accumulé dans ce domaine particulier. L'émergence du cyberspace, véritable cinquième domaine stratégique au même titre que la terre, l'air, l'espace et la mer, a un effet transformateur sur tous les aspects de la vie au Canada et dans le monde. Votre comité a véritablement fait preuve de clairvoyance en décidant de se pencher sur cette question à un moment transformateur et peut-être constitutif de l'histoire du cyberspace.

Depuis 20 ans, Internet a plus que doublé de taille chaque année. À l'heure actuelle, il englobe plus du tiers de l'humanité. Avec la révolution parallèle du téléphone cellulaire, dans 10 ans, tous les humains vivant sur notre planète seront reliés d'une manière ou d'une autre au cyberspace. Cette révolution a précipité les effets transformateurs qui dépassent ceux des autres révolutions médiatiques précédentes, imprimerie, télégraphie, radio et télévision combinées.

En outre, cette révolution n'est pas menée par des États, mais par le secteur privé et même par des individus. Parallèlement à la montée de la technologie et à notre dépendance à son égard, on assiste à la montée en puissance de l'individualité qui s'exprime de milliers de façons différentes. Au Moyen-Orient, le printemps arabe a été propulsé par deux facteurs principaux : des individus de moins de 25 ans bercés depuis l'enfance dans l'univers impassible d'Internet et de la télévision par satellite; et les technologies des médias sociaux et de la communication en ligne qui leur permettent de penser, de communiquer et d'agir avec une rapidité qui l'emporte sur les capacités des organismes de sécurité étatiques.

L'habilitation que confère le numérique, force qui a propulsé des changements sociaux positifs que l'on attendait depuis longtemps, est également responsable des émeutes éclairs qui se sont déroulées à Londres l'été dernier, et des nombreuses autres nouvelles formes d'activisme politique en ligne illustrées par des groupes de pirates informatiques clandestins comme « anonymous » et autres. En fait, la hausse mondiale de la cybercriminalité est le côté sombre de cette même habilitation rendue possible par le cyberspace. À proprement parler, si l'on veut comprendre l'essence même de la cybercriminalité, on doit se rendre compte qu'il est beaucoup plus facile d'escroquer en ligne le compte en banque de quelqu'un à Toronto plutôt que de voler une poignée de billets dans les bas quartiers de Katharinaberg, les favelas du Brésil ou les bidonvilles de Lagos. Un peu comme les contrebandiers à l'époque de la prohibition, les cybercriminels

international law enforcement and regulatory frameworks are out of date and incapable of scaling to that task. Unlike the Prohibition Era, when the FBI was able to create a national police force appropriately scaled to the problem, it is unlikely that we will see the rise of a global cyber police force in our lifetime.

This tsunami of cybercrime, which is being well quantified in reports prepared under the auspices of the Defence Research and Development Canada's excellence in cyberscience and technology program and which should be made accessible to this committee and to Canadians as part of public record, has strategic implications for Canada's national security and defence in and through cyberspace. Cyberspace has become a domain of strategic competition. Recently, a senior Chinese military official stated that the weaponization of cyberspace was to the information age what nuclear weapons were to the age of industrial war fighting. This blunt admission emphasizes the degree to which they have correctly identified cyberspace as a central, strategic pivot point — one that promises not just strategic parity but also strategic advantage.

Our group was involved in an exercise with the U.S. Department of Defense a few years ago where we assessed the strategic importance of the cyber domain. The question was asked of seniors within the DOD: Could we run today an operation as complex as the invasion of Normandy with existing manpower and resources? The answer was no because whole levels of staff, capability and training have been replaced by machines and information systems — the very cybersystems that have become the singular target for our peer competitors.

More worryingly, the threshold for entering into the cyber-arms race does not require the billions needed to build an F-35 and maintain a deployable expeditionary force. The mass effects can be generated by very small groups, including individuals. Arguably, some of the most innovative cyberwarfare capabilities are not being developed in laboratories of the United States, the United Kingdom or Australia but are the result of the creative energy harnessed from the cybercriminal market through compulsion or incentive in the world's most unlikely cyberpowers. Our present networks on which we depend have been built for resilience, not for security. Commercial competition, which has brought us such wonderful products as Windows, Google, Apple and others, has also created a rich target environment for clever opponents to exploit.

peuvent s'adapter plus vite et tirer parti de la situation plus efficacement que les forces de police locales. C'est ainsi que le réseau planétaire se substitue à l'autorité nationale. À l'heure actuelle, tous les gouvernements nationaux, les organismes internationaux d'application de la loi et les organes de réglementation sont dépassés et incapables de se mettre à la hauteur de la tâche. À l'époque de la prohibition, le FBI avait été en mesure de créer une force policière nationale capable de s'attaquer aux problèmes de la contrebande. En revanche, il est peu probable que nous voyions de notre vivant la création d'une cyberpolice mondiale.

Ce tsunami de la cybercriminalité a des conséquences stratégiques pour la sécurité et la défense nationale du Canada et dans l'ensemble du cyberspace. Ce phénomène a été très bien exposé dans des rapports préparés dans le cadre du programme d'excellence en cyberscience et technologie de Recherche et développement pour la défense Canada, rapports qui devraient être mis à la disposition du comité et de l'ensemble des Canadiens, à titre de documents publics. Le cyberspace est devenu un domaine de concurrence stratégique. Récemment, un haut représentant militaire chinois a déclaré que la militarisation du cyberspace représentait à l'ère numérique ce qu'étaient les armes nucléaires à l'ère de la guerre industrielle. Ce constat brutal montre bien que les Chinois ont compris avec justesse que le cyberspace est un point d'articulation central, stratégique qui promet l'accès à la parité stratégique et même sans doute à l'avantage stratégique.

Il y a quelques années, notre groupe a participé avec le Département de la défense des États-Unis, à un exercice visant à évaluer l'importance stratégique du domaine cybernétique. On avait posé aux cadres du Département de la défense la question suivante : Pourrions-nous mener aujourd'hui une opération aussi complexe que le débarquement en Normandie, à l'aide du personnel et des ressources existantes? La réponse fut négative, étant donné que des groupes entiers de personnel, des pans de capacités et des ressources de formation ont été remplacés par des machines et des systèmes d'information — les mêmes cybersystèmes qui sont devenus la cible de nos pairs-concurrents.

Plus inquiétant encore, il est possible de participer à la cybercourse aux armements sans déboursier les milliards de dollars nécessaires à la construction d'un F-35 et au maintien d'une force expéditionnaire déployable. De très petits groupes, composés parfois d'une poignée de personnes, peuvent provoquer des effets de masse. On peut affirmer que les capacités les plus novatrices en matière de cyberguerre ne sont pas mises au point dans des laboratoires aux États-Unis, au Royaume-Uni ou en Australie, mais sont le résultat de l'énergie créative puisée dans le marché de la cybercriminalité par les cyberpuissances les plus improbables du monde, sous la contrainte ou moyennant récompense. Les réseaux sur lesquels nous nous reposons actuellement ont été construits pour offrir une bonne résilience plutôt que pour garantir notre sécurité. La concurrence commerciale qui a donné naissance à de merveilleux produits comme Windows, Google, Apple et les autres, a également créé un environnement offrant une cible idéale aux adversaires rusés qui sont prêts à l'exploiter.

However, security is not just defined in military terms and is not something that can be achieved through a focus on tightening our legislation, empowering police forces or playing whack-a-mole with cybercriminals. Security is also the ability of Canada and our like-minded allies to protect our values and to enforce norms globally that uphold human dignity, the right to choose and empower individuals to hold their governments and their institutions accountable. In this respect, our ability to preserve the openness of cyberspace may be as important as our ability to secure it.

Cyberspace as we know it is under threat. Countries such as those of the Shanghai Cooperation Organization as well as others with less than democratic agendas tend to see the re-imposition of national borders in cyberspace as a positive thing. However, the reasons are not those that we may see as valid — protecting domestic cyberspace from the malfeasance of crime, but rather as focused on denying their citizens the right to information and free expression. Countries like China, Iran and Syria are pressing for global norms that would permanent censorship, justifying it on the basis of national security. They do so not to protect their populations from the ills of child predation but to prevent them from exercising democratic rights and from holding those in public office accountable.

A digital curtain is descending. Unlike the iron curtain, which was built by the ideology of others, this one is aided by our own insecurities, the fear of crime and child predation and the protection of property rights. It is therefore critical that Canada not focus myopically on cybersecurity but rather consider more broadly the imperative for a strategy of engagement in cyberspace. That strategy needs, at minimum, to consider three factors: One, recognize the strategic centrality of cyberspace and elevating its importance to national security. Cyberspace deserves a degree of attention at the political, policy and budgetary level commensurate with its importance to our way of life, our values and our competitiveness in the global economy.

Two, balance domestic security with the imperative of ensuring that cyberspace remains a global commons and that our values and our norms — those of preserving human dignity and the right of free expression and the right of holding those in public office accountable — remain accessible as universal norms.

Three, recognize that this is a constitutive moment in the tides of history. Politics are moving towards the enclosure of cyberspace. This is our moment to lead. Canada as a country was forged from sea to sea by telecommunications. We can and should be the first

Toutefois, la sécurité ne se définit pas uniquement en termes militaires et ne peut être obtenue par un renforcement de nos lois, l'octroi de plus de pouvoirs aux forces de police ou la traque des cybercriminels. La sécurité est également la capacité du Canada et de ses alliés à protéger nos valeurs et à appliquer mondialement des normes qui soutiennent la dignité humaine, le droit de choisir et le pouvoir des individus de contraindre leurs gouvernements et leurs institutions à leur rendre des comptes. À ce titre, notre capacité à préserver l'accès libre du cyberspace est peut-être aussi importante que notre capacité à le sécuriser.

Le cyberspace tel que nous le connaissons est menacé. Des pays comme ceux qui appartiennent à l'Organisation de coopération de Shanghai ainsi que d'autres qui ont des visées moins démocratiques, ont tendance à considérer la réimposition des frontières nationales dans le cyberspace comme une chose positive. Cependant, leurs raisons ne sont pas nécessairement celles qui pourraient nous sembler valides — soit la protection du cyberspace intérieur contre les crimes malveillants, mais plutôt la volonté de priver leurs citoyens du droit à l'information et à la libre expression. Des pays comme la Chine, l'Iran et la Syrie réclament des normes mondiales qui leur permettraient d'imposer une censure permanente et de la justifier sur la base de la sécurité nationale. Ces pays ne sont pas animés par un désir de protéger leurs populations des méfaits que subissent les enfants victimes de prédateurs, mais cherchent plutôt à empêcher leurs citoyens d'exercer leurs droits démocratiques et d'exiger des comptes de la part de leurs dirigeants.

Un rideau numérique est en train de se constituer. Contrairement au rideau de fer qui était une émanation de l'idéologie des autres, ce rideau est constitué par nos propres insécurités, la peur du crime et des actes de prédation dont sont victimes les enfants, ainsi que par la protection de nos droits à la propriété privée. Par conséquent, il est capital que le Canada ne se concentre pas sur la cybersécurité avec des œillères, mais qu'il considère plutôt et de façon plus large les impératifs d'une stratégie d'engagement dans le cyberspace. Cette stratégie doit au minimum tenir compte de trois facteurs : Premièrement, reconnaître le caractère stratégique central du cyberspace et lui accorder la même importance qu'à la sécurité nationale. Le cyberspace mérite au niveau politique et budgétaire un niveau d'attention égal à son importance vis-à-vis de notre mode de vie, de nos valeurs et de notre compétitivité dans l'économie mondiale.

Deuxièmement, il faut trouver le juste équilibre entre la sécurité intérieure et les impératifs visant à garantir que le cyberspace demeure un espace commun à l'échelle mondiale et que nos valeurs et nos normes — préservation de la dignité humaine, du droit à la libre expression et du droit d'exiger des comptes de la part de détenteurs de charges publiques — demeurent accessibles en tant que normes universelles.

Troisièmement, nous devons reconnaître que nous sommes arrivés à un moment charnière de l'histoire. La politique tend vers l'enfermement du cyberspace. Le moment est venu pour le Canada de se démarquer. Le Canada est un pays qui s'est bâti, d'un océan à

country of cyberspace. To neglect it will not only relegate us to a second if not minor power but also strip our industrial base, the equivalent of giving away yet another Avro Arrow.

Last, it is important to recognize that the transformative effects of the cyber-revolution will be as far reaching as those of the Gutenberg Revolution, but the impact of that transformation remains in the balance. It will either continue to empower individuals at a rate greater and faster than that of any other single technological revolution, or it will be snuffed out, suffocated by the weight of regulation and repression leading to a world divided by digital walls, barriers and roadblocks.

The Chair: We took testimony on this last week from the Minister of Defence and the CDS. They have, in fact, a designated hitter now on the cyberbeat, so that is great. Mr. Robbins, please proceed.

Jim Robbins, President, EWA-Canada, as an individual: Madam Chair and honourable members of the Senate, my comments will be brief.

Thank you for inviting me to speak here today. We have been involved in cybersecurity for at least the last 15 or so years. I do have a statement I would like to read from.

I would like to talk to you today about the declining capability in Canada to advise critical sectors on the selection of information technology products and systems intended to secure our cyber-infrastructure and personal data. This includes national security, defence, critical infrastructure operators such as telecommunications, electrical, financial, health care and commercial clients.

In the early 1990s, Canada developed its own set of IT security standards to evaluate security products and provide assurance that our data and infrastructure were protected as claimed by product vendors. Similar standards had been developed in the U.S. and in Europe. In 1993, work began internationally to develop a common set of standards that was called the common criteria for evaluating IT security products. Seven years later, in May of 2000, a Common Criteria Mutual Recognition Agreement was signed by 13 countries, including Canada, Australia, Finland, France, Germany, Greece, Italy, New Zealand, Norway, Spain, the Netherlands, the United Kingdom and the United States.

Today the Common Criteria Recognition Agreement has been signed by 26 nations, and many more nations use this ISO standard. Over 1700 certificates have been issued in the 16 national schemes

l'autre, grâce aux télécommunications. Nous pouvons et nous devons être le premier pays du cyberspace. Si nous négligeons cette possibilité, nous serons non seulement relégués au second plan, voire au rang d'une puissance mineure, mais nous serons également dépouillés de notre base industrielle, ce qui serait l'équivalent de perdre une fois encore un Avro Arrow.

Enfin, il est important de reconnaître que les effets transformateurs de la cyber-révolution seront aussi vastes que ceux de l'imprimerie, la révolution de Gutenberg, mais l'impact de cette transformation demeure dans la balance. Le cyberspace continuera à augmenter le pouvoir des individus à un rythme plus grand et plus rapide que n'importe quelle autre révolution technologique, ou il sera étouffé sous le poids de la réglementation et de la répression menant à un monde cloisonné par des murs, des barrières et des barrages numériques.

La présidente : Nous avons entendu la semaine dernière un témoignage du ministre de la Défense et du CEMD sur le même sujet. En fait, c'est parfait puisqu'ils disposent désormais d'un frappeur désigné dans le secteur de la cyberpatrouille. Monsieur Robbins, la parole est maintenant à vous.

Jim Robbins, président, EWA-Canada, à titre personnel : Madame la présidente et honorables sénateurs, mes commentaires seront brefs.

Je vous remercie de m'avoir invité à venir témoigner aujourd'hui. Nous travaillons dans le domaine de la cybersécurité depuis environ une quinzaine d'années. J'ai préparé une déclaration que j'aimerais vous lire.

J'aimerais vous entretenir aujourd'hui de la capacité de plus en plus réduite, au Canada, de donner aux secteurs névralgiques des conseils sur les produits et les systèmes de technologie de l'information disponibles pour protéger notre infrastructure cybernétique et les renseignements personnels. Ces secteurs névralgiques sont, notamment, la sécurité nationale, la défense et les exploitants d'infrastructures essentielles comme les entreprises de télécommunications, les fournisseurs d'électricité, les entités financières, les établissements de santé et les entreprises commerciales.

Au début des années 1990, le Canada a établi ses propres normes en matière de technologies de l'information (TI) afin d'évaluer les produits de sécurité et de veiller à ce que nos données et notre infrastructure soient protégées, comme les fournisseurs de produits le garantissent. Des normes semblables ont été établies aux États-Unis et en Europe. En 1993, on a commencé à travailler, sur le plan international, à l'élaboration d'un ensemble de normes communes appelées les critères communs, pour évaluer les produits de sécurité des TI. Sept ans plus tard, en mai 2000, un accord de reconnaissance mutuelle fondé sur les critères communs a été signé par 13 pays : le Canada, l'Australie, la Finlande, la France, l'Allemagne, la Grèce, l'Italie, la Nouvelle-Zélande, la Norvège, l'Espagne, les Pays-Bas, le Royaume-Uni et les États-Unis.

Aujourd'hui, l'Accord de reconnaissance mutuelle fondé sur les critères communs compte 26 pays signataires et les nations qui utilisent cette norme sont plus nombreuses encore. Plus de

that have recognized certification authorities and accredited laboratories. The level of confidence of each product is determined by an evaluation assurance level, which could range from one at the low end to seven. The mutual recognition agreement applies to all products certified up to EAL 4. Approximately 700 products are certified at EAL 4.

NATO has adopted this standard. Many governments have mandated its use in the acquisition of products for government networks, and some countries have gone so far as to offer tax incentives to encourage the private sector to use evaluated products. In short, the common criteria are regarded as the global standards for evaluating the security provided by these kinds of products.

The use of the common criteria has expanded to include such things as smart metres that you will find in the electrical grid, chips used in electronic passports and the new credit and debit cards, credentials for health care professionals and critical components for the telecommunications sector.

However, over the years, Canada's advocacy for the use of common criteria has diminished as the role and mandates of various departments have gradually been narrowed. The most drastic change has occurred within the last 12 months. This change is the result of a U.S.-led initiative to limit common criteria evaluations to the lowest possible level, EAL 1, which is sadly not much better than a magazine review.

Canada and three other English-speaking countries — Australia, New Zealand and the U.K. — have followed the U.S. lead. The majority of NATO countries have not followed the U.S. approach, since the standards required for products intended for use in NATO and other critical infrastructures require a much higher level than this minimum evaluation assurance level.

The Communications Security Establishment in Canada, which operates the Canadian scheme and the certification body and acts as the Canadian government representative to the CC body, has also limited their certification of products used by the Canadian government. Unfortunately, no other department has been assigned a responsibility for security assurance and product certifications related to the financial sector, e-commerce, health care, local governments, the critical infrastructure sectors mentioned earlier and the Canadian citizen. This represents a major gap in the service provided to Canadians when compared to their international counterparts that have chosen to support the use of the common criteria across all sectors that are important to the average citizen.

1 700 certificats ont été fournis par les 16 schémas nationaux qui ont des autorités de certification et des laboratoires accrédités. Le degré de confiance accordé à chaque produit est caractérisé par un niveau d'assurance EAL, dont la cote varie de un (cote la plus faible) à sept (cote la plus élevée). L'Accord de reconnaissance mutuelle s'applique à tous les produits dont le niveau d'assurance est de EAL 4. Environ 700 produits ont la certification EAL 4.

L'OTAN a adopté cette norme. Plusieurs gouvernements l'imposent pour l'acquisition de produits de sécurité destinés aux réseaux gouvernementaux, tandis que certains pays ont étendu davantage la portée de cette norme, par exemple en offrant des mesures d'incitation fiscale afin d'encourager le secteur privé à utiliser des produits évalués. En résumé, les critères communs sont considérés comme la norme nationale pour évaluer la sécurité de ce type de produits.

Les critères communs sont utilisés de plus en plus et s'appliquent désormais aux compteurs intelligents installés dans les réseaux électriques, aux puces utilisées dans les passeports électroniques et aux nouvelles cartes de crédit et de débit, aux titres de compétences des professionnels de la santé et aux composantes essentielles du secteur des télécommunications.

Cependant, avec les années, la promotion des intérêts canadiens en regard des critères communs a diminué, le rôle et les mandats de différents ministères ayant été resserrés. Le changement le plus radical s'est produit au cours des 12 derniers mois. Ce changement est la conséquence d'une initiative américaine visant à limiter les évaluations selon les critères communs au niveau le plus bas possible, soit EAL 1, qui, malheureusement, n'est rien de plus qu'une évaluation que l'on pourrait lire dans un magazine.

Le Canada et trois autres pays anglophones — l'Australie, la Nouvelle-Zélande et le Royaume-Uni — ont emboîté le pas aux États-Unis. La majorité des pays de l'OTAN n'ont pas suivi l'approche américaine, car les normes appliquées pour les produits destinés à l'OTAN et à d'autres infrastructures essentielles exigent un niveau beaucoup plus élevé que le niveau minimum d'assurance.

Le Centre de la sécurité des télécommunications Canada, qui dirige le programme canadien et l'organisme de certification et agit à titre de représentant du gouvernement du Canada auprès de l'organe directeur des critères communs, a également restreint ses certifications aux seuls produits utilisés par le gouvernement canadien. Malheureusement, aucun autre ministère ne s'est vu confier la responsabilité d'assurer la sécurité et de certifier les produits reliés au secteur financier, au commerce électronique, aux soins de santé, aux administrations locales, aux secteurs des infrastructures essentielles déjà mentionnés et aux citoyens canadiens. Considérant l'approche des homologues internationaux du Canada, qui appuient l'application de la norme définie dans les critères communs à tous les secteurs qui touchent le citoyen moyen, il s'agit d'une lacune grave qui prive les Canadiens de services qui leur sont dus.

The impact of these evolving and recent changes is also felt by Canadian product vendors who wish to sell their products into NATO and other international markets, the acquisition staff who wish to identify the most capable products to meet their client's need, the consumers who should have confidence that products being sold in Canada have met a higher standard than the minimum now being promoted by the U.S. and Canadian governments for their use and the Canadian labs that perform the evaluations.

In summary, in Canada, we have the capability, the infrastructure and the skills available in government and industry to do better than we are currently doing. All we need is the national will to do it.

The Chair: Thank you for those opening comments. Mr. McMahon, I did not make this clear before, but I know you are here for your expertise and not really speaking on behalf of Bell Canada. I just want to make it clear to everyone.

It would help if you addressed your questions, senators, to a particular witness, and then we will not have everyone talking on all topics.

Senator Lang: I welcome our guests here this evening. This is a whole new area, relatively speaking, for consumers and others with respect to what security is and how you enforce security as far as cyberspace is concerned.

Perhaps I will direct this question to Mr. Robbins. Could you tell us just how vulnerable the ordinary consumer is who has a bank account and uses the Internet for all the transactions that are involved. How secure is he or she with respect to going about their business and assuming that they have absolute privacy?

Mr. Robbins: I think you have asked two questions there in terms of both security and privacy. At the end of the day, if someone wants to get your personal information, they can. How much are you prepared to invest in securing that?

The devices that you use, a smartphone, whether an Apple, a BlackBerry or other phone, help to determine that level of security and privacy you will have. I use them, but my bank account probably is not as large as yours, so it really becomes a question of how much are you trying to protect? How much do you want to pay for that protection? That is what it boils down to, I think.

For the average consumer, I do not think there are problems. When you are talking about national assets, you are talking about something significantly different.

Les conséquences de ces changements récents se font également sentir chez les fournisseurs canadiens de produits de sécurité qui veulent vendre leurs produits à l'OTAN et sur d'autres marchés internationaux, chez les personnes chargées des achats qui aimeraient pouvoir identifier les produits qui répondent le mieux aux besoins de leurs clients, chez les consommateurs qui veulent avoir l'assurance que les produits vendus au Canada répondent aux normes les plus élevées, et non aux normes minimales utilisées actuellement par les gouvernements américain et canadien, et chez les laboratoires canadiens qui effectuent l'évaluation de ces produits.

En résumé, le Canada dispose des capacités, de l'infrastructure et des compétences au sein du gouvernement et de l'industrie pour offrir un meilleur service qu'actuellement. Il manque seulement la volonté nationale.

La présidente : Merci pour votre déclaration préliminaire. Monsieur McMahon, je ne l'ai pas indiqué au départ, mais j'aimerais préciser que vous êtes ici pour nous faire bénéficier de vos compétences et pas vraiment pour vous prononcer au nom de Bell Canada. Je voulais que ce soit clair pour tout le monde.

Chers collègues, il serait préférable que vous posiez vos questions à un témoin particulier afin d'éviter de nous disperser dans différents sujets.

Le sénateur Lang : Je souhaite la bienvenue aux invités que nous accueillons ce soir. Pour les consommateurs et les autres personnes, il s'agit d'un domaine complètement nouveau, relativement parlant, qui touche la sécurité et les moyens pour la faire respecter dans le cyberspace.

Je vais peut-être poser cette question à M. Robbins. Pouvez-vous nous dire dans quelle mesure un consommateur qui utilise Internet pour faire toutes ses opérations bancaires est vulnérable. Quel est le degré de sécurité dont bénéficie ce consommateur pour effectuer ses opérations bancaires et bénéficie-t-il d'une protection totale de sa vie privée?

M. Robbins : Je pense que vous avez posé deux questions, l'une sur la sécurité et l'autre sur la protection de la vie privée. Au bout du compte, rien ne peut empêcher quelqu'un d'obtenir vos informations personnelles s'il le souhaite vraiment. Combien sommes-nous prêts à investir pour nous protéger de cela?

Les appareils que nous utilisons, les téléphones intelligents, Apple, BlackBerry ou autres, nous aident à déterminer le niveau de sécurité et de protection de la vie privée que nous souhaitons. J'utilise ces appareils, mais mon compte en banque n'est probablement pas aussi garni que le vôtre, aussi le tout est de savoir combien nous voulons protéger. Combien êtes-vous prêt à payer pour obtenir cette protection? Je crois que la question se limite à cela.

Pour un consommateur moyen, je pense qu'il n'y a pas de problèmes. Par contre, ce n'est plus du tout la même chose quand on parle des actifs nationaux.

Senator Lang: To move on to another area, we do have a cybersecurity strategy, or at least we have been told we do, and I would like to know your opinion on the security strategy and if you have any thoughts on how it could be improved upon or what we should be doing differently.

Mr. Robbins: I am laughing because I was involved in an early draft of the strategy back in 1999, and I have seen no progress since then. We have a strategy to have a strategy. I do not think we have ever produced anything that has any material results in the last decade as relating to improving the Canadian cybersecurity posture.

Senator Day: I will ask Mr. Rohozinski to expand on the three points he made. As I understood your comments, it is important to keep this open. You see an encroachment and maybe some legislation moving in here from different countries. Can you expand on that role? How can we keep it open and still provide the level of security that we are all looking for? There are more and more infringements, and more clever people out there doing things, tracing us through our phones. Whether we are on or not, they can tell where we are with our cellphones these days. There is the international gambling going on. Those activities were considered not desirable from a community point of view and, therefore, somehow over time they were brought down. There is a lot of copyright infringement going on. Is that monitoring being done at the level of the consumer on the Internet? What set of rules would be acceptable to you that would maintain that openness but still deal with some of those issues of security and activity that is not acceptable in society?

Mr. Rohozinski: In a way, you have answered my question by pointing to the fact that we need to start thinking of cyberspace as a strategic domain rather than simply as a set of technical responses to symptoms we see as social ill. If all our energy is going towards defining cyberspace as a medium of crime, then obviously what we will be doing is designing responses against that without necessarily recognizing how it fits within our life as a country, economically, politically, et cetera.

Going to the question asked by the previous senator, numbers sometimes speak louder than anything else. Canada committed \$95 million over three years for a cyberspace strategy, whereas the U.K. committed £650 million. The U.S. spends between \$50 billion and \$90 billion. That tells you the degree to which those countries see this as a real strategic competitive space from a national security perspective and the degree to which we do not.

Part of the problem is political and generational. You cannot have a cyberstrategy unless it is understood at the political level to be a strategic question. Leaving it to interdepartmental meetings and decisions on budgets simply means you will end up building

Le sénateur Lang : Passons à un autre domaine. Nous avons une stratégie en matière de cybersécurité. C'est tout au moins ce qu'on nous a dit. J'aimerais connaître votre opinion sur cette stratégie en matière de cybersécurité et savoir ce que vous proposeriez pour l'améliorer ou pour modifier les façons de procéder.

M. Robbins : Je ris, parce que j'ai pris part à l'élaboration des premières ébauches de la stratégie, en 1999. Depuis, je n'ai constaté aucun progrès. Nous avons une stratégie parce qu'il faut avoir une stratégie. Je ne pense pas que nous ayons produit quoi que ce soit d'important depuis une décennie pour améliorer la position du Canada en matière de cybersécurité.

Le sénateur Day : Je vais demander à M. Rohozinski de commenter un peu plus les trois points qu'il a soulevés. Si j'ai bien compris vos observations, il est important de conserver une ouverture. Vous craignez un empiètement et peut-être l'application ici de certains règlements adoptés par différents pays. Pouvez-vous donner des précisions au sujet de ce rôle? Il y a de plus en plus de violations et de gens rusés qui essaient toutes sortes de choses et qui peuvent nous suivre à partir de nos téléphones. De nos jours, nos téléphones cellulaires permettent de savoir où nous sommes, même quand nous ne les utilisons pas. Il y a des réseaux internationaux de jeux de hasard. Ces activités ne sont pas jugées désirables d'un point de vue communautaire et c'est pourquoi on les a éliminées petit à petit. Les violations du droit d'auteur sont très nombreuses. Est-ce que la surveillance sur Internet s'applique au niveau des consommateurs? Quel ensemble de règles serait acceptable selon vous pour maintenir cette ouverture tout en permettant de répondre à ces questions de sécurité et d'éliminer les activités qui ne sont pas acceptables pour notre société?

M. Rohozinski : D'une certaine manière, vous avez répondu à la question en signalant que nous devons commencer à considérer le cyberspace comme un domaine stratégique plutôt que de nous contenter de proposer des réactions techniques à des symptômes que nous considérons comme une plaie sociale. Si toute notre énergie sert à définir le cyberspace comme un outil de criminalité, il est clair que nous concevons des façons de réagir, sans nécessairement reconnaître comment le cyberspace s'intègre dans notre vie en tant que pays, sur le plan économique, le plan politique, et cetera.

Pour revenir à la question posée par le sénateur précédent, je dirais que les chiffres sont beaucoup plus parlants que n'importe quoi. Le Canada a consacré 95 millions de dollars en trois ans à une stratégie du cyberspace, alors que le Royaume-Uni lui a consacré 650 millions de livres. Les États-Unis dépensent entre 50 et 90 milliards de dollars. Cela donne une idée de l'importance que ces pays accordent à ce qu'ils considèrent comme un espace concurrentiel véritablement stratégique dans une perspective de sécurité nationale, chose que le Canada ne fait pas.

Le problème est en partie politique et générationnel. On ne peut pas mettre en place une cyberstratégie tant que l'on ne comprend pas au niveau politique qu'il s'agit d'une question stratégique. Si l'on tente de régler cette question au cours de réunions

the proverbial swing built by committee, which means it will have three ropes and swing through the middle of the tree. That is part of the problem we are facing here.

I would say, yes, if we recognize cyberspace as a strategic domain we have to clearly identify where our strategic priorities lie. Maybe in that respect we will recognize that the price for keeping a globally contiguous open cyberspace, which allows us to communicate our norms and values and defend them worldwide, is the price to pay for what we will see as criminality online. We must face the fact that just because we have a national police force and laws against various things does not mean we do not have criminality in physical space. Why should we expect anything different from cyberspace?

Senator Day: Where does the leadership come from? Are you expecting governments to get together internationally to develop these norms or, as we have heard from you today and from your colleagues, does industry have a role to play to bring together those who are interested to help develop the norms?

Mr. Rohozinski: At a global level I do not think we will have agreement between governments because each government defines security in cyberspace in different ways. When we say “cybersecurity,” we mean the protection of networks through which our commerce runs. When the Chinese speak of security in cyberspace they mean security from having opposition groups being able to mobilize against the central state. For that reason alone we will not find an international agreement.

When I say “at the political level,” I mean “at the national level.” We need to elevate the question of cyber away from cybersecurity to a cyberpolicy. Canada has a statement to make in terms of what constitutes our foreign agenda. Cyberspace is as much part of that foreign agenda as control over minerals, trade, immigration or anything else, yet it is not talked about at that level.

The generational reasons for this are quite clear. Five years ago, if we had a committee here to talk about cyber, probably only the 23-year-old parliamentary aid who had been raised on William Gibson novels would know what cyberspace meant, yet here we are discussing it in this august body. It is new. It is difficult to understand. It is not something that is easily explainable to a voter in Corner Brook, Newfoundland or Lethbridge, Alberta. How do you tell them the value of losing cyberspace? You cannot. For a politician it is a risky proposition and yet at the national level it is probably the most crucial domain we currently have undefined.

Senator Plett: My question will be for Mr. McMahon. Senator Lang already asked part of the question I wanted to ask but I will go a little further on that. I want to know specifically, how do I protect myself? Everything I do nowadays I have to do online.

interministérielles et dans le cadre d'examen budgétaires, on aboutira à la fameuse balançoire construite par un comité, une balançoire équipée de trois cordes qui passerait au travers de l'arbre. C'est en partie le problème auquel nous sommes confrontés ici.

Selon moi, si nous reconnaissons que le cyberspace est un domaine stratégique, nous devons définir clairement nos priorités stratégiques. À ce propos, nous reconnaissons peut-être que le prix à payer pour disposer d'un cyberspace ouvert, contigu et mondial, qui nous permette de communiquer nos normes et nos valeurs et de les défendre à l'échelle mondiale, c'est d'accepter l'existence d'une criminalité en ligne. Nous devons reconnaître que les lois et les forces de police nationales dont nous disposons n'empêchent pas l'existence de la criminalité dans notre réalité quotidienne. Pourquoi serait-ce différent dans le cyberspace?

Le sénateur Day : D'où viendra l'initiative? Pensez-vous que les gouvernements vont se regrouper à l'échelle internationale pour définir ces normes ou, comme vous et vos collègues l'avez suggéré aujourd'hui, l'industrie a-t-elle un rôle à jouer pour rassembler ceux qui sont intéressés à contribuer à l'élaboration des normes?

M. Rohozinski : À l'échelle mondiale, je ne pense pas qu'il serait possible d'obtenir un consensus entre les gouvernements, parce que chaque gouvernement définit de manière différente la sécurité dans le cyberspace. Lorsque nous définissons la « cybersécurité », nous pensons à la protection des réseaux qui autorisent nos activités commerciales. Lorsque les Chinois parlent de sécurité dans le cyberspace, ils ont plutôt en tête les mesures qui leur permettent d'empêcher les groupes d'opposition de se mobiliser contre le pouvoir central. Pour cette simple raison, il sera impossible d'obtenir un consensus international.

Quand j'utilise l'expression « au niveau politique », j'entends « au niveau national ». Nous devons élever la question du cyberspace de la cybersécurité à la cyberpolitique. Le Canada doit préciser les limites de son programme d'échange avec l'étranger. Le cyberspace appartient tout autant à ce programme que le contrôle des minéraux, du commerce, de l'immigration et de tout autre aspect. Pourtant, on n'en parle jamais à ce niveau.

Cela s'explique très facilement pour des raisons générationnelles. Il y a cinq ans, si nous avions discuté du cyberspace en comité, le commis parlementaire de 23 ans qui aurait lu les romans de William Gibson aurait probablement été le seul à savoir ce qu'était le cyberspace. Or, aujourd'hui, nous en parlons dans cette auguste assemblée. C'est nouveau. C'est difficile à comprendre. Le cyberspace n'est pas une notion que l'on peut expliquer facilement à des électeurs de Corner Brook, à Terre-Neuve, ou de Lethbridge, en Alberta. Comment leur expliquer ce que représente la perte du cyberspace? C'est impossible. Pour un politicien, c'est une proposition risquée et pourtant, au niveau national, c'est probablement le domaine le plus crucial qui soit encore actuellement dans le flou.

Le sénateur Plett : Ma question s'adresse à M. McMahon. Le sénateur Lang a déjà posé en partie la question que je voulais vous soumettre, mais je vais aller un peu plus loin sur le même sujet. Je veux savoir exactement comment je peux me protéger. De nos

I shop online, on eBay and kijiji. I bought my grandson a dirt bike today online. Everything is online. My credit card is there. How do I protect myself?

I will ask my second question as well. How much malicious activity is being reported and how much is not? There are actually two questions there, but how much malicious activity is being reported and how do I protect myself with my credit card out there?

Mr. McMahan: I will give the answer to your second question first. We have very good statistics on this. In terms of reporting you could look at help desk calls, you could look at email sent to various computer incident response teams and things like that, and then we can compare it with the rate of malicious traffic we actually see and not of incidents.

Less than a fraction of a per cent is actually reported. In fact, most of what is reported is calls to help desk about Internet connections being slow, when in fact it is their network computer or their computer is infected in some way. The vast majority of attacks, compromises and takeovers of computers are completely undetected. That is by design because most criminals do not want to be detected so it is done in stealth. They tend to be detected when you have a loss of ability or performance, which from a criminal point of view is bad design in terms of attacking.

As I mentioned before, at any given time approximately 5 per cent to 12 per cent of the Canadian population is seeing malicious activity coming from their machines. That is a pretty standard industry figure. In terms of spam, the vast majority, 98 per cent, is spam and it is blocked in some capacity. Most of that tends to resolve itself over a period of time and it has been fairly stable over a number of years.

The add-on to the first response was that those are average Canadians. If you are looking at corporations, banks and financial institutions, their security posture is obviously a lot better because they can apply much more stringent security policies, rules and security systems.

In this day and age, probably some of the most effective ways of keeping yourself uninfected would be to keep your software up to date with the latest patches, auto updates on you computers. The second most effective way is operationally, in the way you migrate and the places you go to on the Internet. You can have anti-virus firewalls and technological controls, but most of those are beyond the average citizen. In fact, they are not as effective as being careful where you surf.

jours, je fais tout en ligne. Je fais des achats en ligne, sur eBay et kijiji. Aujourd'hui, j'ai acheté en ligne une moto hors route pour mon petit-fils. Tout se passe en ligne. J'utilise ma carte de crédit en ligne. Comment faire pour me protéger?

Je vais poser tout de suite ma deuxième question. Combien d'activités malveillantes sont signalées et combien ne le sont pas? Cela fait deux questions, mais quelle est la proportion d'activités malveillantes qui sont signalées et comment puis-je me protéger lorsque j'utilise ma carte de crédit en ligne?

M. McMahan : Je vais d'abord répondre à votre deuxième question. Nous disposons de très bonnes statistiques à ce sujet. Pour les comptes rendus, il suffit de consulter les appels au centre de soutien technique, les courriels envoyés aux équipes de réaction aux incidents en informatique, et ensuite nous pouvons les comparer au taux d'opérations malveillantes que nous constatons, plutôt qu'aux incidents informatiques.

Moins d'une fraction de 1 p. 100 des activités sont signalées. En fait, la plupart des signalements concernent les appels au centre de soutien technique d'internautes qui se plaignent que leur connexion est lente, alors qu'en fait c'est leur ordinateur ou leur réseau qui est infecté. La grande majorité des attaques, des compromissions et des prises de contrôle d'ordinateurs passent totalement inaperçues. C'est tout à fait voulu, parce que la plupart des criminels ne veulent pas être repérés et préfèrent agir de façon clandestine. On les détecte quand l'ordinateur ralentit ou est moins performant, ce qui n'est pas une bonne façon de lutter contre la criminalité.

Comme je l'ai déjà mentionné, environ 5 à 12 p. 100 de la population canadienne fait l'objet d'activités malveillantes. C'est un chiffre généralement reconnu par l'industrie. Dans le cas du pourriel, la grande majorité de ces messages, soit 98 p. 100, sont du pourriel et sont plus ou moins bloqués. Au bout d'un certain temps, les choses finissent par se tasser et la situation est assez stable depuis quelques années.

Il faudrait ajouter à la première réponse qu'il s'agit là de Canadiens moyens. Les grandes sociétés, les banques et les institutions financières sont beaucoup mieux placées sur le plan de la sécurité, étant donné qu'elles peuvent appliquer des politiques, des règles et des systèmes de sécurité plus stricts.

À notre époque, les façons les plus efficaces de se protéger consistent probablement à appliquer les programmes de correction des logiciels et à effectuer des mises à jour automatiques des ordinateurs. L'autre moyen le plus efficace se situe sur le plan opérationnel, dans la façon dont vous migrez et selon les sites que vous consultez sur Internet. Vous pouvez avoir des coupe-feu antivirus et des dispositifs de contrôle technique, mais la plupart de ces moyens ne sont pas à la portée des citoyens moyens. En fait, ils ne sont pas tant efficaces que soucieux des sites où vous allez naviguer.

In some cases, if you are very paranoid, you would have one computer for doing your banking and your important work, and one computer, such as an iPad, for doing your web browsing. You would keep the two activities separate. That seems to be the most effective way.

Mr. Robbins: One of the things we have seen is there are a large number of major incidents that never get reported. We do not have an agency that takes those reports and consolidates them in the Canadian context. We are the only G8 nation that does not have a place where these kinds of reports can be analyzed and given back to a group like this committee. Certainly, from some of the things we have seen in the last few years, and calls we have received, the number of major compromises of major enterprises has increased significantly, some to such a magnitude that we could not mobilize the large number of people it would take to rebuild their network. It has increased substantially.

Senator Dawson: Senator Plett and I had the pleasure of sitting on a committee that called for a digital plan for Canada a few years ago that arrived at a conclusion that you expressed before. After having been at the forefront for many years, with the telegraph and the telephone, we are now at best in the middle of the crowd in terms of having a digital policy. France has a plan for a digital France; Britain has a plan for a digital Britain. In some cases that was happening eight or nine years ago. Canada still does not have a plan for a digital Canada.

That being said, Estonia is probably one of the most advanced countries in using the Internet. The cabinet sits with their computers. However, the problem is that they are also the most vulnerable. As you know, they were attacked in 2006 or 2007, and after that Korea got attacked in 2009 or 2010. Most of these attacks we hear about much later. No one wants to admit that the banking community is being attacked because they do not want us to know how vulnerable they are. Where do we get that balance? You say Canada is lagging behind. Who gets the responsibility? Is it just Department of Defence or should it also be Industry Canada? I wonder where we should be attacking this problem from. People are now recognizing that we do not have digital literacy in Canada. Who should be taking care of it? Should the provinces or the federal government be addressing the issue? You are putting the problem in front of us. What is your solution?

Mr. Rohozinski: As an aside, I happen to also be the chairperson the board of governors for the Estonian e-governance Academy, which was built as a way of helping to move along the process of Estonia's "e-everything." The author of the initial blueprint for public sector reform in Estonia was an Estonian student who studied at McGill University and whose inspiration were the very first thoughts about electronic government in Canada. This is to show how we led, but others leapfrogged ahead of us.

Si vous êtes vraiment paranoïaque, vous pouvez vous servir d'un ordinateur pour faire vos opérations bancaires et vos travaux importants et d'un autre ordinateur, comme un iPad, pour naviguer sur Internet. Ainsi, vous gardez ces deux activités séparées. Cela me paraît être la solution la plus efficace.

M. Robbins : Nous avons constaté qu'un grand nombre d'incidents majeurs ne sont jamais signalés. Il n'existe aucun organisme qui puisse recevoir ces comptes rendus et les colliger dans le contexte canadien. Nous sommes le seul pays du G8 qui ne dispose pas d'un bureau capable de recevoir ces comptes rendus, de les analyser et d'en faire rapport à un groupe comme votre comité. Si l'on en croit les incidents qui ont été notés ces dernières années et les appels que nous avons reçus, le nombre de compromissions majeures de grandes entreprises a augmenté considérablement. Certaines de ces attaques étaient d'une telle ampleur que nous n'avons pu mobiliser les effectifs suffisants pour rebâtir leur réseau. Ce genre d'événement a augmenté considérablement.

Le sénateur Dawson : Le sénateur Plett et moi-même avons eu le plaisir de siéger à un comité qui avait réclamé un programme numérique pour le Canada il y a quelques années. Notre comité était parvenu à la conclusion que vous avez exprimée un peu plus tôt. Après avoir été à l'avant-garde pendant de nombreuses années dans le domaine de la télégraphie et de la téléphonie, nous nous situons au mieux au milieu du peloton en termes de politique numérique. La France dispose d'un plan de passage au numérique; la Grande-Bretagne aussi. Dans certains cas, cela s'est passé il y a huit ou neuf ans. Le Canada n'a toujours pas de plan national pour le numérique.

Cela étant dit, l'Estonie est probablement un des pays les plus avancés au niveau de l'Internet. Les membres du cabinet se réunissent avec leurs ordinateurs. Le problème, c'est qu'ils sont également les plus vulnérables. Comme vous le savez, ils ont été victimes d'attaques en 2006 ou 2007, après quoi, la Corée a elle aussi été attaquée en 2009 ou 2010. On entend parler de la plupart de ces attaques seulement beaucoup plus tard. Aucun pays ne veut admettre que son secteur bancaire est attaqué, car il ne veut pas avouer sa vulnérabilité. Comment obtenir cet équilibre? Vous dites que le Canada accuse un retard. Qui en est responsable? Est-ce le ministère des Finances ou Industrie Canada? Je me demande sous quel angle on devrait aborder ce problème. On reconnaît désormais qu'il n'y a pas de culture numérique au Canada. Qui devrait s'en occuper? Les provinces ou le gouvernement fédéral? Vous avez dévoilé le problème devant nous. Quelle est la solution que vous proposez?

M. Rohozinski : Permettez-moi de vous informer que je suis le président du conseil des gouverneurs de l'Académie estonienne de cybergouvernance qui a été fondée dans le but de faciliter le processus de conversion généralisée de l'Estonie au numérique. L'auteur de l'avant-projet de la réforme du secteur public en Estonie est un Estonien qui a étudié à l'Université McGill et qui s'est inspiré des premières réflexions au sujet de l'instauration d'un gouvernement électronique au Canada. Tout cela pour vous montrer que nous étions à l'avant-garde, mais que nous nous sommes fait dépasser par d'autres pays.

What you are asking is a difficult problem, and it goes back to my earlier remarks. Until we understand cyberspace from a political angle, understanding its centrality to our economy, are able to quantify it in terms that politicians understand, jobs and security, it is difficult to get to a point where it becomes a driver.

In a perfect world the approach one would have to take is probably a blend between what has happened in the U.S. and the U.K., where it is elevated to a cabinet-level position, where you have a central coordinator who is empowered, both from a policy and budgetary point of view, to be able to reach across the government and in effect frame a strategy for cyber.

Note that the word I use is “cyber,” not “cybersecurity,” because it is not just cybersecurity. It is how cyber is employed, for example, in the Department of State policies and now plans for its engagement globally. It is the way that cyber has been built into now an operational command within the Department of Defense. It is the way that cyber is perceived and used by the secretary of the treasury and the commerce department in terms of framing the U.S.’s competitive position and what is discussed with countries like China and others. We lack that at present. It is a federal responsibility, but it is one that really does need to be framed from a high political level because of a cognizance and understanding of its importance.

Senator Lang: I want to follow up and talk about cyber. I would like to follow up on Senator Dawson’s question.

Senator Dawson: What we are talking about here is a cybertourist.

Senator Lang: I want to follow up because I found your comments interesting. You say until we recognize, from a political point of view, the importance of cyber we will probably maintain the status quo with some diversification because things are changing.

From a political point of view, if you were the government today — following along the lines of Senator Dawson’s question — what would you have the government do other than a budget and a ministerial position? Would that ministerial position just apply to cyber or would you have other responsibilities?

Exactly how encompassing is this as you see the world unfolding in a perfect world if you were the minister?

Mr. Rohozinski: That is an interesting question for two reasons. One is that there must be recognition that the governance of cyberspace, as well the operation of infrastructure, exists within the private sector. To some extent the government’s role has to be as

Vous nous posez un problème difficile et cela nous ramène au commentaire que j’ai formulé un peu plus tôt. Tant que l’on ne comprend pas le cyberspace sous l’angle politique, qu’il se situe au centre de notre économie, tant qu’on ne sera pas en mesure de le quantifier en des termes que les politiciens puissent comprendre, en termes d’emplois et de sécurité, il est difficile d’atteindre un degré où cela devient un élément moteur.

Dans l’idéal, l’approche que nous devrions choisir serait probablement un mélange de ce qui s’est passé aux États-Unis et au Royaume-Uni où la responsabilité du numérique est confiée à un responsable au niveau du cabinet, un coordinateur central qui est habilité, tant d’un point de vue politique que budgétaire, à intervenir dans tous les secteurs du gouvernement, dans le but d’établir une stratégie cybernétique.

Remarquez que j’ai utilisé le mot « cybernétique » et non pas le terme « cybersécurité », puisqu’il ne s’agit pas uniquement de cybersécurité. Voilà comment la cybernétique est utilisée, par exemple dans les politiques du Département d’État qui prévoit désormais l’étendre à toutes ses activités. De la même manière, la cybernétique est intégrée désormais au commandement opérationnel du Département de la défense. C’est de cette façon que la cybernétique est perçue et utilisée par le secrétaire du trésor et le Département du commerce afin de définir la position concurrentielle des États-Unis et elle entre également dans les discussions avec des pays comme la Chine et autres. Tout cela est inexistant ici. C’est une responsabilité fédérale, mais elle doit véritablement être établie à un niveau politique élevé où l’on a conscience de son importance et une bonne compréhension de la question.

Le sénateur Lang : J’aimerais continuer à parler de cybernétique et poser une question en complément de celle du sénateur Dawson.

Le sénateur Dawson : C’est ce qu’on appelle du cybertourisme.

Le sénateur Lang : Je veux poursuivre dans la même direction, étant donné que j’ai trouvé vos commentaires intéressants. Vous avez dit que, tant que nous ne reconnaissons pas l’importance de la cybernétique d’un point de vue politique, nous maintiendrons probablement le statu quo avec une certaine diversification, étant donné que les choses évoluent.

D’un point de vue politique, si vous étiez le gouvernement aujourd’hui — pour poursuivre dans la même direction que le sénateur Dawson — quelles seraient les actions que vous prendriez, à part prévoir un budget et créer un poste de ministre? Ce ministre serait-il chargé uniquement de la cybernétique ou aurait-il d’autres responsabilités?

Quelle serait la portée de vos responsabilités dans un monde idéal, si vous étiez ministre?

M. Rohozinski : La question est intéressante pour deux raisons. Premièrement, il faut reconnaître que la gouvernance du cyberspace, ainsi que l’exploitation de l’infrastructure, existent dans le secteur privé. Dans une certaine mesure, le rôle

much stimulating and elevating the role of industry to be able to coordinate itself as it is to provide just leadership and regulation in and of itself.

Bell Canada, Nortel, RIM, these are champions. These were global champions that we have essentially let decline for a number of different reasons, including reasons of espionnage if we look at what happened to Nortel in the recent past. Looking at the impact of cyber-breaches and recasting these in terms of jobs is a good way for politicians to be able to explain the problem to Canadians.

Let us look at the impact cyberspying has had on, for example, the sale of potash resources in Saskatchewan or the decline, for example, of global leaders like Nortel and RIM. These are significant and need to be understood.

If I were to use my political crystal ball, following what is going to happen in the European Union and the U.S., I would not be surprised to see a full cabinet position and, if you like, a ministry or department being built to look after cyber-affairs that takes under its writ a lot of what right now is scattered across departments: Industry Canada, trade, public safety, DND. What that exactly will look like, budget and mandate wise, is something that is very much a moving picture, but the trajectory is going there.

Senator Lang: I want to follow that up and get more specifics. You refer to RIM. Just exactly what would the government have been able to do to prevent what happened to RIM? My understanding is it is the marketplace. They are in the marketplace and management decisions were taken. How would government have been involved?

Mr. Rohozinski: It is, in part, simply recognizing that telecommunications is a vital part of our defence industrial base and economic base, and making sure these national champions get the kind of attention they require.

If you recall, before RIM's decline for management reasons, there were problems they faced with the deployment of their services in India and others, where there was requirement to break encryption. There were long silences from those government departments that should have responded right away. This is largely because there was a lack of capacity in recognizing the importance of global telecommunications, how it has changed and what competencies needed to exist in departments such as DFAIT, for example, to even engage with governments and proper international bodies around these questions.

It gets to partially the question that my colleague to my right was talking about: our inability to understand the role of standards and to push those forward. Building those as something we can continue to preserve our industrial base around is fundamental, and that has not been happening in the cyber-realm.

du gouvernement doit être aussi stimulant et il doit renforcer le rôle de l'industrie afin qu'elle soit en mesure de se coordonner elle-même en offrant un leadership approprié et aussi de s'autoréglementer.

Bell Canada, Nortel, RIM, sont des champions. Ce sont des champions mondiaux que nous avons laissés essentiellement périliter pour diverses raisons y compris pour des raisons d'espionnage comme on a pu s'en rendre compte récemment dans le cas de Nortel. Une bonne façon pour les politiciens d'expliquer le problème aux Canadiens consisterait à exposer les conséquences des infractions cybernétiques et les traduire en termes de pertes d'emplois.

Il ne faut pas oublier les conséquences que le cyberespionnage a eues, par exemple sur la vente de potasse en Saskatchewan ou sur le déclin de chefs de file mondiaux comme Nortel et RIM. Ces conséquences sont importantes et il faut les comprendre.

Si je regarde dans ma boule de cristal, vu ce qui s'est passé dans l'Union européenne et aux États-Unis, je ne serais pas surpris de voir la création d'un poste ministériel et, si vous voulez, d'un ministère qui serait chargé des affaires cybernétiques et de réunir des responsabilités qui sont actuellement réparties entre plusieurs ministères : Industrie Canada, Commerce, Sécurité publique, MDN. Il est encore trop tôt pour dire quel serait son budget et son mandat, mais c'est vers là qu'on se dirige.

Le sénateur Lang : J'aimerais poursuivre sur le même sujet et avoir plus de détails. Vous avez parlé de RIM. Qu'aurait pu faire le gouvernement pour éviter la situation dans laquelle RIM s'est retrouvé? D'après moi, c'est le marché qui est la cause de sa chute. RIM est une entreprise commerciale dont les dirigeants ont pris certaines décisions. Comment le gouvernement aurait-il pu intervenir?

M. Rohozinski : Tout simplement en reconnaissant que les télécommunications constituent une partie vitale de notre infrastructure industrielle de défense et de notre infrastructure économique, et en faisant en sorte que ces champions nationaux reçoivent l'attention qu'ils méritent.

Avant le déclin de RIM pour des raisons de gestion, souvenez-vous que l'entreprise a eu des problèmes pour le déploiement de ses services en Inde et dans d'autres pays qui exigeaient de briser le cryptage. Les ministères sont restés muets pendant longtemps, alors qu'ils auraient dû réagir sur-le-champ. Cela s'explique en grande partie par le fait qu'ils étaient incapables de reconnaître l'importance des télécommunications globales, comment elles avaient évolué et quelles étaient les compétences dont certains ministères comme le MAECI, par exemple, devaient se doter pour entamer un dialogue avec les gouvernements concernés, ainsi qu'avec les organismes internationaux appropriés.

Cela revient en partie à la question soulevée par mon collègue de droite, à savoir notre incapacité à comprendre le rôle des normes et à en promouvoir l'application. Il est fondamental d'établir ces normes afin de pouvoir continuer à préserver notre infrastructure industrielle et cela ne s'est pas encore produit dans le domaine de la cybernétique.

Senator Dawson: This is a practical example, and I do not know if Senator Plett remembers this. We were all walking around with our BlackBerrys at the committee and meeting with people from the European community and from the Belgian department. The staff from Foreign Affairs had their BlackBerrys taken away from them because they were too much of an expense. There we were trying to promote a Canadian product at the same time Foreign Affairs was saying that is too glitzy for our people.

I do not think the government can invent a Facebook or RIM, but when we can support these organizations they deserve it.

Digital literacy is a bigger problem because we are not educating the young: They are educating themselves. They are not doing it under a framework.

We saw during the last 10 weeks in Quebec the fact that the government has been trying to keep up with the students. The students were in their cyber-universities communicating with each other, and the government was trying to communicate with them.

What are we doing to ensure the government has the same level of education or knowledge of this cyberspace that these cybercitizens, the young people of today, have? We have to keep up with them. We did not teach them to do that, but how do we use it?

Mr. Rohozinski: I would make one short comment. I do not think things are nearly that bad. If I look across the spectrum of ministries, departments and agencies, they recognize that their principal interaction with the Canadian public will be through cyber and that their workforce principally will be those under 25 who were into cyber. They are taking pretty admirable steps to prepare themselves for that, but they are doing that in the absence of political leadership, rather than benefiting from it.

Senator Nolin: Mr. Robbins, in your opening remarks you referred to NATO. In Lisbon 18 months ago there was a major summit where they discussed cybersecurity as one of the key elements of our collective defence.

How do you evaluate, 18 months later, the progress the 28 NATO countries have made? We have talked about Canada, but what about the others?

Mr. Robbins: The other countries in NATO have essentially rebuffed the changes proposed by the U.S. government. They are staying to a higher level of standard than we are seeing right now. We have vendors who come to us who want to sell into NATO. If we are going to evaluate their products, we have to look offshore to find another scheme to work them in the European environment.

Le sénateur Dawson : Je ne sais pas si le sénateur Plett s'en souvient, mais je vais vous donner un exemple pratique. Nous étions au comité, avec nos BlackBerry en main et nous devons rencontrer des représentants de la Communauté européenne et d'un ministère belge. Le personnel des Affaires étrangères s'était fait reprendre leurs BlackBerry, parce qu'on considérait que c'était des appareils trop coûteux. Nous étions là à tenter de faire la promotion d'un produit canadien que le ministère des Affaires étrangères jugeait trop luxueux pour ses propres employés.

Je pense que le gouvernement serait incapable d'inventer Facebook ou RIM, mais il devrait pouvoir appuyer de telles organisations quand elles le méritent.

La culture numérique est un problème plus grave, parce que nous n'éduquons pas les jeunes : ils s'éduquent eux-mêmes et ils ne le font pas dans un cadre réfléchi.

Depuis 10 semaines, nous voyons le gouvernement au Québec tenter de suivre l'évolution du mouvement étudiant. Les étudiants, quant à eux, communiquaient les uns avec les autres dans leurs cyberuniversités et le gouvernement tentait tant bien que mal de dialoguer avec eux.

Que faisons-nous pour que le gouvernement ait le même degré d'éducation ou la même connaissance du cyberspace que ces cybercitoyens, les jeunes d'aujourd'hui? Nous devons les suivre. Nous ne leur avons pas enseigné ces nouvelles technologies, mais comment pouvons-nous les utiliser?

M. Rohozinski : Je vais commenter brièvement. Je ne pense pas que la situation soit aussi grave. La majorité des ministères et des organismes savent que leur principale interaction avec le public canadien se fera par l'intermédiaire du cyberspace et que leur personnel proviendra essentiellement des jeunes de moins de 25 ans qui sont nés avec le numérique. Ils prennent des mesures plutôt admirables pour se préparer, mais ils le font en l'absence de leadership politique, plutôt qu'en raison d'un tel encouragement.

Le sénateur Nolin : Monsieur Robbins, dans vos observations préliminaires, vous avez parlé de l'OTAN. Il y a 18 mois, un important sommet s'est déroulé à Lisbonne au cours duquel la cybersécurité a été définie comme un des éléments clés de notre défense collective.

Dix-huit mois plus tard, que pensez-vous des progrès accomplis par les 28 pays de l'OTAN? Nous avons parlé du Canada, mais qu'en est-il des autres pays?

M. Robbins : Les autres pays de l'OTAN ont essentiellement rejeté les changements proposés par le gouvernement des États-Unis. Ils maintiennent un niveau plus élevé de normes que celles qui s'appliquent actuellement. Nous rencontrons des vendeurs qui souhaitent approvisionner l'OTAN. Si nous voulons évaluer leurs produits, nous devons nous tourner vers l'étranger pour trouver un autre programme susceptible de les analyser dans l'environnement européen.

From my probably narrow point of view, we are letting down the Canadian vendors who are looking at selling products internationally. They either go overseas to do this or the labs supporting them have to. We are not doing it in Canada.

Senator Nolin: Does that mean that the tools are there?

Mr. Robbins: Yes.

Senator Nolin: To protect the collectivity of the 28 NATO countries, but it is not properly coordinated?

Mr. Robbins: The NATO acquisition policies are clear in terms of what they expect their authorities to be purchasing. Not only the NATO, but there are other agreements that exist within a number of nations in Europe to mutually recognize products that are evaluated in a European context. We do not share in any of those agreements.

The Chair: Canada does not participate or the members do not share?

Mr. Robbins: Canada does not participate. The evaluation of the chips in the smart cards that occurs on a regular basis in the European environment does not happen in Canada.

We attend all lab meetings in the European environment, but we are there as spectators, not as participants, because there has been no Canadian stated need for Canada to become involved in doing this.

Senator Lang: I just want to raise this question, then: As you know, there are currently trade negotiations going on with the European Union. Would this be an area covered in respect of those types of negotiations?

Senator Nolin: As a way to do business, it has nothing to do with the EU.

Mr. Robbins: To be honest, the participation of organizations that are accredited by a national authority is one thing. In the context of Payments Card Industry Security Standards Council, we are accredited by essentially Visa, MasterCard, JCB and Amex to perform evaluations in this context. Those organizations have become members of what is going on in Europe. We have a combination of an industry standard and the common criteria as practised in Europe converging on a common set of standards for this new generation of products. For the cell phones that you have that will be used for financial transactions, those evaluations have not been done and are not being considered to be done in Canada.

The Chair: Could you just comment on the chips that are now common and will become common in passports in this country and others. That is obviously an international standard. Are you concerned about that?

Mon point de vue est peut-être très spécialisé, mais j'ai l'impression que nous abandonnons les vendeurs canadiens qui cherchent à écouler leurs produits sur le marché international. Soit ils s'adressent directement à l'étranger, soit les laboratoires qui les soutiennent, s'adressent eux aussi à l'étranger. Cette démarche est impossible au Canada.

Le sénateur Nolin : Est-ce que cela signifie que nous avons les outils pour le faire?

M. Robbins : Oui.

Le sénateur Nolin : Nous avons les outils pour protéger l'ensemble des 28 pays de l'OTAN, mais la coordination fait défaut?

M. Robbins : Les politiques d'acquisition de l'OTAN sont claires en termes des produits qu'elle décide d'acheter. L'OTAN n'est pas la seule organisation concernée, il existe d'autres ententes avec un certain nombre de nations européennes qui visent à reconnaître mutuellement les produits évalués dans le contexte européen. Nous ne sommes partie à aucune de ces ententes.

La présidente : Le Canada n'y participe pas ou les membres ne partagent pas?

M. Robbins : Le Canada n'y participe pas. L'évaluation des puces qui entrent dans la fabrication des cartes intelligentes se fait régulièrement dans l'environnement européen, mais ne peut se faire au Canada.

Nous assistons à toutes les réunions de laboratoire dans l'environnement européen, mais uniquement en tant que spectateurs, pas à titre de participants, parce que le Canada n'a pas éprouvé de besoin de participer à ces activités.

Le sénateur Lang : J'aimerais simplement poser la question suivante : Vous savez que des négociations commerciales ont lieu actuellement avec l'Union européenne. Est-ce que ce domaine pourrait être couvert par ce type de négociations?

Le sénateur Nolin : Pour ce qui est des affaires, cela n'a rien à voir avec l'Union européenne.

M. Robbins : Je crois sincèrement que la participation des organisations accréditées par une autorité nationale est une chose. Dans le contexte du Payments Card Industry Security Standards Council, nous sommes accrédités essentiellement par Visa, MasterCard, JCB et Amex pour effectuer des évaluations. Ces sociétés de cartes de crédit sont devenues membres des organismes européens. La norme industrielle sera combinée aux critères communs appliqués en Europe pour produire un ensemble commun de normes applicables à cette nouvelle génération de produits. Dans le cas des téléphones cellulaires qui seront utilisés pour les opérations financières, ces évaluations n'ont pas été effectuées et il n'est pas question de les réaliser au Canada.

La présidente : Pouvez-vous nous parler des puces qui sont désormais courantes et qui seront intégrées aux passeports au Canada et dans d'autres pays. Il est clair qu'il s'agit là d'une norme internationale. Est-ce que vous avez des inquiétudes à ce sujet?

Mr. Robbins: The term for the statement of requirements is something called a protection profile in common criteria language, and those protection profiles have been developed primarily in the European environment for electronic credentials, so passports. I am not sure whether the new credentials coming out with the Canadian passport have gone through that or not. I do not believe any of the labs have been involved in evaluating those in Canada.

The Chair: We will check into this. Before we go to second round, I was struck by a question earlier. It is narrow. I was at a conference recently, and this is the National Security and Defence Committee, after all, where we were talking about the wired soldier of the future. They would be out there as data collectors, both visual and verbal, and sending back information in real time. Is that realistic, and does it pose real security problems with the transmission of that information? Can you make those kinds of specific systems secure?

Mr. McMahan: I will take a crack at that. It is true with a lot of things in cyberspace when we talk about cloud computing and wireless. We have been given a huge amount of freedom to either make the most secure systems out there or to do a really bad job. Before, it was fairly simple. When I started with the military years ago, we would pull off a piece of paper from the teletype machine and put it in an envelope and deliver it. The level of security was pretty cut and dried. You could not go too far wrong, but you could not go too far right either. It has limitations. Now, there is a huge, dynamic range of security architectural requirements that you can put out there and make very secure systems, but you can, again, really sort of mess things up as well.

The Chair: If you can make it, someone can break it?

Mr. McMahan: Everything can be broken. In this game, it is about making it not cost effective to break it. In fact, if it takes your adversary longer and costs them more to break something, then they are always way behind. This is part of the game we are playing right now in terms of the level of security on the Internet where there are business transactions or telecommunications. It is price driven and based on return on investment. How much money will you invest in security given how much money you will get out of security? That is what we typically play in terms of risk management.

The Chair: Is that really how we go about it? Is fiscal disincentive the only way we can prevent the bad guys on the other side?

Mr. McMahan: It is an interesting question. Now, if you look at all the various factors that determine the level of security on the Internet and cyberspace, and you can measure them, it is everything from regulatory compliance to altruism to market forces and technical factors, sociology and geopolitics and the

M. Robbins : Dans la langue des critères communs, l'énoncé des besoins s'appelle profil de protection et ces profils de protection ont été établis principalement dans l'environnement européen pour les preuves d'identité électronique et par conséquent les passeports. Je ne sais pas si les nouvelles preuves d'identité accompagnant le passeport canadien ont été évaluées ou non. Je pense qu'aucun laboratoire n'a participé à l'évaluation de ces éléments au Canada.

La présidente : Nous allons le vérifier. Avant de passer au second tour de questions, j'aimerais poser une question très précise qui m'est venue à l'esprit après certains commentaires que j'ai entendus un peu plus tôt. J'ai assisté récemment à un congrès où il était question de soldats de l'avenir équipés de matériel électronique. Après tout, nous sommes le Comité de la sécurité nationale et de la défense. Les soldats de l'avenir seront donc des collecteurs de données, tant visuelles que verbales qui transmettront celles-ci en temps réel. Est-ce réaliste, et la transmission de ces données pose-t-elle des problèmes de sécurité? Est-il possible de protéger la sécurité de tels systèmes?

M. McMahan : Je vais tenter de répondre. C'est vrai pour beaucoup de choses dans le cyberspace, par exemple l'informatique en nuage et le sans fil. On dispose d'une énorme liberté d'action, ce qui nous permet de concevoir les systèmes les plus sécuritaires, mais aussi de faire du mauvais travail. Auparavant, c'était assez simple. À mes débuts dans l'armée, il y a de nombreuses années, il suffisait de déchirer le papier qui sortait du téléimprimeur, de le mettre dans une enveloppe et de le faire parvenir au destinataire. Le niveau de sécurité était assez sommaire. On ne pouvait pas vraiment se tromper, mais on ne pouvait pas non plus faire des merveilles. Le système avait ses limites. De nos jours, il y a toute une gamme dynamique d'exigences de sécurité qui s'appliquent et qui permettent de créer des systèmes extrêmement sécuritaires, mais il est possible également de faire du mauvais travail.

La présidente : Si on peut le fabriquer, quelqu'un peut le détruire.

M. McMahan : Tout peut être détruit. Mais le but du jeu, c'est de faire en sorte que ce ne soit pas vraiment rentable de détruire. En fait, s'il en coûte plus à votre adversaire en temps et en argent pour détruire le produit, il aura toujours un temps de retard. C'est un peu ce qui se passe actuellement en matière de niveau de sécurité des opérations commerciales ou des télécommunications sur Internet. C'est la rentabilité et le rendement du capital investi qui comptent. Combien êtes-vous prêt à investir dans la sécurité, compte tenu des économies que la sécurité va vous permettre de réaliser? Voilà essentiellement le raisonnement que nous tenons en matière de gestion du risque.

La présidente : Est-ce vraiment comme cela qu'on agit? La dissuasion financière est-elle le seul moyen de contrecarrer les esprits malveillants?

M. McMahan : C'est une question intéressante. Le niveau de sécurité sur Internet et dans le cyberspace repose sur un grand nombre de facteurs qui sont tous mesurables et qui varient de la conformité réglementaire à l'altruisme, en passant par les forces du marché et les facteurs techniques, la sociologie, la géopolitique,

like. The people who own and operate the Internet are industry, and one of the factors now is that it is a price-sensitive market. That tends to be the strong variable right now. In other countries, it may not be. Where you have telecommunications organizations and your military as the same organization, you have different market forces that determine what your level of security or insecurity is on the Internet.

In a lot of cases, a lot of the effort is cross-domain, academics and visionaries within government and industry, getting together in a side bar and trying to make it a better place. That has to be done within fiscal limits and what people will pay. An interesting analogy is that if you put too much security on a cell phone, even if you sell it for the same amount, it will not be long before someone says, "You know, I do not want that security. Can you take it off and cut my price?" That is where things like regulatory compliance standards and things start to create a higher level of security standards where market will not drive it.

The Chair: That is a very interesting point. Thank you.

Senator Day: I believe Senator Lang touched on the question I had, but I can think of another one if I have a moment.

Mr. Robbins, you can probably quickly answer the question of why the United States lowered its standard that you were talking about during your presentation. For what purpose would they do that? Was it to protect their local industry?

Mr. Robbins: I am not certain. I would imagine that their whole concept is one of layered defence. They are looking at how you build a system where you not only have the products but a series of products that you tie together and look for other ways to compensate and mitigate for the fact you are getting products but you are not sure how well they will work together. You can probably bet a fair amount that they have other things in mind to help them get along with the lowering of the basic evaluations.

One of the major programs that is going on in the U.S. right now is something called a security content automation protocol. Essentially, a number of vendors have gotten together to agree on how to share information among various products to get almost a near real-time situation report as to the current status from a security perspective of your networks when you bring all these products together. This would do a lot to compensate for the lesser value in terms of assurance of individual products. We do not use that approach in Canada, as far as I know, yet.

The Chair: It kind of assumes also that private corporations are interested and that the developers of products will be willing to share this for free.

et cetera. Internet appartient à l'industrie et c'est elle qui le gère. Un des facteurs dont il faut tenir compte, c'est qu'il s'agit d'un marché sensible au prix. C'est actuellement une variable importante. Dans d'autres pays, ce n'est peut-être pas le cas. Par exemple, lorsque les organismes de télécommunications et les organismes militaires ne forment qu'une seule entité, les forces du marché qui déterminent le niveau de sécurité ou d'insécurité sur Internet sont différentes.

Dans beaucoup de cas, une grande partie des efforts font appel à des représentants de divers domaines, des universitaires et des visionnaires du gouvernement et de l'industrie qui se rencontrent pour faire un monde meilleur. Bien entendu, il faut respecter certaines contraintes financières afin de limiter ce que les utilisateurs devront déboursier. On peut faire une analogie intéressante avec un téléphone cellulaire bardé de dispositifs de sécurité, mais vendu tout de même au même prix. Avant longtemps, un consommateur se dira prêt à accepter un niveau moins élevé de sécurité à condition que le prix d'achat soit réduit. Il y a un point où les normes de conformité réglementaires et autres mesures contribuant à renforcer le niveau des normes de sécurité ne sont plus soutenues par le marché.

La présidente : C'est un commentaire très intéressant. Merci.

Le sénateur Day : Je crois que le sénateur Lang a abordé la question que je voulais poser, mais s'il me reste du temps, j'aimerais en poser une autre.

Monsieur Robbins, vous pourrez sans doute répondre rapidement à ma question. Pourquoi les États-Unis ont-ils baissé la norme, comme vous l'avez signalé dans votre présentation. Pour quelle raison l'ont-ils fait? Était-ce pour protéger leur industrie locale?

M. Robbins : Je n'en suis pas certain. Je suppose qu'ils utilisent un concept de défense par couches. Ils essaient de bâtir un système composé de divers produits et même d'une série de produits assemblés, tout en essayant de compenser et d'atténuer le fait qu'ils ignorent si la combinaison de ces produits sera réussie. Il y a fort à parier également qu'ils avaient une autre idée derrière la tête en décidant d'abaisser les évaluations de base.

Un des grands programmes actuellement en cours aux États-Unis est le Security Content Automation Protocole, ou SCAP. Il s'agit essentiellement de la réunion d'un certain nombre de vendeurs qui ont convenu d'une façon de partager des informations entre divers produits, de façon à obtenir un rapport de situation pratiquement en temps réel dans la perspective d'assurer la sécurité des réseaux constitués par la combinaison de tous ces produits. Ce protocole devrait compenser considérablement la valeur moins grande de l'assurance des différents produits. D'après mes informations, cette approche n'est pas encore utilisée au Canada.

La présidente : Tout cela suppose également que les sociétés privées sont intéressées et que les développeurs de produits sont prêts à partager gratuitement ces informations.

Mr. Robbins: There has been a major uptake in this program by the product vendors. Interestingly enough, most of the products that are now approved for the program have been evaluated in Canada.

The Chair: Gentlemen, I do not know whether to thank you or not for raising all these questions that we will now have to study. You have all been very helpful and insightful on this issue. You have given us some fodder as we figure out what next steps should be for government, particularly as it relates to the issues for us. Thank you for joining us.

We are trying to keep everyone on their toes today, shift gears and go in different directions.

This is part of an ongoing study we have undertaken here at the committee, which is to look at lessons learned in Afghanistan. We have focused primarily on the military and what we have seen from DND and the CF. We really wanted to look at it from your perspective and with your take on the issue because we all know as Canadians that the engagement there was about far more than just fighting the insurgency. We started to hear this whole language about the Three D's and the whole-of-government approach, and I think it raised a lot of questions in people's minds about those people who work for CIDA or the Department of Foreign Affairs who did not exactly sign up in the job description to go to war. That debate sometimes carries on in the journalistic community as well.

We want to look at CIDA's role, the work in Afghanistan, what you have done and the ongoing objectives, as well as your views on what you have learned and what could work better in the future.

We are pleased to welcome Bob Johnston, Regional Director General of CIDA for Europe, Middle East, Maghreb, Afghanistan and Pakistan. That is a big bit of real estate. We also have Dave Metcalfe, Senior Director for Afghanistan specifically.

Welcome, and I assume you have opening remarks. Go ahead.

Bob Johnston, Regional Director General, Europe, Middle East, Maghreb, Afghanistan and Pakistan, Canadian International Development Agency (CIDA): Senator Wallin, thank you, and other senators. I will proceed with the statement.

The Canadian International Development Agency, CIDA, has held a presence in Afghanistan well before 2001 when the attacks on the United States led to significant international concern and investments in the country. From 2001 to 2011, Canada committed \$1.9 billion in aid to Afghanistan, of which \$1.7 billion was disbursed by CIDA.

M. Robbins : Les vendeurs de produits ont adopté massivement ce programme. Il est intéressant de noter que la plupart des produits qui sont maintenant approuvés dans le cadre de ce programme ont été évalués au Canada.

La présidente : Messieurs, je ne sais pas si je dois vous remercier d'avoir soulevé toutes ces questions, parce que nous allons maintenant devoir les étudier. Vos témoignages ont tous été extrêmement utiles et éclairants. Vous nous avez donné de la matière au moment où nous allons nous pencher sur les prochaines mesures que devrait prendre le gouvernement, en particulier sur ces enjeux qui nous préoccupent. Merci d'être venus témoigner.

Aujourd'hui, nous gardons tout le monde sur un pied d'alerte, nous changeons de vitesse et de direction.

Le comité va poursuivre ses travaux avec une étude continue que nous avons entreprise au sujet des leçons retenues des opérations en Afghanistan. Nous avons principalement mis l'accent sur les opérations militaires et sur les interventions du MDN et des Forces canadiennes. Nous tenions vraiment à connaître votre perspective et votre point de vue sur ces opérations, car tous les Canadiens savent bien que l'engagement de nos troupes là-bas ne s'est pas limité à lutter contre les insurgés. Après avoir entendu parler des trois D et de l'approche pangouvernementale, les gens se sont posé beaucoup de questions au sujet du personnel de l'ACDI et du ministère des Affaires étrangères dont le rôle, tel que défini par leurs descriptions de tâches, ne consiste pas exactement à faire la guerre. Ce débat inclut aussi parfois les journalistes.

Nous voulons examiner le rôle de l'ACDI, le travail que vous avez fait en Afghanistan et vos objectifs courants. Nous voulons également connaître votre point de vue sur ce que vous avez appris et sur ce qu'on pourrait améliorer à l'avenir.

Nous avons le plaisir d'accueillir Bob Johnston, directeur général régional de l'ACDI pour l'Europe, le Moyen-Orient, le Maghreb, l'Afghanistan et le Pakistan. C'est un mandat énorme. Nous accueillons aussi Dave Metcalfe, directeur principal pour l'Afghanistan précisément.

Bienvenue. Je suppose que vous voulez présenter un exposé. Allez-y.

Bob Johnston, directeur général régional, Europe, Moyen-Orient, Maghreb, Afghanistan et Pakistan, Agence canadienne de développement international (ACDI) : Je remercie le sénateur Wallin et les autres sénateurs. Je vous présente mon exposé.

L'Agence canadienne de développement international, l'ACDI, est présente en Afghanistan depuis bien avant 2001, époque à laquelle les attentats aux États-Unis ont suscité d'importantes craintes à l'échelle mondiale et entraîné des investissements considérables dans le pays. De 2001 à 2011, le Canada s'est engagé à verser à l'Afghanistan une aide chiffrée à 1,9 milliard de dollars. De cette somme, 1,7 milliard de dollars ont été décaissés par l'ACDI.

Like all other development commitments, Canada's engagement in Afghanistan has been consistent, demonstrating sound results in the priority areas of education, health, sustainable economic growth, humanitarian assistance and human rights.

CIDA undertook an ambitious effort to deliver aid in Afghanistan post-2001 in a context substantially different, as you have noted, from any other CIDA had experienced, where military intervention was robust and ongoing, conflict was multifaceted and fluid, the ramp-up of personnel was unprecedented and the focus on results was pointed.

From our perspective, the program was highly politicized, both domestically and internationally, and under intense scrutiny. CIDA interventions were implemented through a designated agency task force and post-2008 within a whole-of-government approach. In the delivery of that aid, CIDA encountered challenges and achieved successes, especially in particular areas of knowledge management, program delivery, human resource management and aid effectiveness, among others.

In June 2008, Canada set the course for its involvement to 2011 following the recommendations emerging from the Manley panel on Canada's engagement in Afghanistan. Of course, our chair was part of that panel, so you did have significant influence.

At the same time, Canada's civilian presence in Afghanistan grew three-fold. Quarterly reports to Parliament were established, benchmarks were devised and Canada's 10-year allocation to Afghanistan covering the 2001 to 2011 period was increased from \$1.3 billion to \$1.9 billion.

CIDA worked closely with the Department of Foreign Affairs and International Trade, National Defence and the Canadian Forces, Public Safety and the Privy Council Office in a whole-of-government approach to deliver a program that included six priorities, supported three signature projects and shifted 50 per cent of programming to Kandahar. CIDA was responsible for the delivery of all three signature projects and three of the six priority areas, with two of them focused specifically on Kandahar. It was the delivery of the projects and priorities in Kandahar that drew the most important links among different government departments, including the Canadian Forces.

The delivery of development assistance in a country affected by active warfare was challenging, in particular due to Canada's dual civilian and military presence in Afghanistan. Nevertheless, with Canada's support, Afghans have achieved hard-won progress in both the access to and delivery of services, which has helped to develop the capacity of the local government. In fact, CIDA surpassed, as witnessed in Quarterly Report 14, the final quarterly report for Afghanistan, the majority of the benchmarks

Comme tous les autres engagements en matière de développement, celui que le Canada a pris envers l'Afghanistan est cohérent et démontre des résultats solides dans les secteurs prioritaires que sont l'éducation, la santé, la croissance économique durable, l'aide humanitaire et les droits de la personne.

L'ACDI n'a ménagé aucun effort pour offrir une aide en Afghanistan après 2001, dans un contexte considérablement différent, comme vous l'avez remarqué, des autres contextes qu'elle avait connus auparavant, où l'intervention militaire était musclée et permanente, le conflit comportait de multiples facettes et était fluide, le recrutement du personnel était sans précédent et les résultats étaient une priorité.

Selon nous, le programme a été très politisé, tant au niveau national qu'international, et a été scruté à la loupe. Les interventions de l'ACDI ont été réalisées par l'entremise d'un groupe de travail de l'Agence désigné et, après 2008, dans le cadre d'une approche pangouvernementale. En offrant cette aide, l'ACDI a connu des difficultés et des réussites, surtout dans des secteurs particuliers, à savoir, entre autres, la gestion des connaissances, la prestation de programmes, la gestion des ressources humaines et l'efficacité de l'aide.

En juin 2008, pour faire suite aux recommandations du groupe Manley sur l'engagement du Canada en Afghanistan, le Canada a orienté sa participation en vue d'atteindre les objectifs qu'il s'était fixés pour 2011. Notre présidente a exercé une influence importante, étant donné qu'elle faisait partie de ce groupe.

À cette époque, la présence civile du Canada en Afghanistan a triplé. Des rapports trimestriels au Parlement ont été préparés, des données de référence ont été produites et les fonds du Canada versés à l'Afghanistan sur une période de 10 ans, de 2001 à 2011, sont passés de 1,3 milliard à 1,9 milliard de dollars.

L'ACDI a travaillé en étroite collaboration avec le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, la Défense nationale et les Forces canadiennes, Sécurité publique et le Bureau du Conseil privé en utilisant une approche pangouvernementale pour offrir un programme qui comptait six priorités. Ce programme était appuyé par trois projets de premier plan et 50 p. 100 de la programmation a été déplacée à Kandahar. L'ACDI a été responsable de la réalisation des trois projets de premier plan et de trois des six priorités, deux de celles-ci étant concentrées précisément à Kandahar. C'est la réalisation des projets et des priorités dans cette province qui a permis d'établir les liens les plus importants entre différents ministères, dont les Forces canadiennes.

La prestation de l'aide au développement dans un pays touché par une guerre active a été difficile, notamment à cause de la double présence civile et militaire du Canada en Afghanistan. Néanmoins, grâce à l'appui du Canada, les Afghans ont réalisé des progrès durablement acquis, à la fois dans l'accès aux services et la prestation de ces mêmes services, ce qui a contribué à renforcer la capacité du gouvernement local. En fait, le rapport trimestriel numéro 14, le dernier portant sur l'Afghanistan, a révélé que

established to assess Canada's achievements, including in education, teacher and health care training, demining activities and awareness, amongst others.

In terms of lessons learned, CIDA has engaged in a comprehensive analysis of the lessons and observations of its experience in Afghanistan, particularly from the 2008 to 2011 period. Understanding the context of the conflict, the political terrain in which it exists and the specific characteristics of the conflict itself is critical to set programming direction, develop appropriate projects and adjust programming as required. Moreover, maintaining the knowledge that is gained through implementation and experimentation is a key activity for programming.

Operating in such an integrated, whole-of-government environment resulted in many challenges for both the civilian and military officials working in Afghanistan.

Development programming is founded in long-term, predictable and consultative investments aimed at supporting the capacity development of local government and the sustainability of achievements gained. Military operations, on the other hand, strive for shorter term engagements ideally resulting in rapid and effective stabilization of a conflict or a violent situation. Such challenges involved in the respective planning horizons and differences therein, different authorities and protocols as well as the lack of understanding — or the growing understanding as we went forward — between military and civilian operations made this particular engagement all the more difficult.

All parties adopted strategies, however, to help mitigate these challenges. Certain key considerations of particular interest for this current audience include the co-location of development and military officials, joint training and integrated practices that capitalized on the mutually beneficial activities.

The co-location of the joint planning cell and the provincial reconstruction team coordination boards brought together not only whole-of-government colleagues but also other nations, including the U.S., to ensure a coordinated approach toward meeting objectives. This allowed CIDA to vigorously advocate for consistent inclusion of the development perspective in all joint planning efforts, particularly in Kandahar.

Mandatory joint training was in place for pre-departure and on a rolling basis throughout the engagement due to such highly integrated work involving stabilization practices.

As a development agency, CIDA was not well versed in implementing such quick impact projects, but the agency did get up to speed rapidly. It was quickly understood that when programs operate in or close to combat situations, extensive

l'ACDI a dépassé la majorité des repères servant à évaluer les réalisations du Canada, y compris, entre autres, dans les secteurs de l'éducation, de la formation des enseignants et en soins de santé, des activités de déminage et de la sensibilisation.

L'ACDI a entrepris une lecture approfondie des leçons et des constatations tirées de son expérience en Afghanistan, notamment entre 2008 et 2011. La compréhension du contexte qui entoure le conflit, du terrain politique dans lequel il se déroule et de ses caractéristiques particulières est cruciale pour définir l'orientation de la programmation, élaborer des projets pertinents et modifier la programmation au besoin. De plus, le maintien des connaissances acquises à la suite de la mise en œuvre des projets et de l'expérience est une activité clé de la programmation.

Le fonctionnement dans un contexte aussi intégré et interministériel que celui de l'Afghanistan a créé de nombreuses difficultés, autant pour les responsables civils que militaires.

La programmation dans le domaine du développement est fondée sur des investissements à long terme, prévisibles et définis par des processus consultatifs, qui visent à favoriser le renforcement des capacités du gouvernement local et la durabilité des résultats obtenus. Par contre, les opérations militaires visent des engagements à plus court terme qui mènent idéalement à la stabilisation rapide et efficace d'un conflit ou d'une situation de violence. Les divergences entre les horizons de planification, les autorités et les protocoles respectifs, ainsi que le manque de compréhension entre les opérations militaires et civiles — ou une meilleure compréhension à mesure que nous progressions — ont accru les difficultés de cet engagement.

Toutes les parties ont adopté des stratégies qui ont contribué à atténuer ces difficultés. Toutefois, certaines considérations importantes, qui intéresseront particulièrement l'auditoire auquel nous nous adressons actuellement, sont le partage des locaux par les représentants du développement et les représentants militaires, la formation conjointe et les pratiques intégrées qui misent sur des activités mutuellement avantageuses.

Le regroupement des conseils de coordination de la cellule de planification conjointe et de l'équipe provinciale de reconstruction a permis de réunir non seulement des collègues de l'ensemble du gouvernement du Canada, mais aussi des représentants d'autres pays, dont les États-Unis, pour assurer une approche coordonnée afin d'atteindre les objectifs. Ce regroupement a permis à l'ACDI de défendre énergiquement l'inclusion cohérente du point de vue du développement dans l'ensemble des activités de planification conjointes, notamment, dans la province de Kandahar.

La formation conjointe obligatoire était assurée avant le départ et tout au long de l'engagement, à cause de l'intégration très étroite des activités dans le cadre des pratiques de stabilisation.

En tant qu'organisme de développement, l'ACDI n'était pas très versée dans l'exécution de projets dont les effets se font sentir rapidement, mais l'Agence s'est vite adaptée. Elle a rapidement compris que lorsque les programmes fonctionnent dans des

military presence, the nexus between development and stabilization and the insecurity of personnel and partners will pervasively affect delivery.

CIDA's mandate in Afghanistan was development. However, development cannot succeed amongst high levels of human insecurity. As a result, in Kandahar, CIDA funds were dedicated to bridging the gap between development and stabilization support to the military as long as realistic objectives were a priority in the decision-making process.

One of the most pressing challenges moving forward will be to focus on sustaining and expanding the gains made in closing the military development divide while also creating a cadre of people from each department who intimately understand the basic notions of the military rationale, development programming and diplomatic relations.

CIDA continues to develop its knowledge of stabilization practices and ensuring programming flexibility in operational time lines, risks and outcomes. Via CIDA's committee on fragile and conflict-affected states, the knowledge and expertise of such operating environments continues to flourish, with more concrete links between development programming and policy.

Even though programming from Kabul, which is what we are doing now, does not require the same levels of joint planning, CIDA continues to maintain an active engagement with the Canadian Forces through weekly dialogue at the headquarters planning level.

Finally, I will speak about our current engagement, from 2011 to 2014. In July 2011, the Canadian combat mission in Kandahar ended and Canada began a new engagement based out of Kabul with a focus on four priorities: investing in the future of Afghan children and youth; advancing security, the rule of law and human rights; promoting regional democracy; and delivering humanitarian assistance.

As is reflective of the long-term commitments involved in the disbursements of development assistance, CIDA's current 2011 to 2014 engagement was developed based on the successes and lessons learned during the 2008 to 2011 period. For example, in drawing upon the major achievements discussed above, CIDA has maintained its programming priority in the education sector, moving from the physical construction of 52 schools, as it turned out, to building on the sustainable capacity development of the Afghan Ministry of Education at a national level so that we can assist them in governing and advancing education from that level.

situations de combat ou à proximité de celles-ci, la présence militaire importante, le lien entre le développement et la stabilisation et l'insécurité du personnel et des partenaires auront des effets profonds sur l'exécution des programmes.

Le mandat de l'ACDI en Afghanistan était le développement. Toutefois, le développement ne peut se réaliser lorsque l'insécurité est élevée. Par conséquent, à Kandahar, les fonds de l'ACDI visaient à combler l'écart entre le soutien au développement et le soutien aux activités militaires de stabilisation, en autant que des objectifs de développement réalistes aient été prioritaires lors du processus de prise de décision.

L'un des défis les plus pressants dans l'avenir sera d'accroître et de faire durer les progrès réalisés dans le but de combler le fossé entre les besoins militaires et les besoins de développement, tout en créant un effectif composé de personnes en provenance de chaque ministère qui ont une bonne compréhension des impératifs militaires, de la programmation dans le domaine du développement et des relations diplomatiques.

L'ACDI continue de renforcer ses connaissances sur les pratiques de stabilisation et d'assurer la souplesse de la programmation en fonction du calendrier des opérations, des risques et des résultats. Au moyen de son sous-comité sur les États fragiles et touchés par un conflit, l'ACDI continue d'appliquer ses connaissances spécialisées sur ses contextes de fonctionnement et de créer des liens plus concrets entre la programmation et les politiques en matière de développement.

Même si la programmation à Kaboul, activité à laquelle nous livrons actuellement, n'exige pas les mêmes niveaux de planification conjointe, l'ACDI maintient son engagement actif auprès des Forces canadiennes en maintenant un dialogue hebdomadaire avec les responsables de la planification à l'administration centrale.

Enfin, je vais vous parler de notre engagement actuel, de 2011 à 2014. En juillet 2011, la mission de combat du Canada à Kandahar a pris fin et le Canada a commencé un nouvel engagement à partir de Kaboul qui se concentre sur quatre priorités : investir dans l'avenir des enfants et des jeunes Afghans; renforcer la sécurité, la primauté du droit et le respect des droits de la personne; favoriser la démocratie à l'échelle régionale; contribuer à la prestation d'aide humanitaire.

À l'image des engagements à long terme qui caractérisent les décaissements d'aide au développement, l'engagement actuel de l'ACDI de 2011 à 2014 a été élaboré en s'appuyant sur les réussites et les leçons retenues pendant la période comprise entre 2008 et 2011. Par exemple, en prenant appui sur les principales réalisations discutées précédemment, l'ACDI a conservé le secteur de l'éducation comme priorité de programmation, en passant de la construction de 52 écoles, comme on a pu le voir, au renforcement durable de la capacité du ministère de l'Éducation de l'Afghanistan à administrer et à faire avancer l'éducation à l'échelle nationale.

Similarly, in realizing the importance of continued human security on the sustainability of past investments, CIDA's current mandate also continues to provide significant support to humanitarian assistance with the intention to facilitate quick recovery from the devastation of natural disasters.

CIDA believes that all departments have a vested interest in maintaining open lines of communication in order to preserve and build on the experience gained. If tapped, this knowledge can considerably ease start-up and operations, even under urgent, high-profile and stressful environments that often accompany any such interventions in a fragile and conflict-affected situation.

The Chair: I am wondering if I can put the question to you this way, and you have been very frank in your discussions that there was obviously a lack of understanding in the beginning. You were there doing development work before and you will be there afterwards.

In retrospect, is this a good way to go about it? Should you try to be in Kandahar at the height of insecurity and vast military operations, or should you be somewhere else at that point and come in later? What is your big picture take-away from this?

Mr. Johnston: That is a controversial question. In this case, because we had already been in Kandahar since 2005, I think there had been a lot of criticism that we were not contributing enough to the development effort and the integration of our Canadian efforts in Kandahar. Following the Manley panel, there was a clear recommendation that was where we needed to go. It involved quite an organizational challenge for us in terms of tripling the number of people we had on the ground and putting in place recruitment and training systems. We also learned that we had to learn to train with the military, things like this. There was an element of learning by doing; we had never done anything on that scale before.

Going forward, were we to be in another situation where you are stepping into a conflict situation where the parameters are known, I think that would be quite doable.

The other scenario, of course, is when there is something new and different and no one quite knows what is going on. I think we have seen a bit of that in other countries, such as Haiti, for example, immediately after the earthquake. We had people on the ground. The military brought in a large task force. We were able to work together, and I think some of the links we built through the Afghan experience with CEFCOM, the expeditionary command, helped in that environment as well.

Each situation is very different, but in the Kandahar situation, we were also there just as the American surge came in, so you ended up with a lot more troops and security available on the ground. The timing kind of worked because we were able to move

Dans le même ordre d'idées, consciente de l'importance que revêt la sécurité humaine pour la durabilité des réalisations antérieures, l'ACDI continue, dans son mandat actuel, de fournir un appui important à l'aide humanitaire dans le but de faciliter le relèvement rapide à la suite de catastrophes naturelles.

L'ACDI est d'avis que tous les ministères ont un intérêt direct à entretenir de bonnes communications afin de conserver l'expérience acquise. Si l'on fait appel à ces connaissances, elles peuvent grandement faciliter le lancement et le déroulement des activités, même dans le climat d'urgence, de grande visibilité et de tension qui accompagne souvent les interventions dans des situations de fragilité et de conflit.

La présidente : Je me demande si je peux vous poser la question de cette manière. Vous avez eu la franchise de reconnaître qu'il y avait au début un manque de compréhension. L'ACDI faisait déjà du travail de développement là-bas avant et elle continuera de le faire après.

Rétrospectivement, pensez-vous que c'était une bonne façon d'aborder la situation? Était-il utile pour vous d'être présents à Kandahar lorsque l'insécurité était à son comble et tandis que l'armée menait de vastes opérations militaires, ou aurait-il été préférable que vous soyez ailleurs et que vous interveniez plus tard? Quel est votre sentiment général à ce sujet?

M. Johnston : La question est controversée. Dans ce cas, étant donné que nous étions déjà à Kandahar depuis 2005, je pense qu'on nous a beaucoup reproché de ne pas assez contribuer à l'effort de développement et à l'intégration des initiatives canadiennes à Kandahar. Le groupe Manley nous a par la suite fourni des recommandations claires sur les interventions que nous devons entreprendre. C'était pour nous un grand défi organisationnel, puisqu'il nous fallait tripler nos effectifs sur le terrain et mettre en place les systèmes de recrutement et de formation. Nous avons appris également que nous devons notamment faire un apprentissage avec les militaires. Il y a un élément d'apprentissage dans tout cela; nous n'avions auparavant jamais rien fait à cette échelle.

À l'avenir, je pense qu'il serait tout à fait possible pour nous, advenant une autre situation identique, d'intervenir sur le théâtre d'un conflit dont les paramètres sont connus.

Bien entendu, il peut arriver aussi que l'on soit confronté à des événements nouveaux et différents dans une situation dont personne ne connaît les tenants et les aboutissants. Je pense que nous avons connu de telles situations dans d'autres pays, à Haïti, par exemple, juste après le tremblement de terre. Nous avions du personnel sur le terrain. Les militaires ont déployé une importante force opérationnelle. Nous pouvions collaborer avec eux et je pense que les liens que nous avons tissés en Afghanistan avec le COMFEC, le Commandement de la Force expéditionnaire, a également été utile dans ce contexte.

Toutes les situations sont différentes, mais à Kandahar nous étions là au moment de la période d'intensification américaine. Il y avait donc beaucoup plus de troupes sur le terrain et la sécurité était renforcée. Le moment était opportun, puisque nous avons pu

into what the military called COIN or stabilization. We were able to get more done in terms of reaching out into communities than we might have had there been only 3,000 Canadian troops and no more. We knew the American surge was coming, but we did not know the size or the timing and so on. In the end it worked out pretty well, but it was a challenging period.

The Chair: That is most interesting. Thank you for taking that on.

Senator Lang: I would like to refer to your notes. You state, “CIDA surpassed the majority of the benchmarks established to assess Canada’s achievements, including education, teacher and health care training, amongst others.”

In quick calculations, I am assuming we are now over \$2 billion in Afghanistan now that we are in 2012. You have given us a number of \$1.9 billion being —

Mr. Johnston: The share was \$1.7 billion, so yes.

Senator Lang: That is a significant amount of money.

Mr. Johnston: That is correct.

Senator Lang: I think Canadians are proud that they can participate internationally in a significant way, as long as we are making significant strides in the areas we are investing this kind of taxpayer dollars into, along with the social commitments we make.

Perhaps you could elaborate on the benchmarks that were established and how we surpassed those benchmarks that you spoke of.

Mr. Johnston: Yes, I can do that. As I mentioned earlier, for example, there are many that are attributable only to CIDA. Some of them were joint as well. We established a benchmark or a target for Kandahar of rebuilding or constructing 50 new schools. In the end, in Quarterly Report 14, we reached 52. Those are schools that were completed, staffed, equipped and up and running during that period.

The big signature project, as everyone is aware, was the Dahla Dam. There I think we can argue that we completed all the major components; i.e., the primary, secondary and tertiary canals where water is distributed through the system are now up and functioning at the appropriate level. The entire system is working better. This year, with the next crop season, the amount of extra irrigable land that will come into service will be substantial and will probably create many more new jobs.

Again, we rehabilitated a dam that had been built in the 1950s by the Americans and had not really been maintained since. It was a considerable achievement.

participer à la stabilisation, mesure que les militaires appellent COIN. Nous avons été en mesure d’accroître notre rayonnement dans les collectivités beaucoup plus que nous n’aurions pu le faire en présence de seulement 3 000 militaires canadiens. Nous savions que l’intensification lancée par les troupes américaines allait être amorcée, mais nous ignorions son ampleur et le moment où elle serait déclenchée. Au bout du compte, tout s’est très bien passé, mais ce fut une période difficile.

La présidente : C’est très intéressant. Merci d’avoir répondu à cette question.

Le sénateur Lang : J’aimerais revenir à vos observations. Vous avez déclaré : « L’ACDI a dépassé la majorité des repères servant à évaluer les réalisations du Canada, y compris, entre autres, dans les secteurs de l’éducation, de la formation des enseignants et en soins de santé ».

Un calcul rapide révèle que vous avez sans doute dépassé les 2 milliards de dollars en ressources dépensées en Afghanistan, maintenant que nous sommes en 2012. Le chiffre que vous nous avez donné était 1,9 milliard de dollars...

M. Johnston : Notre part s’élevait en effet à 1,7 milliard de dollars.

Le sénateur Lang : C’est énormément d’argent.

M. Johnston : En effet.

Le sénateur Lang : Je crois que les Canadiens sont fiers de pouvoir participer de manière aussi importante à l’échelle internationale, dans la mesure où nous accomplissons des progrès réels dans les domaines où nous investissons les deniers des contribuables, en plus des engagements sociaux que nous prenons.

Vous pourriez peut-être nous parler des repères qui avaient été établis et comment nous les avons dépassés.

M. Johnston : Certainement. Comme je l’ai mentionné un peu plus tôt, par exemple, certains repères étaient propres uniquement à l’ACDI. D’autres étaient communs. Le repère ou la cible que nous avons établi pour Kandahar visait à reconstruire ou construire 50 nouvelles écoles. À la fin, le rapport trimestriel numéro 14 a révélé que nous en avons construit 52. Il s’agissait d’écoles entièrement terminées, équipées et dotées du personnel prêt à accueillir les élèves au cours de cette période.

Comme chacun sait, le grand projet de premier plan était le barrage de Dahla. Je pense que dans ce cas, nous pouvons affirmer que nous avons achevé les principaux éléments, c’est-à-dire les canaux primaires, secondaires et tertiaires qui permettent de distribuer l’eau dans le réseau et qui fonctionnent désormais de manière satisfaisante. L’ensemble du réseau fonctionne mieux. Cette année, pour la prochaine récolte, la superficie des terres irrigables sera plus grande et entraînera probablement la création de beaucoup de nouveaux emplois.

Je répète que nous avons remis en état un barrage qui avait été construit dans les années 1950 par les Américains et qui n’avait pas vraiment été entretenu depuis. C’est une réalisation considérable.

There are other areas where we agreed, for example, to support the training of 2,000 health care workers. Our target was 500, so we exceeded that.

The Chair: Immunizations.

Mr. Johnston: I have to give a lot of credit to our minister in that case. She was very committed to the whole polio eradication campaign. The progress made was substantial in terms of the number of people vaccinated.

We have not yet — and we continued to push this one — hit that target. There is a wild polio virus, cross contamination principally from Pakistan right now, so we are still not there. That was the one area we continued to push to ensure that we got it done, but it has been uphill.

Senator Lang: To go to another area, every now and again, you read in the news about situations, especially with the Americans, where a significant amount of money was put into Afghanistan and there are allegations that significant amounts of it were used improperly. I would like to ask you, through CIDA and our organizations, what do we do to ensure that does not happen to our taxpayers' money when it is invested in a place like Afghanistan?

Mr. Johnston: That is a simple question with a very complicated answer. I will try to divide it into parts.

We have some funds that flow through a World Bank administered trust fund, called the Afghanistan Reconstruction Trust Fund. The World Bank is responsible for the oversight and auditing of those funds.

Under more regular circumstances, we tend to contract organizations to deliver our projects. They are routinely evaluated and audited in terms of their performance on the ground. Where there are discrepancies, we pursue those and recover the funds or justify the funds that may be in question. Largely speaking, given the difficult environment we were working in, those issues were relatively minor. We have not really uncovered large areas where we can point to losses.

To give you an idea of the level of oversight we try to impose, we had an allegation of possible fraud in a very small fund, the Canada fund for local initiatives that we run in every country. It was sort of a whistle-blower thing that we were obligated to act on. We had our chief audit executive send out an audit team to look at this. After two audits over the year, we had not been able to prove that there was any fraud that we could document, but we have now sent out a third team just to ensure that there is nothing there. These are for disbursements that might not measure \$10,000 to \$20,000, on average.

Senator Lang: Thank you.

The Chair: That is good news.

Dans d'autres secteurs, nous avons convenu par exemple d'appuyer la formation de 2 000 travailleurs de la santé. Notre cible, fixée à 500, a été dépassée.

La présidente : L'immunisation.

M. Johnston : Je dois reconnaître que notre ministre a beaucoup fait dans ce domaine. Elle était très engagée dans toute la campagne d'éradication de la polio. Nous avons réalisé d'importants progrès sur le plan du nombre de personnes vaccinées.

Nous n'avons pas encore atteint la cible, et nous poursuivons notre action. Nous n'avons pas encore atteint notre but, car nous sommes confrontés à un poliovirus sauvage, provenant d'une contamination croisée originaire essentiellement du Pakistan. C'est un secteur dans lequel nous poursuivons notre action afin d'atteindre notre objectif, mais les obstacles sont nombreux.

Le sénateur Lang : Je vais passer à un autre domaine. De temps à autre, on entend parler aux nouvelles de situations, particulièrement aux États-Unis, où d'importantes sommes d'argent destinées à l'Afghanistan sont soupçonnées d'avoir été mal utilisées. J'aimerais vous demander ce que nous faisons pour nous assurer, par l'intermédiaire de l'ACDI et de nos autres organisations, que l'argent des contribuables ne soit pas mal utilisé lorsqu'il est investi dans des endroits comme l'Afghanistan?

M. Johnston : Voilà une question simple qui donne lieu à une réponse très compliquée. Je vais vous répondre en trois parties.

Nous avons des fonds qui proviennent d'un fonds de fiducie administré par la Banque mondiale qui s'appelle le Fonds de fiducie pour la reconstruction de l'Afghanistan. La Banque mondiale est chargée de surveiller et de vérifier ces fonds.

En temps normal, nous avons l'habitude de confier la réalisation de nos projets à d'autres organisations. Nous procédons régulièrement à l'évaluation et à la vérification de leur rendement sur le terrain. Si l'on note des anomalies, nous procédons à un examen qui permet de récupérer les fonds ou de justifier leur utilisation. De manière générale, compte tenu du contexte difficile dans lequel nous évoluons, ces cas sont demeurés relativement mineurs. Nous n'avons pas véritablement mis au jour de grands secteurs où des pertes auraient été constatées.

Je vais vous donner un exemple du niveau de surveillance que nous tentons d'imposer. On avait porté à notre attention une allégation de fraude possible dans un très petit fonds, le Fonds d'initiatives locales que nous mettons en œuvre dans tous les pays. Nous étions tenus d'agir, étant donné que c'est une sorte de dénonciateur qui avait signalé le problème. Notre responsable des vérifications a dépêché sur place une équipe afin d'examiner l'affaire. Deux vérifications réalisées au cours de l'année ne sont pas parvenues à prouver l'existence d'une fraude, mais une troisième équipe est sur place pour s'assurer qu'il n'y a vraiment rien d'anormal. Il s'agit dans ce cas de décaissements inférieurs en moyenne à 10 000 \$ ou 20 000 \$.

Le sénateur Lang : Merci.

La présidente : Voilà qui est excellent.

Senator Day: I appreciate you being here. I am wondering if you could explain the relationship between CIDA and the other non-military, government departments that were involved from the point of view of capacity-building, such as the Solicitor General's department and Health Canada that was just mentioned. Can you explain the relationship?

Mr. Johnston: As we referred to earlier, and I think as Senator Wallin pointed out, we moved in 2008 to the whole-of-government approach. We stood up at the Privy Council Office with David Mulroney, and we set up a structure where we had an intense level of coordination amongst the key ministries. It started up here but went down to the working level. At headquarters in Ottawa, we had a lot of coordination on almost a weekly basis throughout that three-year period. It also played out in the field.

Increasingly, when we talked about the civilian team in the field, while they were recruited from different departments, we had a high degree of collaboration on the ground. For example, our DFAIT colleagues would be working on governance and rule of law issues in Kandahar while we did economic growth. In some of these areas, there was a lot of crossover. We tended to work together and, in some instances, financed different pieces of the same large activity. The degree of coordination was quite high. It was the same with the policing colleagues we had on the ground. In fact, we tended to think of ourselves over time as one team with different departmental roots.

Foreign Affairs and CIDA had our own civilian task forces, which were quite robust. We were operating in a very active, dynamic environment. Our problem as civilians is that when the military are on the ground, they do their six-month rotation, they are 24/7. Our guys were there for a year, and they were mostly 24/7, too. It was a rapid pace.

Senator, I recall I took you and other members of the committee there in March of 2008, just as we were starting that. You have some familiarity with what it was like in Kandahar at the time. At that point, we had four or five people working in the PRT. Just on CIDA's side, we had 15 to 18. The overall whole-of-government team of civilians only reached about 120. It was a very different environment. Two years later, we also had 300 or 400 American soldiers and civilians, so the PRT now is unrecognizable.

Senator Day: Whereas earlier on, the international agencies would not come down from Kabul, as it was too dangerous. It was entirely a military activity. It evolved the way we wanted it to. I am a bit concerned about your final paragraph, Mr. Johnston.

Le sénateur Day : Je me réjouis que vous soyez ici aujourd'hui. Je me demande si vous pourriez expliquer la relation entre l'ACDI et les autres ministères à vocation non militaire qui ont participé au renforcement des capacités, comme ce fut le cas du ministère du Solliciteur général et de Santé Canada, ainsi que vous l'avez mentionné. Pouvez-vous expliquer cette relation?

M. Johnston : Nous avons mentionné plus tôt et, je crois que la sénatrice Wallin l'a souligné également, que nous avons adopté l'approche pangouvernementale en 2008. Au Bureau du Conseil privé, nous avons appuyé David Mulroney et nous avons établi une structure autorisant un degré élevé de coordination entre les ministères clés. Cela a commencé ici, mais la coordination s'est répercutée sur le terrain. À l'administration centrale à Ottawa, nous avons eu beaucoup de réunions de coordination pratiquement toutes les semaines au cours de cette période de trois ans. Sur le terrain, la collaboration était la même.

De plus en plus, nous bénéficions d'un degré élevé de collaboration sur le terrain avec le personnel civil recruté dans les différents ministères. Par exemple, nos collègues du MAECI travaillaient sur les questions de gouvernance et de primauté du droit à Kandahar tandis que nous nous occupions de la croissance économique. Il y avait beaucoup de recoupements dans certains de ces secteurs. En général, nous travaillions de concert et, dans certains cas, nous financions différentes facettes de la même activité générale. Le degré de coordination était assez élevé. Sur le terrain, c'était la même chose avec nos collègues du maintien de l'ordre. En fait, nous avons commencé peu à peu à nous considérer comme une même équipe ayant des racines dans différents ministères.

Le MAECI et l'ACDI avaient leurs propres forces opérationnelles civiles, des équipes qui étaient assez robustes. Nous évoluions dans un environnement très actif et dynamique. Notre problème en tant que civils, était que les militaires sur le terrain étaient en poste pour une durée de six mois et en service 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7. Notre personnel était en mission pour un an et la plupart d'entre eux travaillaient également 24 heures par jour et 7 jours sur 7. Le rythme était rapide.

Monsieur le sénateur, je me souviens de vous avoir accueilli, avec d'autres membres du comité, en mars 2008, au moment où nous commencions cette étape de notre intervention. Vous savez quelle était l'atmosphère à Kandahar à l'époque. À ce moment-là, nous avions quatre ou cinq personnes dans l'équipe provinciale de reconstruction. L'ACDI en avait 15 à 18. L'équipe civile pangouvernementale ne comptait qu'environ 120 personnes. C'était un environnement très différent. Deux ans plus tard, nous avions 300 ou 400 soldats et civils américains, si bien que l'EPR est désormais méconnaissable.

Le sénateur Day : Auparavant, les organismes internationaux ne pouvaient pas quitter Kaboul, car c'était trop dangereux. Les activités étaient essentiellement militaires. La situation a évolué comme nous le souhaitions. Monsieur Johnston, votre dernier

If the representative of Canada in Kandahar was the ranking non-military person, then that means the lead and the overall coordination was by virtue of Foreign Affairs, presumably.

Mr. Johnston: Yes, as manager of a civilian platform. Just as an embassy now, the ambassador manages the platform of other departments. It is the same idea.

Senator Day: CIDA believes that all departments have a vested interest in maintaining lines of communication in order to preserve the experience gained, if tapped. That suggests to me that you are not doing what we would hope you would be doing, which is drawing together all of these experiences and lessons learned so that if and when something happens again, we will be ready to move a bit faster than the last time.

Mr. Johnston: Actually, we do have the capacity. We are also operating in a budget constraint environment right now.

For example, many of my people who formerly did their one-year rotation or whatever in Kandahar are now working for us in other conflict-affected countries, such as Sudan. Most of the staff working on the Sudan program, both in headquarters and the field, are Afghan veterans. We have other examples like that. I think about half the people working in Haiti tend to be former Afghan veterans. Even within our organization, there is that kind of rotation. It is largely informal, but it is based on an assessment of people's experience and aptitudes.

We also tend to rotate people across departments more now. Foreign Affairs has what they call the stabilization and reconstruction team, START, and the GPSF group, which is the Global Peace and Security Fund, and a lot of their staff are former CIDA veterans as well. There are a lot of people staying in the system.

The other point I would make is that no conflict is like the last one. That is part of the problem. There are some characteristics that are the same and some that are quite different.

The Chair: That is where I was trying to go at the beginning as well. We have learned a lot of lessons, but are they applicable anywhere.

Senator Plett: Senator Lang and Senator Day both asked the questions I wanted to ask, but let me go to some of the comments you made. You stated a few times that you had been in Afghanistan before a certain date. When did CIDA go to Afghanistan and in what role?

Mr. Johnston: We have had programs there dating back to the 1970s and 1980s. They were suspended during the Soviet conflict and then resumed. We always operated in a low-level, Canada

paragraphe me pose un peu problème. Si le représentant du Canada à Kandahar était un civil de haut rang, cela signifie que la direction et la coordination générales étaient forcément assurées par les Affaires étrangères, je suppose.

M. Johnston : Oui, en tant que gestionnaire d'une plateforme civile. Comme dans une ambassade, l'ambassadeur gère la plateforme des autres ministères. C'est la même idée.

Le sénateur Day : L'ACDI estime que tous les ministères ont un intérêt direct à entretenir de bonnes communications afin de conserver l'expérience acquise, si l'on en a besoin. Cela m'amène à penser que vous ne faites pas ce que l'on attendait de vous, à savoir tirer parti de toutes ces expériences et leçons apprises afin d'être en mesure de pouvoir agir plus rapidement la prochaine fois qu'une telle situation se produit.

M. Johnston : En fait, nous en avons la capacité. Il ne faut pas oublier non plus que nous évoluons en ce moment dans un contexte de restrictions budgétaires.

Par exemple, nombreux sont les membres de mon personnel qui ont fait une mission d'un an ou autre à Kandahar, qui travaillent maintenant pour nous dans d'autres pays touchés par la guerre, comme le Soudan. La plupart des membres du personnel qui travaillent dans le programme au Soudan, soit à l'administration centrale, soit sur le terrain, sont des anciens de l'Afghanistan. Il y a d'autres exemples. Je crois que la moitié du personnel qui travaille à Haïti est composé d'anciens membres de la mission en Afghanistan. Ce type de rotation existe même dans notre organisation. Il n'y a rien d'officiel, mais cette rotation repose sur l'évaluation de l'expérience et des aptitudes du personnel.

Maintenant, nous avons tendance aussi à appliquer plus souvent ce principe de rotation au personnel des différents ministères. Le ministère des Affaires étrangères a ce qu'il appelle le Groupe de travail pour la stabilisation et la reconstruction, le GTSR, ainsi que le Fonds pour la paix et la sécurité mondiales, le FPSM, et une grande partie de leur personnel est constitué également d'anciens membres de l'ACDI. Beaucoup de gens demeurent dans le système.

L'autre point que je voulais signaler, c'est qu'aucun conflit n'est semblable au précédent. C'est en partie ce qui pose problème. Certains aspects sont semblables, mais d'autres sont tout à fait différents.

La présidente : C'est justement là où je voulais en venir au début. Nous avons tiré beaucoup de leçons, mais peut-on les appliquer ailleurs?

Le sénateur Plett : Le sénateur Lang et le sénateur Day ont tous deux posé les questions que j'avais en tête, mais permettez-moi de revenir à certains commentaires que vous avez faits. Vous avez dit à plusieurs reprises que vous étiez en Afghanistan avant une certaine date. Quand l'ACDI est-elle intervenue en Afghanistan et à quel titre?

M. Johnston : Nous avons des programmes en cours là-bas dans les années 1970 et 1980. Ils ont été suspendus pendant l'intervention soviétique, puis réactivés. Nous avons toujours mis

fund type activity, small projects, and humanitarian assistance through multilateral humanitarian agencies that were on the ground. Leading up to 2001, for example, we did not have a bilateral or geographic program there, but we did have engagement through multilateral channels in providing food aid or whatever was necessary. There has been a long-term Canadian engagement in Afghanistan pre 2001.

Senator Plett: You have a plan for 2011 to 2014.

Mr. Johnston: That is correct.

Senator Plett: What happens after 2014?

Mr. Johnston: A number of conferences are coming up: G8, the NATO Summit in Chicago, and the Tokyo Donors conference in the next two months, frankly, where a lot of this will be decided.

Senator Plett: Do you believe that we should be ready to move out in 2014?

Mr. Johnston: This afternoon we were briefing the new outgoing Ambassador to Afghanistan, Glenn Davidson, who asked the same question.

I am a development professional. In this business, you see that development takes a long time. Go back to 2001 and look at where Afghanistan is now. Is it better? Yes. There are 7 million or 8 million children in school; the health standards are better; and there is more of an economy. Is the government perfect? By no means. Is it better than it was in 2001? Probably.

There has been significant progress, but it is still one the poorest countries in the world and its human development indicators are very poor. I would argue from a development perspective that probably we should stay engaged in Afghanistan for some time to come to make sure that those gains are sustained and brought forward and that Afghanistan becomes a self-sustaining society and state eventually. That would be my view.

The Chair: Could we hear from Mr. Metcalfe as well? This is his area.

Dave Metcalfe, Senior Director, Afghanistan, Canadian International Development Agency (CIDA): I would echo what Mr. Johnston mentioned. In terms of sustainability and building on the results we have seen, as the senator mentioned, we have invested a lot of money in the country. To see the sustainability of those funds continue, my personal view is that we should continue on to see the gains made, especially in the area of the roles of women and girls. We have made fragile gains and built the foundation for them to stand on their own, but it would be unfortunate if we did not continue the engagement required to build that foundation and keep it moving on.

en œuvre des petits projets de portée limitée, des activités du type que réalise le Fonds canadien, et des projets d'aide humanitaire par l'intermédiaire des organismes humanitaires multilatéraux qui se trouvent sur le terrain. Jusqu'en 2001, par exemple, nous n'avions pas là-bas de programme bilatéral ou géographique, mais nous étions présents par les canaux multilatéraux apportant de l'aide alimentaire ou autre, selon les besoins. Le Canada est engagé en Afghanistan depuis longtemps, bien avant 2001.

Le sénateur Plett : Vous avez un plan pour la période 2011 à 2014.

M. Johnston : C'est exact.

Le sénateur Plett : Et après 2014?

M. Johnston : Au cours des deux prochains mois, plusieurs rencontres auront lieu; le G8, le Sommet de l'OTAN à Chicago et la Conférence des donateurs à Tokyo. Beaucoup de décisions seront prises lors de ces assemblées.

Le sénateur Plett : Pensez-vous que nous devrions être prêts à quitter le pays en 2014?

M. Johnston : Cet après-midi, le nouvel ambassadeur en Afghanistan, Glenn Davidson nous a posé la même question alors que nous le rencontrions pour lui dresser un tableau de la situation.

Je suis un professionnel du développement. Dans notre domaine, le développement est lent. Comparons ce qu'était l'Afghanistan en 2001 et ce qu'il est maintenant. La situation est-elle meilleure? Certainement. Il y a 7 millions ou 8 millions d'enfants qui vont à l'école; les normes de santé sont meilleures; l'économie se bâtit petit à petit. Le gouvernement est-il parfait? Absolument pas. Est-il meilleur qu'en 2001? Sans doute.

On a noté d'importants progrès, mais l'Afghanistan est toujours un des pays les plus pauvres du monde et les indices de développement humain sont très bas. Dans une perspective de développement, je pense qu'il faudrait probablement rester en Afghanistan pendant quelque temps afin de pouvoir consolider ces gains et poursuivre le progrès jusqu'à ce que l'Afghanistan devienne une société autonome et éventuellement un État. Voilà mon point de vue.

La présidente : Pouvons-nous entendre le point de vue de M. Metcalfe? C'est son domaine.

Dave Metcalfe, directeur principal, Afghanistan, Agence canadienne de développement international (ACDI) : Je fais écho à ce qu'a dit M. Johnston. Pour ce qui est de la durabilité et de faire fructifier les résultats que nous avons obtenus, comme l'a mentionné le sénateur, nous avons investi beaucoup d'argent dans le pays. Pour que ces fonds continuent à fructifier, je pense personnellement qu'il faudrait poursuivre nos activités afin de voir les progrès accomplis, surtout en ce qui a trait au rôle des femmes et des jeunes filles. Les gains que nous avons obtenus sont fragiles et nous avons jeté des bases qui devraient leur permettre de se développer elles-mêmes, mais il serait dommage de ne pas poursuivre l'engagement requis pour consolider cette base et poursuivre le progrès.

Senator Plett: What is our biggest danger if we pull out? Is it the inexperience of the military presence? Is it al Qaeda coming back and taking away these rights for children and women to study? What is the biggest danger?

Mr. Metcalfe: Are you asking about the military side or from an investment perspective?

Senator Plett: From a development perspective.

Mr. Metcalfe: The biggest risk is that we would lose the gains we have made in terms of the foundations. I am not sure that we have the solid foundation yet that is required for them to move forward and keep building upon that. It still needs a lot of, for lack of a better word, nurturing of support to build those gains so they can be sustainable and do not fall back in terms of areas you mentioned like education. Women's rights is one the most fragile areas that we have seen so far. We take two steps forward and a half step back. We need to keep moving that forward.

The Chair: If you educate the girls, then you really start to change the mindset.

Mr. Metcalfe: That is correct.

Senator Peterson: You indicated that you engage in a comprehensive analysis of the obligations and observations of your experiences in Afghanistan. Has that progressed to the stage where you will recommend changes to your organizational structure and planning methodology?

Mr. Johnston: I would go back to our earlier conversation. Organizationally, we learned that a task force does a really good job, but it is really expensive and there may be ways to do it at less cost going forward, based on the fact that we do not have to work out all these things as we get a better of sense of the steps needed. If we know, for example, that we will have a joint civilian military operation, then you look at how to do the training and define the mission and so on to do that. You would not need as much of a ramped-up organizational structure as you would need otherwise. If you talked to other civilian departments, you would find that they would probably emphasize the same issue. As we went forward, we were able to scale back and focus more on the delivery. In terms of the programming, we have learned a lot about what works best or better in conflict situations as opposed to a development environment.

In the text, we talk about the link between the stabilization efforts that the military require to help bring the local population on side. That tends to be very short-term and action-oriented and requires a lot of premises that may or may not work. We have been able to work with the military to define what we can do from

Le sénateur Plett : En cas de retrait, quel serait le plus grand danger? Est-ce l'inexpérience de la présence militaire? Assistera-t-on au retour d'Al-Qaïda et à la suppression des droits à l'éducation pour les enfants et les femmes? Est-ce le plus grand danger?

M. Metcalfe : Vous placez-vous d'un point de vue militaire ou dans une perspective d'investissement?

Le sénateur Plett : Dans une perspective de développement.

M. Metcalfe : Le plus grand risque serait de perdre les gains que nous avons faits en termes d'infrastructure. Je ne suis pas certain que l'infrastructure que nous avons actuellement soit suffisamment solide pour leur permettre de poursuivre sur leur lancée et de continuer à faire des progrès. Je crois que la population a encore besoin de beaucoup d'encouragements, faute d'un meilleur mot, de soutien pour consolider ces gains afin qu'ils deviennent durables et d'éviter un retour en arrière dans certains domaines comme celui de l'éducation que vous avez mentionné. Un des secteurs les plus fragiles que nous avons noté jusqu'à présent est celui des droits des femmes. Chaque fois que l'on fait deux pas en avant, on fait un demi-pas en arrière. Il est indispensable de continuer à aller de l'avant.

La présidente : Dès le moment où les filles accèdent à l'éducation, on assiste vraiment à un changement des mentalités.

M. Metcalfe : C'est exact.

Le sénateur Peterson : Vous avez déclaré que vous procédez à une analyse approfondie de vos obligations et des constats que vous avez faits au cours de vos expériences en Afghanistan. Avez-vous atteint le stade où vous pourriez recommander des changements à votre structure organisationnelle et votre méthodologie de planification?

M. Johnston : Je vais revenir à notre conversation antérieure. Sur le plan de l'organisation, nous avons appris qu'un groupe de travail permet de faire du bon travail, mais que les coûts sont élevés, alors qu'il y a peut-être des façons d'obtenir les mêmes résultats à moindre coût en sachant que l'on peut se simplifier la tâche dès que l'on a mieux défini les mesures à prendre. Si l'on sait par exemple que l'on va participer à une opération civilo-militaire conjointe, on peut alors préciser les besoins en formation et définir la mission en conséquence. On n'a pas besoin d'une structure organisationnelle aussi poussée que dans d'autres circonstances. D'autres ministères civils souligneraient probablement la même chose. À mesure que nous progressions, nous avons été en mesure de réduire l'ampleur de notre intervention et de nous concentrer plus sur la prestation des programmes. À propos des programmes, nous avons beaucoup appris sur les formules qui donnent de meilleurs résultats dans des situations de conflit, par opposition à un contexte de développement.

Dans le texte, il est question du lien entre les efforts de stabilisation que les militaires doivent réaliser pour aider à rallier la population locale. Ces efforts sont généralement des actions pragmatiques et à court terme et s'appuient sur de nombreuses hypothèses qui peuvent ou non donner de bons résultats. Nous

a development perspective that helps in them in the short term but also builds for the long term. Those are some of the lessons, and it is context specific.

We were able to do it for the last year and a half in Kandahar before the mission wound down. What helped with that was the American surge. Canadian operations took place in a more limited area, where we had more capacity to do things as well.

Senator Peterson: What post-deployment strategy support are you providing for employees, both in the field and those who are returning?

Mr. Johnston: We have just really finished digesting the major wave of people who returned from Kandahar. Up to July 2011, we basically had 15 to 17 people on the ground in Kandahar going forward. They all departed roughly during that period, as did the Canadian military. We tend to have a decompression period for them at the end of their posting. We have developed standards across all civilian departments to provide people with the same set of benefits, and so on.

The other side of it is that throughout this exercise, there were a number of cases of people suffering from one form or another of stress, or PTSD in ultimate cases. We have been able to ensure that they get treatment from our departments. We have tried to coordinate that across the civilian departments and with DFAIT.

As I mentioned earlier, one of the challenges was discovering that the civilian rotation was one year. A year in those circumstances is pretty tough on people. The average soldier in combat is six months. We learned to manage that better and look for the signs while people were there. In some instances, we pulled them out early. We also found that recruiting to keep that many people in the field for a small civilian department like CIDA was quite a challenge. We had to recruit from across government. We sought volunteers and provided the training for them to go. That was part of the challenge. Many of them have now returned to their home departments.

The Chair: That is an interesting point because a lot of the soldiers we saw were going back four, five or six times on rotation. You did not have that option in the sense of not having enough people as your base to operate.

Mr. Johnston: One of the interesting things is that we have quite a significant set of people who have done two or three rotations, in Kandahar and Kabul. They really got invested in the whole thing. We have a couple of instances where people have just returned from their third rotation between the two locations.

avons été en mesure de collaborer avec les militaires pour définir ce que nous pouvions faire dans une perspective de développement afin de les aider à court terme, mais également pour jeter des bases à plus long terme. Voilà quelques-unes des leçons qui varient selon chaque contexte.

Pendant un an et demi, avant la fin de la mission à Kandahar, nous avons pu procéder de la sorte. En cela, nous avons été aidés par la période d'intensification américaine. Les opérations canadiennes se sont déroulées dans un secteur plus limité où notre capacité à agir était également plus grande.

Le sénateur Peterson : Quel genre de soutien postdéploiement offrez-vous aux employés, tant ceux qui sont sur place que ceux qui retournent au pays?

M. Johnston : Nous venons tout juste de terminer d'absorber la grande vague de personnel retournant de Kandahar. Jusqu'en juillet 2011, nous avions une quinzaine de personnes sur le terrain à Kandahar. Elles ont toutes quitté le pays à peu près au même moment que les militaires canadiens. À la fin de la mission, le personnel bénéficie d'une période de décompression. Nous avons établi des normes, les mêmes pour tous les ministères civils, qui offrent les mêmes types d'avantages à tous les membres du personnel.

En revanche, nous avons constaté un certain nombre de cas d'employés souffrant d'une forme ou d'une autre de stress ou même de stress post-traumatique. Nous avons pu nous assurer qu'ils obtiennent un traitement auprès de nos ministères. Nous avons essayé de coordonner tout cela avec les ministères civils et le MAECI.

Comme je l'ai mentionné un peu plus tôt, le fait que les missions des civils étaient d'une durée d'un an a posé quelques problèmes. Dans de telles circonstances, un an, c'est très exigeant pour le personnel. En moyenne, un soldat est en mission de combat pendant six mois. Nous avons appris à mieux gérer cet aspect et à surveiller différents signaux quand le personnel était sur le terrain. Dans certains cas, nous avons retiré plus tôt certains membres du personnel. Nous avons découvert également qu'il était assez difficile pour un petit organisme civil comme l'ACDI de recruter suffisamment de personnel pour garder autant d'intervenants sur le terrain. Nous avons dû recruter dans tous les ministères. Nous avons fait appel à des volontaires à qui nous avons donné une formation. Cela faisait partie du défi. Beaucoup d'entre eux sont maintenant de retour dans leurs ministères.

La présidente : C'est intéressant, parce que beaucoup de soldats que nous avons rencontrés sont retournés quatre, cinq ou six fois en mission. Vous n'aviez pas cette option étant donné que vous n'aviez pas suffisamment de personnel pour assurer le fonctionnement de votre base.

M. Johnston : Permettez-moi de préciser que plusieurs de nos intervenants ont accompli deux ou trois missions à Kandahar et Kaboul. Ils s'étaient vraiment investis. Il est arrivé que certains membres de notre personnel viennent d'achever leur troisième mission dans les deux endroits.

The Chair: I am glad to know that.

Mr. Johnston: Interesting as well on the gender side is that we tended to have more women than men throughout, which defies stereotypes. Some of them were pretty tough on the ground.

The Chair: That is very good news.

I know this is kind of a difficult question, but if you take the war zone and the complications of learning to work in this situation and all of those kinds of things away, if you can push that back a bit, what was the toughest thing for you to do in development terms in the combat zone context as opposed to humanitarian efforts in Haiti or in other places?

Mr. Johnston: Frankly, it is learning to work within a high-security environment. Whether it is just the simple things like travelling in a convoy from one place to another with the risk of IEDs, et cetera, to how to get around and interact with the local population, how do the companies and organizations we hire get security and how do they operate in that environment because, frankly, past a certain point, security is their issue; we cannot provide it for them. That really defines a lot of what you can and cannot do.

Everyone has been subject to criticism at some point or another for using private security firms, but at the same time, what else will you do? There are always limits. With the relatively modest Canadian Forces presence we had there, the best they could provide us was what they called in-extremis support. In other words, if someone is under attack or has been hit, they will come in, but that is it. We always had to operate within that environment. That takes getting used to.

When we did joint training sessions with the military, I always tried to point out to our people that guy in brown or green, as the case may be, is your best friend, particularly when you get out there. Without him, you cannot do anything.

The Chair: Especially when we have him in brown.

Senator Day: We have been talking primarily about the latter part of time that we were engaged in the Kandahar province. It is good to see how that evolved, but it evolved because we had the surge and we had more soldiers to provide security so you could do the work you were doing.

During the early period, there developed within the military civilian an officer who was in the military civilian role as opposed to going out and bringing about peace and security, dealing with the local governor, et cetera. Did that role continue? That role of the military person in the military civilian role, how did that work in conjunction with the entire civilian, non-military side of government?

La présidente : C'est important de le savoir.

M. Johnston : Il est intéressant de noter également qu'en général nous avons plus de femmes que d'hommes sur le terrain. Voilà qui met à mal les stéréotypes. Certaines d'entre elles étaient pas mal résistantes.

La présidente : Voilà de très bonnes nouvelles.

Je sais que c'est une question difficile, mais si l'on fait abstraction de la zone de guerre et de la difficulté d'apprendre à travailler dans cette situation et si l'on oublie toutes les autres circonstances, quel est l'aspect qui vous a paru le plus difficile dans l'accomplissement de votre mission de développement dans une zone de combat par opposition au déploiement de l'aide humanitaire dans des endroits comme Haïti ou ailleurs?

M. Johnston : Je crois sincèrement que le plus difficile c'est d'apprendre à travailler dans un contexte de haute sécurité. Ce peut être des choses aussi simples que se déplacer en convoi d'un endroit à un autre, avec les risques posés par les EEI, et cetera, ou encore comment interagir avec la population locale, comment les compagnies et les organismes que nous engageons assurent eux-mêmes leur sécurité et comment ils fonctionnent dans un tel environnement, parce qu'au-delà d'un certain point, c'est à eux d'assurer leur propre sécurité; on ne peut pas le faire pour eux. Tout cela décide vraiment d'une bonne partie de ce que vous pouvez et ne pouvez pas faire.

On nous a tous reproché, à un moment ou à un autre, de faire appel à des sociétés privées, mais d'un autre côté, comment faire autrement? Il y a toujours des limites. Compte tenu des Forces canadiennes relativement modestes que nous avons là-bas, le mieux qu'elles pouvaient nous offrir, c'était ce que l'on appelait un soutien in extremis. Autrement dit, les militaires intervenaient si quelqu'un était attaqué ou touché, c'est tout. Nous avons toujours dû nous accommoder d'un tel environnement. Il faut s'y habituer.

Quand nous faisons nos séances de formation communes avec les militaires, je disais toujours aux membres de notre personnel que le type en brun ou en gris, selon l'uniforme qu'il portait, était leur meilleur ami, en particulier lorsqu'il serait sur le terrain. Sans lui, ils ne pouvaient rien faire.

La présidente : Surtout lorsqu'il portait un uniforme brun.

Le sénateur Day : Nous avons parlé essentiellement de la dernière période de notre engagement dans la province de Kandahar. C'est intéressant de voir comment les choses se passaient, mais la situation a évolué parce qu'il y a eu une période d'intensification et que les soldats étaient plus nombreux pour assurer votre sécurité afin que vous puissiez faire votre travail.

Au début de l'intervention, au cours de la première période, les militaires avaient créé une fonction civile différente de celle qui se rapportait à la paix et à la sécurité, pour traiter avec le gouverneur local, et cetera. A-t-on maintenu cette fonction? Comment ce rôle civilo-militaire exercé par un militaire, s'intégrait-il dans l'environnement entièrement civil et non militaire du gouvernement?

Mr. Metcalfe: You are talking about the civ-mil officers?

Senator Day: Yes.

Mr. Metcalfe: That role continued, even with the surge and the larger numbers of civilian development officers and diplomatic officers. Being soldiers themselves, they were able to get out into communities a lot more than we could in terms of mobility. They focused more on short-term, quick impact type projects that focused more on the military mandate. However, we worked closely with them, as Mr. Johnston mentioned, in the whole-of-government scheme of development.

You mentioned the Three D's — development, defence and diplomatic scheme — at the PRT in Kandahar, which I believe you visited when you were there. They worked together and had a project review board where all groups, including the U.S., and all the projects being worked on, whether it was longer term type projects or the shorter quick impact projects the civ-mil officers would work on were included. They worked together toward a common objective, bridging the gap between the short term, medium term and long term in terms of all development. That was definitely a needed role that continued on even after the civilian surge.

Senator Day: That would be my follow-up question. In your lessons learned that may be applied elsewhere, there is this civil military aspect that is important as part of the overall package.

Mr. Metcalfe: Definitely, and we are still working with the CF in Kingston at their lessons learned centre in terms of developing scenarios and doing tabletop exercises. We are helping to build the scenarios with them and work with them so we can understand what they do and they can understand us.

A key component we learned as we went through was the development of joint training. On the ground, we had scenarios out West, and we also did a lot of training in Kingston with the rotations just before they went out, so it was just-in-time delivery of knowledge.

The biggest thing we learned from that, as was mentioned earlier, no two situations were the same. I am not sure whether we learned specific lessons, but we learned the questions we needed to find answers to before we went. We do not have all the answers, so we know what we need to ask.

The Chair: Which is true for the military as well; no two missions are the same.

Mr. Metcalfe: Exactly.

Senator Plett: I want to get back to the question I asked earlier, and maybe I did not explain myself properly.

M. Metcalfe : Voulez-vous parler des officiers civ-mil?

Le sénateur Day : Oui.

M. Metcalfe : Ce rôle a été maintenu, même avec l'intensification et l'arrivée d'un plus grand nombre d'agents de développement civil et d'agents diplomatiques. Les militaires qui exerçaient ce rôle étaient beaucoup plus mobiles que nous et pouvaient plus facilement se rendre dans les villages. Leurs interventions portaient plutôt sur des projets à court terme et à impact rapide qui étaient plus en lien avec le mandat militaire. Cependant, nous collaborions très étroitement avec eux, comme M. Johnston l'a mentionné, dans le cadre du plan de développement pangouvernemental.

Vous avez parlé des trois D — développement, défense et diplomatie — à l'EPR à Kandahar, que vous aviez visité, je crois, lors de votre passage. Ils travaillaient de concert et ils se réunissaient dans le cadre d'une commission d'examen des projets où tous les groupes étaient représentés, y compris les États-Unis, pour examiner tous les projets auxquels participaient les officiers civ-mil, que ce soit des projets à plus long terme ou des projets à court terme et à impact rapide. Ils travaillaient en direction du même objectif qui consistait à faire le lien entre tous les projets de développement à court terme, moyen terme et long terme. C'était un rôle vraiment utile qui s'est poursuivi même après la période d'intensification civile.

Le sénateur Day : Ce sera ma question complémentaire. Dans les leçons que vous avez tirées et qui pourraient s'appliquer ailleurs, cet aspect civilo-militaire est une partie importante de l'ensemble.

M. Metcalfe : Absolument et nous continuons à travailler avec les Forces canadiennes à Kingston au centre des leçons retenues, afin d'élaborer des scénarios et d'effectuer des exercices de simulation. Nous les aidons à bâtir des scénarios et nous travaillons avec eux afin de favoriser une compréhension réciproque.

La formation conjointe est un élément important que nous avons appris à utiliser au fil du temps. Sur le terrain, nous avons monté des scénarios dans l'Ouest et nous avons également fait beaucoup de formation à Kingston, juste avant les départs en mission, afin de transmettre les connaissances au moment approprié.

La plus grande leçon que nous avons tirée de tout cela, comme on l'a déjà mentionné, c'est qu'on ne rencontre jamais deux situations identiques. Je ne sais pas si nous avons appris des leçons précises, mais nous avons certainement défini les questions auxquelles nous devons trouver une réponse avant de nous rendre sur le terrain. Comme nous n'avons pas toutes les réponses, nous savons quelles sont les questions à poser.

La présidente : C'est vrai également pour les militaires; il n'y a jamais deux missions identiques.

M. Metcalfe : C'est vrai.

Le sénateur Plett : Je vais revenir à la question que j'ai posée un peu plus tôt, car je ne suis pas certain de m'être fait comprendre correctement.

My question really was that we made great advancements, for example, with children and girls being able to go to school, women having rights, things that were to some extent cultural. The Taliban was one the forces, I am sure, that kept them from doing so.

My question is what is our biggest threat, not our biggest risk, to losing ground? Is it the lack of a strong military in Afghanistan, the threat of Taliban again taking over or is it cultural in that they may just simply slip back to where they were?

Mr. Johnston: I think one of the big issues right now is the transition to Afghan security forces. What the NATO members are talking about at Chicago is this whole plan that we will have trained, including 950 Canadian trainers, a complement of over 300,000 soldiers and police that we are hoping will be able to take over the better part of Afghan security by 2014. The big issue now is who pays for their salaries going past 2014.

The critical thing is that so far, a lot of transition to the security forces has been surprisingly positive. That is what you get from our military colleagues, that the transfer is working, but there is still a big piece to go. We are also making an assumption that within a couple of years after 2014, they can downsize a bit so that we can afford to pay for it.

The biggest risk in the short term is whether we will be able to sustain the progress that has gone through to 2014. Will the Taliban come back? Will the country fall into anarchy? We do not know. We hope not, but I think that will govern a lot. Security is a key issue. I will leave it there.

Senator Plett: Thank you. Is there any freedom of religion in Afghanistan? If not, is there any hope of getting some freedom in that regard?

Mr. Johnston: That is a difficult question, and maybe I should talk to Minister Baird first.

We have to remember it is an Islamic state. It calls itself the Government of the Islamic Republic of Afghanistan. I know there are many different Islamic sects that live and work there. Part of the challenge in terms of managing the constitution there is balancing the differences in belief or practice between one religious sect and another.

The whole issue has been framed in terms of right to choose. For example, if you are a Muslim, do you want to become a Christian? I do not know the answer to that question. My colleagues in Foreign Affairs might be the place to go.

Senator Plett: You may be allowed to choose, but you may not like the consequences of your choice.

Mr. Johnston: That may be it as well.

Je voulais dire que nous avons certainement fait de grands progrès, par exemple en permettant aux enfants et aux filles d'aller à l'école, sur le plan des droits des femmes et toutes sortes d'aspects d'ordre culturel. Je suis certain que les talibans étaient une des forces qui s'opposaient à de tels progrès.

J'aimerais savoir, non pas quel est notre plus grand risque, mais ce qui menace le plus les progrès accomplis? Est-ce l'absence d'un pouvoir militaire fort en Afghanistan, la menace d'un retour des talibans ou bien est-ce un problème d'ordre culturel qui menace tout simplement de provoquer un retour en arrière?

M. Johnston : À mon avis, le grand problème actuellement est la transition vers les forces de sécurité afghanes. À Chicago, les membres de l'OTAN parleront de tout le plan qui a été mis en place et qui comprend 950 formateurs canadiens, des effectifs de plus de 300 000 soldats et policiers qui pourront, nous l'espérons, prendre en charge la plus grande partie de la sécurité en Afghanistan en 2014. La grande question est de savoir qui paiera leur salaire après 2014.

Le principal jusqu'à présent, c'est qu'une grande partie de la transition vers les forces de sécurité s'est, étonnamment, déroulée de manière positive. Nos collègues militaires affirment que le transfert se fait de manière satisfaisante, mais il reste encore beaucoup à faire. On suppose également qu'ils seront en mesure, au cours des deux années après 2014, de réduire un peu les effectifs, pour que la masse salariale ne soit pas trop lourde pour nous.

À court terme, le plus grand risque portera sur notre capacité à soutenir le progrès jusqu'en 2014. Les talibans seront-ils de retour? Le pays retombera-t-il dans l'anarchie? Nous l'ignorons. Nous espérons que ce ne sera pas le cas, mais je pense que cela pèsera beaucoup dans la balance. La sécurité est un élément clé. Je vais en rester là.

Le sénateur Plett : Merci. La liberté de religion existe-t-elle en Afghanistan? Sinon, a-t-on espoir de l'instaurer?

M. Johnston : C'est une question délicate et je devrais peut-être communiquer avec le ministre Baird avant d'y répondre.

Il faut rappeler qu'il s'agit d'un État islamique. Il se nomme lui-même gouvernement de la République islamique d'Afghanistan. Je sais que le pays abrite de nombreuses sectes islamiques différentes. Une partie du défi auquel fait face le gouvernement dans l'application de la Constitution consiste à trouver un juste équilibre entre les différentes croyances et pratiques qui varient d'une secte religieuse à l'autre.

On a résumé toute la question en termes de droit de choisir. Par exemple, si vous êtes musulman, souhaitez-vous devenir chrétien? Je ne connais pas la réponse à cette question. Mes collègues des Affaires étrangères seraient sans doute mieux placés que moi pour y répondre.

Le sénateur Plett : Ils ont peut-être le droit de choisir, mais ils n'apprécieraient peut-être pas les conséquences de leur choix.

M. Johnston : C'est vrai également.

The Chair: We will speak to your colleagues in the Department of Foreign Affairs, and we will be looking at the outcomes of the conferences you have cited as well.

I want to thank you both very much. As we have done with our men and women soldiers, men and women of the CF every time they or their leadership appear before us, we thank them for their work on the ground. I want to thank you two gentlemen and those who work for you for all that you have done. That was a very high-risk situation for civilians, and it still is. We appreciate you stepping up and doing more than the call of duty. Thank you very much.

Senator Day: All of your department personnel who went over there volunteered to go, did they?

Mr. Johnston: Yes.

The Chair: Absolutely. That brings this meeting to an end.
(The committee adjourned.)

La présidente : Nous communiquerons avec vos collègues du ministère des Affaires étrangères et nous nous intéresserons également aux résultats des réunions que vous avez mentionnées.

Je tiens à vous remercier tous les deux comme nous avons remercié nos militaires, les hommes et les femmes des Forces canadiennes chaque fois que leurs chefs ont comparu devant notre comité. Nous les remercions pour le travail qu'ils font sur le terrain. Je veux vous remercier, messieurs, vous et tout le personnel qui travaille pour vous, pour tout le travail accompli. C'était et c'est toujours une mission à très haut risque pour des civils. Nous vous remercions d'avoir fait votre devoir et d'être même allés au-delà de ce qu'on attendait de vous. Merci beaucoup.

Le sénateur Day : Tout le personnel ministériel que vous avez recruté était-il composé de volontaires?

M. Johnston : Oui.

La présidente : Absolument. Voilà qui met fin à notre séance.
(La séance est levée.)

APPEARING

Monday, April 30, 2012

The Honourable Peter MacKay, P.C., M.P., Minister of National Defence.

WITNESSES

Monday, April 30, 2012

National Defence:

General Walt Natynczyk, Chief of the Defence Staff;
Vice-Admiral Bruce Donaldson, Vice-Chief of the Defence Staff;
Jill Sinclair, Assistant Deputy Minister (Policy);
Major-General Jonathan Vance, Director of Staff, Strategic Joint Staff;
Rear-Admiral Ron Lloyd, Chief of Force Development;
Chief Petty Officer 1st Class Robert Cléroux, Canadian Forces Chief Warrant Officer.

Monday, May 7, 2012

As individuals:

Stephen Flanagan, Kissinger Chair in Diplomacy and National Security, Center for Strategic and International Studies (by video conference).
Jim Robbins, President, EWA-Canada.
Dave McMahon, Cyber Security and Defence Expert.
Rafal Rohozinski, Chief Executive Officer, SecDev Group.

Canadian International Development Agency:

Bob Johnson, Regional Director General, Europe, Middle East, Maghreb, Afghanistan and Pakistan;
Dave Metcalfe, Senior Director, Afghanistan.

COMPARAÎT

Le lundi 30 avril 2012

L'honorable Peter MacKay, C.P., député, ministre de la Défense nationale

TÉMOINS

Le lundi 30 avril 2012

Défense nationale :

Général Walt Natynczyk, chef d'état-major de la Défense;
Vice-amiral Bruce Donaldson, vice-chef d'état-major de la Défense;
Jill Sinclair, sous-ministre adjointe (Politiques);
Major-général Jonathan Vance, directeur d'état-major, État-major interarmées stratégique;
Contre-amiral Ron Lloyd, chef de développement des Forces;
Premier maître de 1^{re} classe Robert Cléroux, adjudant-chef des Forces canadiennes.

Le lundi 7 mai 2012

À titre personnel :

Stephen Flanagan, chaire Kissinger en diplomatie et sécurité nationale, Center for Strategic and International Studies (par vidéoconférence).
Jim Robbins, président, EWA-Canada.
Dave McMahon, expert en cyber sécurité et défense;
Rafal Rohozinski, chef de la direction, SecDev Group.

Agence canadienne de développement international (ACDI) :

Bob Johnston, directeur général régional, Europe, Moyen-Orient, Maghreb, Afghanistan et Pakistan;
Dave Metcalfe, directeur principal, Afghanistan.